

# Ruby-des-Ruisseaux

## L'auberge Les Lupins



Ruby-des-Ruisseaux : L'auberge Les Lupins

Nancy Reid

Éditions  
Lo-Ély



Nancy Reid

# **Ruby-des-Ruisseaux**

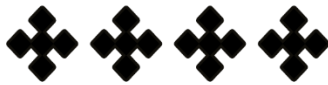
## **L'auberge Les Lupins**





# **Ruby-des-Ruisseaux**

## **L'auberge Les Lupins**



**Nancy Reid**



ÉDITIONS LO-ÉLY  
[www.editionsloely.com](http://www.editionsloely.com)



Facebook et Instagram : Éditions Lo-Ély

Auteure : Nancy Reid

Facebook : Nancy Reid

Direction littéraire : Tricia Lauzon

Mise en page et révision : Lydia Lagarde

Correction : Ginette Bédard

Graphiste pour la couverture : Véronique Brazeau

Imprimerie : Marquis

Dépôt légal –

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

2025

Bibliothèque et Archives Canada

2025

Toute reproduction, intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, photographie, photocopie, microfilms, bande magnétique, disque ou autre, est formellement interdite sans le consentement de l'éditeur.

Financé par le gouvernement du Canada

Canada

SODEC

Québec



Imprimé au Canada



ISBN EPUB : 978-2-89855-075-1

ISBN EPUB collection : 978-2-925237-14-3

## Remerciements

Je vous convie, chers lecteurs et lectrices à un dernier rendez-vous à Ruby-des-Ruisseaux. J'en profite pour vous remercier pour vos encouragements et vos commentaires tellement appréciateurs qu'ils m'ont procuré beaucoup d'émotion.

J'aimerais aussi vous faire part de toute la gratitude éprouvée envers mon conjoint pour son appui et son enthousiasme face à ma série d'époque. Il va également de soi que mon éditrice mérite aussi toute ma reconnaissance pour son professionnalisme, la pertinence de ses commentaires et la liberté qu'elle m'a accordée en tant qu'auteure.

Un dernier mot que je destine à mes personnages, que j'ai aimés et qui ont collaboré au succès de cette série. Je conçois que cela puisse paraître bizarre, mais ils m'ont quelques fois suggéré des réparties fort appropriées.

Je vous laisse sur ce petit mot en gaélique écossais :

« An turas seo, dè a tha aig Ruby-des-Ruisseaux dhuinn ? »

Cette fois-ci, que nous réserve Ruby-des-Ruisseaux ?

Nancy Reid

## Personnages

**Les CAMERON :**

Ruby R.

**Les BEAUDIN :**

Camélia (veuve et propriétaire du salon de thé)

**Les BEAUDOIN :**

Morag Macleod-Beaudoin

Enfants : William et Ludovic

**Les BLUTEAU :**

Romain (maire) et Carmen (épouse et mairesse)

**Les CUMMINGS :**

Rébecca et Alice (deux sœurs)

**Les LABERGE :**

Olivier et Luce (épouse)

**Les MACKENSIE :**

Thomas (marchand général)

Petits-enfants : Jean-Thomas et Érin Sinclair (épouse)

**Les PERREAULT :**

Julius (journaliste retraité) Andrée-Anne Scott (épouse)

**Les SCOTT :**

Walter et Fiona (épouse)

**Les SINCLAIR :**

Marguerite (divorcée et propriétaire de la Résidence Sinclair)

**Les DESROSIERS :**

Esmée Bald-Desrosiers (matriache)

Paul et Simone (épouse), Lydia et Rose

Solange, Sarah, Paul junior, Patrick et Philippe

**Les Amis :**

Père Ramsay et Serge Roberge, dit l'asperge

Rosamund Ross

Antoine Lebrun (enseignant au manoir)

## *Prologue*

Nous sommes maintenant en 1974 et les habitants de cet agréable village continuent d'évoluer au rythme des saisons.

Le magasin général, centre névralgique de Ruby-des-Ruisseaux, propriété de Jean-Thomas Mackensie et d'Érin Sinclair, prospère grâce à l'affluence des touristes. En effet, la notoriété de ce hameau s'est accrue. Les méandres de la rivière qui serpente au cœur de Ruby-des-Ruisseaux, la culture écossaise et la fête de commémoration du village sont des particularités des plus attrayantes pour les visiteurs.

L'auberge « Les Lupins », située sur l'île Macleod, accueille en ses murs les nombreux touristes qui sont invariablement éblouis par l'immense cheminée sise dans la chaleureuse salle à manger et par l'accueil excentrique que leur réserve l'hôte, Ludovic Beaudoin. Ce dernier est l'artiste de la famille, il dirige également le centre culturel.

Le maire Romain Bluteau, quant à lui, règne depuis des années à la mairie de Ruby-des-Ruisseaux, et son épouse, Carmen, se délecte du privilège que lui octroie ce statut.

Mentionnons également que Marguerite Sinclair, la propriétaire de la Résidence Sinclair, lieu où les aînés sont traités comme des membres de sa famille, a essuyé une défaite lors des dernières élections municipales. Tentera-t-elle de récidiver ?

Ruby Cameron et Rose Desrosiers vivent désormais heureuses sur l'île de Camélia, dans le chalet maintenant rénové, que cette dernière leur a vendu. Il est à noter que Ruby et sa cousine Sarah Desrosiers travaillent vaillamment à l'expansion de leur entreprise maraîchère « Les trésors du manoir ». Quant à Solange, la sœur aînée de Sarah, elle a épousé Antoine Lebrun, l'enseignant, et ils demeurent tous les deux dans l'appartement situé au-dessus du salon de thé.

Chers lecteurs, que nous réserve cette année 1974 ? Les gens de Ruby-des-Ruisseaux, petit village bucolique, vivront certainement quelques péripéties et il n'en tient qu'à vous de vous joindre à eux.

« *L'effet Ruby* » se manifestera-t-il à nouveau ?

# *Calendrier de juillet*



# *Chapitre 1*

Cela faisait déjà quelques années que la population de Ruby-des-Ruisseaux soulignait la date de fondation du village, soit le 28 juillet 1789. Camélia Beaudin, une des propriétaires du salon de thé, avait proposé cette activité communautaire pour endiguer les éternelles confrontations entre Thomas Mackensie, farouche fédéraliste, et le maire Romain Bluteau, ardent défenseur d'un Québec souverain. Cette année, la fête de commémoration de Ruby-des-Ruisseaux avait pris beaucoup d'ampleur, si on la comparait à celle tenue en 1969.

Depuis ce temps, les touristes affluaient en plus grand nombre à Ruby-des-Ruisseaux. Les particularités de ce hameau, fondé par des Écossais qui célébraient leur culture unique, ainsi que le site géographique des plus enchanteurs, contribuaient énormément au succès de cette fête. Ces trois îles annexées lui donnaient un air bucolique.

Cet anniversaire de commémoration se tenait comme toujours sur l'île de Camélia et, encore une fois, cette dernière en avait été élue présidente, alors les nombreux préparatifs l'absorbaient grandement. Tous les artisans du village, comme madame Rosamund Ross, qui proposait ses créations mettant en valeur les différents tartans écossais, madame Fiona Scott et ses adorables tricots, madame Luce Laberge et ses travaux de couture ainsi que monsieur Bélanger et ses nombreuses cabanes d'oiseaux, proposaient fièrement leurs créations. La nouvelle entreprise de deux jeunes filles du village, Sarah Desrosiers et Ruby Cameron, faisant étalage de produits frais ainsi que de différentes marinades, gelées et confitures, s'était jointe aux autres artisans. Rébecca Cummings, peintre amateur, s'était laissée convaincre par sa nouvelle amie, Rose Desrosiers, d'exposer ses tableaux d'art figuratif. Rose, avec ses doigts de fée, présentait quant à elle ses travaux de broderie et de dentelle. La mairesse, Carmen

Bluteau, elle-même dotée d'une grande habileté dans l'exécution des travaux de dentelle, y avait aussi un étal.

Néanmoins, celle-ci était furieuse que Camélia ait accepté Rose Desrosiers, étant donné que cette dernière présentait des œuvres similaires aux siennes. Camélia devait user de sa grande patience pour répéter à maintes reprises à la mairesse qu'il serait mal vu de refuser une exposante du village.

Depuis quelques jours, Carmen Bluteau se plaignait également de ce qu'elle qualifiait de « magouilles de la Sinclair ». Elle houspillait Camélia afin de prévenir la très active Marguerite Sinclair que la propagande politique ne devait en aucun cas venir entacher cette journée commémorative.

\*\*\*

Malgré un soleil magnifique et une journée qui s'annonçait paradisiaque, Camélia commençait à ressentir la fatigue et le stress engendrés par cette présidence de la fête et par la direction de son commerce. D'ailleurs, depuis quelques jours, elle tentait désespérément de conjuguer les derniers préparatifs de la commémoration avec son travail au salon de thé. La température exceptionnellement chaude de ce mois de juillet attirait de nombreux touristes et le personnel réduit de l'endroit s'essoufflait.

— Camélia, il faut trouver une solution, dit Andrée-Anne, soucieuse.

— Je sais, répondit-elle en secouant la tête. Ruby travaille déjà plusieurs heures par semaine et nous ne pouvons pas lui en demander davantage. Elle œuvre aussi au magasin général et elle a sa propre entreprise avec sa cousine Sarah.

— Leur petit commerce prend de l'ampleur et je suis très contente pour elles, n'empêche que nous ne pouvons pas continuer sur cette lancée. Alice m'aide de plus en plus en cuisine, mais ce qui me cause un réel souci, ce sont les longues heures de travail que tu dois fournir en salle.

— Ne t’inquiète pas pour moi, répondit Camélia, désirant se montrer rassurante.

À ce moment-là, Thomas Mackensie fit son entrée au salon de thé, ce qui la dispensa de poursuivre la conversation. Elle se dirigea en souriant vers son vieil ami.

— Bonjour. Je t’apporte des roulés à la cannelle ? demanda-t-elle.

— Avec plaisir ! Tu connais mes goûts ! Ce matin, pour compléter, je vais opter pour un thé *Earl Grey*, ajouta-t-il en souriant.

Camélia s’en fut vers la cuisine, sous l’œil scrutateur de son grand ami, qui fronça les sourcils. Cette dernière marchait plus lentement et elle semblait courber légèrement l’échine, ce qui l’inquiéta. Au retour de celle-ci, il s’enquit :

— Comment vas-tu ?

— Bien, répondit-elle.

— Ce n’est pas mon avis, affirma-t-il avec suspicion. Dis-moi la vérité.

Même si elle était habituée au ton autoritaire de son vieil ami, elle fut tout de même offusquée et elle se rebiffa. Thomas, constatant l’attitude peu amène de Camélia, réitéra sa demande, en adoucissant le ton. Cette dernière prit place en face de lui et, en soupirant, lui dit :

— Mon cher ami, je me sens tellement vieille.

— Toi ! Vieille ! s’exclama-t-il en arquant les sourcils. Tu es toujours aussi resplendissante.

— Ce sont des mots réconfortants venant d’un ami sincère, mais sérieusement, je me sens très fatiguée. La commémoration du village et le travail au salon de thé sapent toute mon énergie.

— C’est vrai que les gens du village t’apprécient beaucoup et ton objectivité est nécessaire pour assurer la réussite de cet événement important.

— N’empêche que cette année me semble plus accaparante, continua l’organisatrice de l’événement.

— Ruby-des-Ruisseaux attire de plus en plus de visiteurs, murmura-t-il pensivement. D’une certaine façon, les commerces font des affaires d’or, mais d’un autre côté, ça amène plus de travail.

— Et je manque de personnel ! ajouta la propriétaire en soupirant.

— Camélia, ma chère amie, je suis conscient de me répéter, mais je crois que tu devrais consulter le docteur Desrosiers.

— Consulter ! rétorqua-t-elle avec impatience. Je me demande bien pourquoi.

— Je serai franc avec toi : tu sembles très fatiguée et tes responsabilités présentes sont trop lourdes. Ta santé m’importe beaucoup et j’avoue que tu as changé. Ta patience légendaire... comment dirais-je, balbutia-t-il, anxieux de ne pas vexer sa chère amie

Cette dernière réalisa sa promptitude à s’irriter, et avec empressement, elle s’adressa à lui :

— Je te prie de m’excuser. Tu as raison, je m’exaspère plus facilement. Néanmoins, je ne crois pas pertinent de demander conseil au docteur Desrosiers.

— Tu t’entêtes ! reprit-il en secouant la tête.

— Toi aussi ! riposta-t-elle en souriant.

\*\*\*

Le magasin général faisait des affaires d’or. Les clients réguliers et les touristes se côtoyaient dans ce décor d’une autre époque. Ce jour-là, Érin ne savait où donner de la tête, car Jean-Thomas s’était absenté pour la journée. Il était impératif que le magasin général se procure de la marchandise additionnelle. Sachant qu’un plus grand achalandage pouvait être occasionné par un été exceptionnel, il avait emmené son fils, le petit Brian.

Érin s'efforçait de garder le sourire, car chacun espérait être servi le premier. L'aide de Ruby Cameron lui était précieuse et elle aurait aimé lui proposer des heures additionnelles, mais elle était pleinement consciente que celle-ci la dépannait. En effet, la petite entreprise « Les trésors du manoir », fondée par les deux cousines, prenait de l'essor et les deux jeunes filles dynamiques se préparaient avec enthousiasme à la fête de commémoration, car elles y auraient un étal, où leurs produits du terroir seraient offerts aux visiteurs.

Le père Ramsay, doyen du village, se berçait avec entrain. Il relevait sans cesse ses petites lunettes, soucieux de ne rien manquer. Il adorait être au courant de tout ce qui se passait dans SON village. Son ami de toujours, Serge l'asperge, écoutait patiemment Marguerite Sinclair, la mère d'Érin et propriétaire de la résidence pour personnes âgées du village, lui divulguer ses récentes stratégies en vue des élections municipales à venir. Son chignon pendait largement, mais elle ne s'en souciait nullement, tant elle s'animait avec fougue.

— *Cerise noire !* s'exclama Serge l'asperge. Ce ne sont pas les idées qui manquent !

— *Chansonnette !* N'est-ce pas ce qu'il faut pour diriger une municipalité ! rétorqua-t-elle en arborant un large sourire.

Érin jetait fréquemment un regard vers sa mère. Elle laissa filtrer un sourire, tant elle admirait la ténacité de sa maman. Malgré sa défaite quelques années plus tôt, elle récidivait et osait se présenter à nouveau contre le maire sortant, Romain Bluteau.

— Ce qu'il faut à Ruby-des-Ruisseaux, c'est du sang neuf ! poursuivit Marguerite en élevant la voix.

— Vous profitez de chaque occasion pour promouvoir votre vision de ce que devrait être ce village, interrompit ironiquement Luce Laberge en s'approchant de la caisse.

— Madame Laberge ! s'écria l'interpellée en se retournant vivement. Vous semblez désapprouver mes propos.

— Effectivement, madame Sinclair. Il me semble de très mauvais goût de houspiller les gens à tout moment avec vos convictions. Nous sommes dans un magasin, chère madame, et non en assemblée publique, ajouta-t-elle en relevant fièrement le menton.

— Je ne crois pas devoir vous demander la permission pour m’exprimer, rétorqua-t-elle en fronçant les sourcils.

— Je n’ai pas cette prétention, ajouta Luce, railleuse, car elle réalisait qu’elle venait de déstabiliser la Sinclair.

Il lui tardait de tout raconter à sa bonne amie Carmen Bluteau.

— *Chansonnette !* il faudrait dans ce cas tenir votre langue, répondit-elle en éclatant d’un rire sonore.

Luce Laberge rougit et s’empressa de riposter :

— Ruby-des-Ruisseaux connaît des jours prospères et les touristes affluent en grand nombre. Vous ne pouvez certainement pas vous approprier ce succès, chère madame !

— Vous semblez attribuer au maire Bluteau tous les bienfaits vécus dans ce village... Peut-être devrais-je vous raviver la mémoire ? rétorqua Marguerite en raffermissant le ton.

— Je n’ai nullement besoin de votre expertise ! Sur ce, je vous laisse à votre propagande de mauvais goût !

Luce releva le menton, passa devant Marguerite, paya pour ses achats, et sans un mot, sortit du magasin général la tête haute.

— En voilà une que je ne convaincrâi jamais ! s’exclama la candidate aux élections en riant.

— *Tut Tut Tut !* votre façon de voir les choses représente, à mon humble avis, une sagesse qui est tout à votre honneur, intervint le père Ramsay en émettant une petite toux.

— *Chansonnette !* s’exclama-t-elle. C’est bien la première fois que je suis affublée d’une telle qualité ! Tu entends ça, Érin ?

— Comme tout le monde ! répondit cette dernière en souriant.

— Je poursuis ma réflexion, reprit le père Ramsay, d'un ton pompeux : Ma chère Marguerite, le fait de reconnaître que vous n'aurez pas tous les votes du village vous évite de perdre votre temps.

— Vous avez raison, père Ramsay, mais je vous avoue que j'adore élaborer mes stratégies et mes visions futures pour Ruby-des-Ruisseaux, répondit-elle en riant.

— *Cerise noire !* s'exclama Serge l'asperge. Madame Laberge semble véritablement très fâchée.

Elle haussa les épaules avec désinvolture, son chignon en équilibre précaire.

\*\*\*

Luce Laberge hâta le pas, le visage congestionné par la colère. Parvenue devant la maison de Carmen Bluteau, elle s'arrêta, replaça ses cheveux, reprit son souffle et monta les quelques marches de la véranda. Peu après le son du carillon, Carmen ouvrit la porte, et, surprise par cette visite inopinée, s'enquit :

— Madame Laberge ! Que me vaut cette visite importune ? articula-t-elle du bout des lèvres.

— Ma très chère amie, affirma Luce sans remarquer le haut-le-corps ulcéré de Carmen, je dois absolument vous parler.

Et sans attendre d'y être invitée, elle pénétra dans la maison des Bluteau. D'un pas déterminé, elle se dirigea vers le grand salon austère, assombri par les lourdes tentures fixées aux fenêtres. À regret, Carmen la suivit.

— Ma chère amie, répéta la visiteuse en souriant, ma visite est impérative et vous m'en serez certainement très reconnaissante.

La froideur de son hôtesse ne sembla nullement accabler l'importune. Le signe d'encouragement se faisant absent, elle poursuivit :

— Je viens tout juste du magasin général et devinez qui s'y trouvait ? questionna-t-elle en devisageant celle qu'elle admirait tant.

— Des petites gens, j’imagine, répondit la femme du maire, dédaigneuse.

Sans relever cette réplique sarcastique, Luce poursuivit :

— Comme je le mentionnais précédemment, je me trouvais au magasin général, lorsque j’entendis Marguerite Sinclair s’égosillant avec ses promesses électorales.

— Au magasin général ? intervint la mairesse en fronçant les sourcils. Elle en a du culot !

— Je ne vous le fais pas dire, ma chère Carmen, s’enhardit la visiteuse. Je lui ai d’ailleurs fait remarquer son manque d’éthique, ajouta-t-elle en affichant une fierté non contenue.

Carmen gardait le silence et réfléchissait tandis que Luce, suspendue à ses lèvres, attendait patiemment des félicitations pour sa loyauté à toute épreuve. Le silence se prolongeait et Luce, impatiente, proposa :

— Qu’allons-nous faire pour contrer cette intrigante ?

— Nous ? demanda Carmen, éberluée par le sans-gêne de cette petite souris sans envergure.

— Je suggère que nous affrontions cette Sinclair et que nous démontrions les absurdités qu’elle prône ! avança Luce en s’animant.

— Je ne comprends pas vos propos, scanda l’hôtesse.

— Nous ne pouvons pas laisser cette folle déblatérer de la sorte ! Il nous faut réagir !

— Madame Laberge, répondit Carmen avec froideur, je vous prie de vous calmer et...

— Me calmer ! rétorqua la visiteuse, abasourdie.

— Il appartient à mon mari, le maire, de décider quelles seront ses tactiques en vue de l’élection à venir. En tant qu’épouse du maire et compte tenu de mon expérience, il est primordial, madame Laberge, que vous preniez un peu de recul vis-à-vis de moi, conclut-elle d’un regard dénué de chaleur.

L'épouse d'Olivier Laberge tentait d'enregistrer ces paroles peu amicales et teintées d'un manque flagrant de reconnaissance. Il était impossible que Carmen, sa grande amie, puisse agir de la sorte. Elle se devait de tirer cela au clair.

— Je m'en voudrais de vous vexer, chère amie, mais il me semble que vous devriez m'être redevable et...

— Redevable ?! s'exclama la maîtresse.

— En tant que grandes amies, je me suis empressée de vous faire part des magouilles de madame Sinclair, vous prouvant encore une fois ma loyauté, répondit Luce en scrutant celle qu'elle idolâtrait.

Carmen réalisa soudain qu'il n'était pas dans ses intérêts de se mettre à dos cette alliée. Au prix d'un effort surhumain, elle ébaucha un sourire crispé et répondit à sa visiteuse.

— Vous avez raison, ma chère et je vous remercie pour ces informations très utiles. J'en ferai part à mon époux dès que je le verrai.

— Je savais bien que mon interprétation concernant ton attitude était erronée, s'enflamma Luce. Nous sommes tellement de bonnes amies ! conclut-elle en faisant une grande accolade à une Carmen droite comme un i.

Cette dernière se dégagea de cette étreinte et la congédia, prétextant une foule de choses à faire.

\*\*\*

La véranda de Maple Cottage offrait une oasis ombragée à Rose Desrosiers et Rébecca Cummings, qui prenaient paisiblement le thé. Un silence bienfaisant s'était installé et ni l'une ni l'autre ne ressentait de malaise. Elles s'étaient découvert plusieurs points en commun, dont l'amour de la nature et des arts, chacune admirant le talent de l'autre. Une grande timidité les unissait également.

Soudain, la sœur aînée Cummings reposa sa tasse de thé et dit :

— J’y ai bien réfléchi et je ne crois pas que je vais exposer mes tableaux lors de la fête commémorative.

— Rébecca ! Je ne compte plus les fois où tu as émis ce commentaire.

— Si je te dérange, il faut me le dire ! rétorqua-t-elle avec sa promptitude légendaire.

— Ne te fâche pas, reprit son amie en souriant. Je ne voulais pas te froisser, mais avoue que tu... comment dirais-je, continua-t-elle en hésitant.

— Que je radote ! compléta Rébecca, d’un ton faussement rébarbatif.

Le vif éclat de rire de cette dernière suscita un sourire sur le doux visage de sa compagne.

— J’y ai cru ! affirma-t-elle.

— N’empêche que je n’ai pas envie de participer à tout ce branle-bas. Je déteste tellement attirer l’attention et je ne m’imagine pas être le point de mire de tous les villageois. J’ajouterais que les commentaires concernant mes tableaux ne m’intéressent nullement, conclut-elle en secouant la tête, butée.

— Rébecca, je t’en prie, ne me laisse pas seule. Si nous sommes ensemble devant notre étal, je me sentirai plus à l’aise. De plus, nous avons convenu d’exposer toutes les deux. Ne l’oublie pas ! Tes magnifiques tableaux auront un succès fou ! J’en suis convaincue ! Mes modestes dentelles compléteront notre exposition. De plus, nous avons donné notre parole à Camélia. Il m’est impossible de me rétracter ainsi à quelques jours de l’événement et de faire ainsi faux bond à cette femme si dévouée !

— Hum, marmonna la peintre. J’avoue que Camélia sera déçue si nous nous retirons... Mais cesse de diminuer la qualité de tes œuvres. Tu as des doigts de fée !

— Cela ne fait pas l’unanimité, murmura Rose.

— Explique-toi !

— La semaine dernière, j'ai entendu la maîtresse se plaindre auprès de Camélia. Elle prétend que je n'ai pas ma place dans cette exposition, étant donné que nous proposons le même produit : de la dentelle.

— Pfft ! Cette femme est une éternelle emmerdeuse ! lança Rébecca.

— Rébecca ! répondit Rose, ne parvenant pas à s'habituer aux propos dénués de filtre de son amie.

— Quoi ? Je ne fais qu'exprimer ce que je pense.

— Tout de même, si la maîtresse exige mon retrait de l'exposition, je m'y conformerai.

Un éclat de rire interrompit Rose, qui, interrogative, attendait des explications.

— Camélia est une femme droite et jamais elle ne se laissera dicter sa conduite, ni intimider par la maîtresse.

— Tu crois ?

— J'en suis persuadée. Alors..., ajouta-t-elle en poussant un profond soupir, exposons nos œuvres !

Rose se taisait, le regard perdu dans ses pensées.

— Tu ne dis rien ? demanda Rébecca, s'attendant à une réplique de soulagement.

— Pardonne-moi, répondit Rose confuse. Tu disais ?

— Je capitulais. Nous tiendrons parole et irons à l'échafaud.

— Tu dramatises encore une fois, répondit Rose, ébauchant un sourire.

— Vas-tu enfin me dire ce qui te turlupine ainsi ?

Le regard interrogateur de Rose eut raison de la patience de Rébecca.

— Ne joue pas à ce petit jeu avec moi. Je commence à te connaître et je suis convaincue que tu me caches quelque chose. Depuis quelque temps, tu sembles très soucieuse. Alors, lâche le morceau !

Le ton autoritaire de Rébecca blessa Rose.

— Je crois que je vais rentrer chez moi, dit-elle en se levant.

L'aînée des Cummings réalisa rapidement que son attitude était inexcusable.

— Ne pars pas. Je te prie de m'excuser. Mon caractère colérique et impatient ne justifie aucunement ma façon de parler à une véritable amie.

Rose hésita, puis répondit :

— Voilà un aveu digne de mention. Je m'en souviendrai longtemps, ajouta-t-elle en souriant, très touchée par les paroles de sa grande amie.

— Si tu souhaites te confier, je serai toujours disponible, déclara Rébecca. En attendant, terminons notre thé.

— Tu as raison... Je suis perplexe parce que je ne sais pas comment gérer la situation avec ma fille, Ruby.

— Ruby ? Elle semble pourtant très heureuse.

— Depuis quelques mois, elle pose énormément de questions sur son père biologique.

— Et ? Quel est le problème ? Pourquoi ne pas lui dire qu'il est décédé ?

— Tout simplement parce que ce n'est peut-être pas le cas.

— Mais ! J'ai toujours cru qu'il était mort ! s'exclama Rébecca. Tu n'en parles jamais.

— — J'ai tellement honte..., répondit Rose en laissant échapper un sanglot. Il m'a abandonnée... Je croyais au grand amour,

et quelque temps après lui avoir appris que je portais son enfant, il a disparu... sans un mot... sans une explication.

— C'est affreux ! commenta Rébecca. C'est un écœurant, un homme sans colonne, comme disait ma mère !

— Je l'aimais tellement, murmura Rose.

Rébecca se pinça, réprimant son impatience, et attendit que son amie poursuive son récit.

— Comme je te l'ai déjà mentionné, à l'annonce de ma grossesse, ma mère m'envoya à Montréal. Cette période de ma vie est tellement floue et triste. Je vivais une grossesse et une peine d'amour. Ma mère me harcelait, me disant que nous serions la honte de Ruby-des-Ruisseaux, qu'il fallait cacher mon état à tous, y compris à ma famille. Je n'écoutais pas, perdue dans mon désarroi. Puis ce fut l'accouchement et j'y ai presque perdu la vie. À mon réveil, ma mère m'annonça que mon enfant était décédé et elle me ramena sans un mot au *manoir*. À ce moment-là, je me suis éteinte, me contentant de survivre... jusqu'à l'arrivée dans ma vie, de ma fille bien-aimée. Maintenant, elle désire des détails sur son père...

Les larmes aux yeux, Rébecca se moucha, maudissant ses allergies. Émue, elle posa sa main sur l'avant-bras de Rose en signe de soutien.

— Si je peux me le permettre, je te suggérerais de...

— De ?

— Pourquoi ne pas raconter la vérité à ta fille ?

— Je ne peux pas, je ne veux pas noircir l'image de son père.

— Je me demande bien pourquoi ! rétorqua Rébecca. Il ne mérite pas que tu le protèges.

— Peut-être, mais je l'aime encore, murmura Rose.

— Quoi ? Après toutes ces années et le calvaire que tu as enduré ! Tu aimes encore ce...

— Je t'en prie, ne dis pas un mot de plus.

— D'accord, répondit Rébecca. Décidément, j'avoue être vraiment nulle comme amie.

Hésitante, elle poursuivit :

— Qu'as-tu l'intention de faire ?

— Je l'ignore.

— Pourquoi ne pas lui dire la vérité ? Il me semble que c'est toujours une bonne idée.

— Il serait inconvenant que Ruby ait une image aussi négative de Ralph. Ne crois-tu pas ?

— En vérité, ce Ralph a très mal agi envers toi... Et envers son enfant à naître, alors pourquoi chercher à embellir le portrait de ce...

Un regard désapprouvateur de Rose empêcha Rébecca de terminer sa phrase.

— Si j'étais à la place de Ruby, je serais horriblement déçue de savoir que mon père a abandonné ma mère et son enfant à naître... c'est-à-dire, elle. J'ai l'impression qu'elle s'est inventé une histoire beaucoup plus romanesque.

— Pourquoi ne pas lui dire qu'il est mort ? Ainsi, Ruby cesserait de poser des questions et tu n'aurais pas à lui mentir.

— Le problème est que j'ignore s'il est vivant ou décédé. Ça me déchire le cœur de lui mentir. Ma relation avec Ruby est basée sur une confiance mutuelle et je refuse de briser cette harmonie.

— Il me semble que tu as la réponse à tes interrogations. Dis-lui la vérité !

Je vais y réfléchir, murmura Rose.

## Chapitre 2

Le soleil éclatant de cette matinée du 18 juillet faisait monter le mercure. Thomas Mackensie, revenant du salon de thé, enjamba le ponceau en s'épongeant le front. Il décida de se rendre au magasin général pour saluer son petit-fils Jean-Thomas, Érin et son arrière-petit-fils, Brian.

La petite clochette au son aigret fit entendre son tintement et le père Ramsay, somnolant, releva la tête.

— Bonjour, Thomas ! Quel bon vent t'amène ? dit-il d'une voix chevrotante.

— Le vent est inexistant, répondit le dénommé en souriant.

— *Cerise noire !* Elle est bien bonne ! s'exclama Serge l'asperge en pouffant de rire.

— Je constate votre bonne forme physique, dit Thomas au père Ramsay.

— *Tut Tut Tut !* mon bon ami, ce n'est qu'une façade, répondit ce dernier. Je suis un vieil homme, ajouta-t-il d'un ton plaintif.

— Vous allez tous nous enterrer, intervint Serge l'asperge, admiratif.

— Bonjour, grand-père, dit Jean-Thomas qui revenait de l'arrière-boutique.

— Tu as une minute à m'accorder ? demanda Thomas en s'avançant vers lui.

— C'est très vilain de ta part, intervint le père Ramsay.

Constatant le regard interrogateur de Thomas, le père Ramsay poursuivit :

— Tu m'as toujours fait confiance... Et voilà que tu as des secrets pour ton vieil ami.

— Le père Ramsay a bien raison, opina Serge l'asperge.

— Mais il s'AGIT d'un secret, se justifia Thomas.

— Raison de plus pour te confier à nous, tes vieux amis, dit le doyen du village, émoustillé par le potin à venir. Je connais tous les mystères de Ruby-des-Ruisseaux et ne les divulgue pas pour autant !

Thomas gardait le silence, indécis quant à la conduite à adopter. Il ne désirait aucunement déplaire à son vieil ami le père Ramsay, mais tout de même, se disait-il, il n'était pas obligé de tout savoir... après tout, il s'agit de ma vie intime.

— *Tut Tut Tut !* dit soudainement le père Ramsay. Nous sommes entre amis, mon cher Thomas, et le magasin général est désert de si bon matin.

— Bonjour ! dit Érin qui entra dans le magasin.

Tous les regards se tournèrent vers elle. Sidérée, puis convaincue qu'elle interrompait une discussion, mine de rien, elle demanda :

— Quoi de neuf ?

— Thomas est sur le point de nous confier un secret, répondit Serge l'asperge, candidement.

— Ne me dites pas que vous nous cachez des choses, répondit-elle en riant.

— *Tut Tut Tut !* cessons ces bavardages inutiles et allons droit au but. Vous avez toute notre attention, mon cher Thomas.

Thomas et Jean-Thomas échangèrent un regard complice, puis après un haussement d'épaules résigné, l'homme s'exprima :

— Hum... j'arrive du salon de thé et je vous avoue que je suis très inquiet concernant Camélia.

— Si cela est ton secret, mon cher ami, intervint le père Ramsay, je t'avoue que nous avons tous remarqué qu'elle semble très fatiguée.

— *Cerise noire* ! La fête de la commémoration représente une somme énorme de travail. De plus, avec tous ces touristes qui déambulent dans le village, le salon de thé est toujours bondé !

— Tu as très bien résumé la situation, déclara le père Ramsay.

Serge l'asperge, fier comme un paon, bomba son maigre torse et sourit de contentement.

— En fait, il s'agit d'autre chose, continua Thomas en hésitant.

— Vous nous inquiétez, intervint Érin, soucieuse. Seriez-vous au courant d'une maladie grave ?

— Non, non..., répondit Thomas. Je me demandais seulement si...

— Si..., dirent le père Ramsay, Serge l'asperge et Érin, tous suspendus aux lèvres de Thomas.

Celui-ci regarda son petit-fils Jean-Thomas, quêtant un encouragement.

— Si nous laissons grand-père s'exprimer... à son rythme, suggéra Jean-Thomas.

— Merci mon petit, répondit Thomas en poussant un soupir de soulagement.

Tous attendaient que l'homme raconte son secret.

— Je désire me remarier ! lança-t-il.

— Hein ! s'écria Jean-Thomas en regardant Érin.

— Il est à peu près temps, commenta le père Ramsay en hochant la tête. Je croyais que tu ne te déciderais jamais.

— *Cerise noire* ! Vous étiez au courant, père Ramsay, et vous ne m'en avez rien dit !

— *Tut Tut Tut* ! il s'agit tout simplement d'observation, de réflexion, d'expérience et de la connaissance des habitants de Ruby-des-Ruisseaux, répondit le père Ramsay, satisfait de l'ébahissement

de ses amis. Alors, mon cher Thomas, qu'a répondu notre chère Camélia ?

— Mais... je l'ignore, répondit Thomas. Je ne lui ai pas encore demandé sa main parce que je me questionne... Suis-je trop vieux ? Voudra-t-elle de moi ?

— Mon cher Thomas, vous êtes encore jeune ! Le vieillard, c'est moi ! dit le père Ramsay en souriant. J'imagine que vous désirez avoir notre avis sur la question ?

— En fait, je venais demander conseil à Jean-Thomas, répondit l'homme en souriant.

— Vous aurez plusieurs avis pour le prix d'un seul, décréta le père Ramsay sans se démonter par la petite ironie de l'ancien propriétaire du magasin général. Mes amis, l'heure est grave, car notre bon Thomas envisage d'unir sa destinée avec notre bien-aimée Camélia. Qu'en dites-vous ?

Érin se dirigea vers Thomas et l'étreignit.

— C'est une excellente idée, dit-elle, émue aux larmes.

Les autres acquiescèrent avec vigueur.

Avant que le père Ramsay ne puisse poursuivre, la clochette du magasin général tinta violemment et Ruby se rua à l'intérieur. Essoufflée, le visage cramoisi, elle parvint à articuler :

— Camélia... Camélia vient de s'effondrer. Elle discutait avec madame Bluteau et... elle est tombée ! Le docteur Desrosiers a été appelé et je suis venue aussi vite que j'ai pu pour vous aviser.

Thomas, figé et le visage d'une pâleur inquiétante, ne soufflait mot.

— Grand-père, murmura Jean-Thomas, très soucieux.

— Que vient faire la maîtresse dans cette histoire ? demanda le père Ramsay. Ruby ! Reprends tes esprits et dis-nous ce qui s'est réellement passé.

— Madame Bluteau est arrivée au salon de thé et elle a exigé de rencontrer Camélia, sur le champ ! Voilà le terme qu'elle a utilisé, répondit Ruby au bord des larmes.

— Thomas, je vous accompagne, dit Érin en prenant le bras de son beau-père, encore sous le choc. Camélia a besoin de vous... Venez.

Le père Ramsay, Serge l'asperge, Jean-Thomas et Ruby regardèrent le grand-père se laisser guider par Érin. Jamais Thomas Mackensie n'avait semblé si vulnérable. Lorsque la porte du magasin général se referma, l'ancien du village se tourna vers Ruby.

— Maintenant, ma chère enfant, reprit le père Ramsay, je te prie de nous exposer les détails de cette situation.

— Je vous ai tout dit ! répliqua Ruby.

— *Tut Tut Tut !* gardons notre calme. Quel était leur sujet de discussion ?

— En vérité, Camélia écoutait madame Bluteau, qui haussait le ton de minute en minute, exigeant que Camélia refuse ma mère comme exposante pour la fête, prétextant qu'elles exposaient le même produit et que la priorité devait revenir à la mairesse du village.

Ruby fondit en larmes et ajouta :

— À ce moment-là, ma mère était présente au salon de thé. Avec l'achalandage, elle aidait Camélia en salle. Elle... elle a tout entendu !

— *Cerise noire !* dit Serge l'asperge. J'espère que la mairesse n'a pas tué notre Camélia.

— Mon bon ami, s'empressa d'intervenir le père Ramsay, il faut éviter ce genre de conclusion hâtive. Soyons patients et attendons le retour d'Érin qui nous informera, suite au diagnostic du docteur Desrosiers.

— Le père Ramsay a parfaitement raison, affirma l'époux d'Érin.

— Veuillez m’excuser, dit Ruby. Je dois retourner au salon de thé... ma mère...

\*\*\*

Lorsque Ruby pénétra dans le salon de thé, Camélia était assise et Thomas lui tenait la main, entourés de plusieurs personnes qui écoutaient, pendant que le docteur Desrosiers disait :

— Madame Beaudin, il est impératif de considérer cet incident comme un avertissement sérieux. Vous devez vous reposer.

— Mais j’ai tant de choses à faire, murmura Camélia d’une faible voix.

— Camy, dit Thomas, tu dois écouter le médecin. Ta santé est primordiale.

— Je ne peux pas abandonner Andrée-Anne. Le salon de thé est presque toujours rempli au maximum de sa capacité et que dire de la fête commémorative, acheva-t-elle en soupirant.

Andrée-Anne voulut répliquer, mais une autre personne fut plus rapide.

Si Andrée-Anne accepte, je propose mes services pour vous aider au salon de thé, suggéra timidement Rose.

— Accepté ! répondit aussitôt Andrée-Anne d’un ton sans réplique. Son regard chargé d’affection se posa sur Camélia.

— Cela ne vous occasionnerait pas trop de dérangements ? demanda Camélia à Rose qui la réconforta en souriant.

— Cela me fait plaisir.

— Camélia, dit Érin, vous devez pour le moment vous concentrer sur votre santé. Nous sommes tous très inquiets.

— Pour la fête commémorative, intervint Carmen Bluteau qui s’était tue jusque-là, il va sans dire que je prendrai la directive des opérations.

— Vous ! s’insurgea Ruby, le visage exprimant une rage contenue à grand-peine. Vous n’avez pas honte d’agir ainsi ! Vous êtes responsable de la faiblesse de Camélia !

— Ruby, intervint Rose en regardant tendrement sa fille. Le temps n’est pas aux accusations, mais à l’organisation pour laisser à madame Beudin la possibilité de se reposer tout en étant sereine.

— Mais cette femme, répondit Ruby en pointant la mairesse, harcelle Camélia pour qu’elle retire ta participation en tant qu’exposante ! Elle est méchante.

— En voilà assez ! riposta Carmen en élevant le ton. Il te faudrait apprendre les bonnes manières, ma chère. Crois-tu sincèrement qu’une jeune fille de ton âge, nouvellement arrivée à Ruby-des-Ruisseaux, va dicter ses volontés ? C’est ridicule ! Je réitère mes propos en vous affirmant que je prendrai la présidence de la fête !

— Nous devrions peut-être laisser Camélia en dehors de cette scène des plus déplaisantes, intervint Érin.

— Personne ne vous demande votre avis ! répondit Carmen en toisant Érin.

— Camélia a été élue présidente de la fête commémorative, intervint Andrée-Anne en regardant Carmen droit dans les yeux. Il me semble, chère madame, que cela n’est pas votre cas !

— Vous avez assez de votre salon de thé à gérer, rétorqua la mairesse, ulcérée par le sans-gêne d’Andrée-Anne. Sachez que les activités communautaires ne vous regardent pas !

— Ne vous adressez pas à Andrée-Ange de cette façon, s’écria Alice au bord des larmes. Ce n’est pas gentil. Madame Beudin est malade et vous pensez déjà à vous approprier sa place !

— Alice a raison, approuva Andrée-Anne.

— À quelques jours de la fête, il nous est impossible de mettre sur pied de nouvelles élections visant à déterminer la présidence de l’événement, répondit Carmen. Faites preuve d’un peu d’intelligence !

— Étant donné que la population fait confiance à Camélia depuis déjà cinq années, il me semble que ce serait à Camélia de désigner celui ou celle qui prendra sa place, proposa Érin.

La femme du maire, sidérée, n'eut pas le temps de réagir, tandis que les personnes présentes adhéraient à la proposition d'Érin.

— Qu'en dis-tu ? demanda Thomas en posant un regard attentif sur Camélia. Il me semble qu'Érin nous offre une option parfaite.

Camélia prit un moment de réflexion et opina de la tête.

— Érin a raison, je vais prendre mes responsabilités. C'est avec regret que je quitte mes fonctions de présidente. Je suis persuadée que Rose Desrosiers sera une personne de confiance, possédant un jugement équitable.

Rose, stupéfaite par la tournure des événements, ne savait que dire.

— Acceptez cette charge, dit Andrée-Anne. Vous êtes demeurée très calme, malgré le brouhaha engendré par cette situation.

— Vous ou Érin seriez plus compétentes, répondit Rose en rougissant.

— Érin a la responsabilité du magasin général, et moi, celle du salon de thé. Néanmoins, nous vous seconderons de notre mieux, si vous en sentez le besoin.

Érin opina de la tête.

Rose jeta un coup d'œil vers Carmen Bluteau, dont les yeux étrécis par la colère fixaient durement Camélia. Cela suffit à faire pencher la balance.

— Je tâcherai de me montrer digne de votre confiance, madame Beaudin.

— Merci beaucoup, dit Thomas. Maintenant, ma chère Camélia, je t'emmène sur l'île Mackensie pour ta convalescence.

— Je peux très bien demeurer ici.

— Et venir t’assurer que tout va bien à tout instant ? Il sera plus facile pour toi de te reposer à l’île Mackensie.

— Tout ira bien, affirma Andrée-Anne. J’irai te rendre visite régulièrement et te tiendrai au courant.

Camélia regarda autour d’elle tout ce beau monde empressé de l’aider.

— Si tout le monde se ligue contre moi, je n’ai qu’à m’incliner, répondit Camélia en souriant.

\*\*\*

Carmen Bluteau entra chez elle et claqua la porte avec fracas. Elle lança rageusement son sac à main sur un fauteuil du salon et se mit à faire les cent pas. Romain, son mari, qui faisait la sieste, surgit, se demandant quelle était la cause de tout ce boucan.

— Ouf ! s’exclama-t-il. Ce n’est que toi !

— J’ai mon quota d’insultes ! fulmina-t-elle. « Ce n’est que moi », répéta-t-elle en ricanant.

— Ne déforme pas mes paroles, répondit Romain, tentant de l’apaiser. Vas-tu cesser d’arpenter la pièce ainsi ? Tu me donnes le tournis.

— Je suis tellement en colère ! s’écria-t-elle. Camélia Beaudin a nommé Rose Desrosiers comme présidente de la commémoration du village ! Rose Desrosiers !

— Camélia Beaudin se retire de la présidence ? demanda Romain, estomaqué.

— Le docteur Desrosiers le lui a fortement conseillé, répondit Carmen du bout des lèvres.

— Le docteur ?

Carmen mit son mari au courant de la situation et sa colère se raviva au fur et à mesure que le récit progressait.

— Tu as proposé ta candidature et ils t’ont écartée ? demanda Romain.

— Erreur ! rétorqua Carmen. Je ne me suis pas proposée... j’ai plutôt déclaré que je prenais tout en main. Ruby, la nouvelle venue dans le village, a soudain perdu la tête et m’a accusée, moi, la mairesse, d’être responsable de la faiblesse de la Beaudin ! Tu te rends compte ! Me faire dénigrer par cette fille ! Ensuite, la folle, Alice Cummings, s’est mise de la partie !

— Quelle humiliation ! s’exclama Romain. Je peux t’assurer que je vais rectifier la situation !

— Est-ce une bonne idée ? Je t’avoue qu’il me serait très agréable de les remettre à leur place, mais quelles en seraient les conséquences ? ajouta-t-elle, songeuse.

— Je ne comprends pas, répondit Romain. Après tout, je suis le maire de Ruby-des-Ruisseaux et il s’agit d’une fête municipale. J’aurais l’autorité de trancher la question, il me semble !

— Je suis parfaitement en accord avec toi, mais il nous faut maintenant soupeser le pour et le contre d’une telle intervention. Si tu t’interposes et me nommes à la présidence de la fête, je n’obtiendrai que des critiques. Le bruit se répandra que Camélia a désigné Rose Desrosiers et les gens diront que nous n’avons pas respecté son choix ! Imagine les conversations dans les chaumières.

— Je croyais que tu désirais la présidence ?

— Cet événement dure une journée, tandis que mon rôle de mairesse subsiste pendant quatre années. Réfléchis, Romain ! Tu seras dans l’embarras lors du débat avec la Sinclair, qui ne se gênera pas pour te donner un mauvais rôle !

— Quelle brillante stratégie ! répondit son époux, admiratif.

Carmen esquissa un sourire de contentement.

— Nous les aurons dans le détour ! dit-elle.

— Je suis heureux d’être dans ton camp, répondit Romain en riant.

\*\*\*

Assises sur la terrasse du salon de thé, Fiona Scott et Marguerite Sinclair admiraient le paysage. Le ponceau, décoré de petites lumières blanches, des bouquets de fleurs des champs disposées artistiquement sur le site et l’installation des divers étals, accaparaient leur regard. En ce samedi 27 juillet, l’île de Camélia fourmillait de gens enthousiastes.

Avalant goulûment une gorgée de thé glacé, Marguerite eut un soupir de satisfaction.

— Ce village regorge de vitalité et sa beauté ne réside pas uniquement dans son site enchanteur. Les habitants de Ruby-des-Ruisseaux en sont les joyaux.

— Je ne vous connaissais pas ce talent de poétesse, répondit Fiona en souriant.

— Je possède plusieurs talents ! répondit la propriétaire de la résidence pour aînés en riant. Demain sera une belle journée pour ce village, car nous aurons une température paradisiaque pour l’anniversaire de la commémoration de la fondation de Ruby-des-Ruisseaux...

— Je suis très contente des prévisions météorologiques, répondit Fiona. Ce sera plus agréable de recevoir les gens !

— J’ai réfléchi, reprit Marguerite en se penchant vers l’avant, son chignon en déséquilibre. Il me semble que nous devrions tenter quelque chose... Tous les villageois seront présents pour festoyer, alors pourquoi ne pas en profiter ?

Fiona se taisait, indécise face à ce que sa compagne s’apprêtait à dire. Elle se méfiait des idées spontanées de son amie.

— L’occasion est trop belle pour passer à côté, poursuivit Marguerite, songeuse.

— Qu'est-ce que vous manigancez ?

Marguerite se redressa et déclara :

— Ce sera une surprise !

Fiona secoua la tête.

— Pesez bien le pour et le contre avant d'agir. Il ne faudrait surtout pas nuire à votre prochaine élection.

— Je me sauve ! répondit Marguerite, éludant le propos de sa compagne. J'ai plein de choses à faire !

Fiona souriait, même si les déclarations de Marguerite la troublaient.

## *Chapitre 3*

Le soleil radieux se frayait un chemin entre les lattes du store de sa chambre. Rose ouvrit les yeux, puis elle soupira lourdement, se disant qu'au moins la température était au rendez-vous pour cette journée très spéciale, attendue impatiemment par tous les villageois : aujourd'hui se tenait la fête de la commémoration de Ruby-des-Ruisseaux. Depuis quelques jours, ses responsabilités de présidente de cette célébration lui causaient de l'insomnie. Elle se demandait pourquoi elle avait accepté ce poste, tant il lui tardait que cette journée prenne fin. Elle déjeuna rapidement, puis vérifia la liste des choses de dernière minute à accomplir.

Lorsqu'elle sortit du chalet, elle vit Marjory Scott et ses amis, qui mettaient déjà en place les accessoires nécessaires aux jeux et compétitions sportives prévues pour la matinée.

— Bonjour ! dit Rose en s'approchant du petit groupe.

— Bonjour, madame Desrosiers ! répondit Marjory. Vous êtes une lève-tôt !

— Je ne suis pas la seule, répondit Rose en riant. Je constate que vos préparatifs vont bon train.

— Tout sera prêt dans peu de temps. Mes amis et moi irons d'ici peu chercher les différents trophées et médailles à remettre aux participants. Monsieur Bélanger est censé les avoir en main.

— Des trophées ? demanda Rose.

— Pour cet anniversaire, le conseil municipal a accepté de nous octroyer un petit budget ! répondit la jeune fille très sérieuse.

— Je suis très fière de vous, affirma Rose. Vous avez accepté ce mandat et vous vous en montrez dignes.

— Cette activité est notre idée ! répondit Marjory. Nous nous en occupons chaque année.

— C'est très bien. Si vous avez un problème, n'hésitez surtout pas à venir me consulter.

— Comme le dit Marjory, intervint Beatrice Laberge : S'il y a un problème, nous trouverons la solution !

Rose se sentait plus légère, car ces jeunes faisaient preuve d'une grande autonomie. Voilà un souci de moins, se dit-elle. Ensuite, elle se dirigea vers le site des étals, où quelques-uns avaient déjà entrepris la disposition de leurs produits. Sarah Desrosiers, sa nièce et Ruby s'affairaient également à la présentation de leurs produits. Une jolie pancarte portant le nom de « Les trésors du manoir » ornait la devanture de leur étal.

— Comme c'est joli ! s'exclama la mère de Ruby.<

— Merci ! dirent les deux jeunes filles en souriant largement.

— Je trouve votre aménagement très invitant, commenta Rose. Vos produits seront mis en valeur.

— J'espère que nous aurons beaucoup de clients ! répondit Sarah.

— J'en suis convaincue, dit Rose.

Cette dernière vit ensuite Camélia qui traversait le ponceau au bras de Thomas Mackensie. Elle se dirigea vers eux.

— Bonjour, ma chère Rose ! dit Camélia. Je constate que tout est pratiquement en place ! Mes remerciements les plus sincères pour votre contribution !

— Chaque étal est presque prêt à recevoir la clientèle et les jeunes achèvent leurs préparatifs en vue de débiter les compétitions.

— Ces jeunes s'impliquent chaque année pour le volet jeunesse, répondit la propriétaire du salon de thé en souriant. Ils sont très gentils et autonomes.

— Je suis d'accord avec vous.

— Camélia, proposa Thomas, si nous allions nous asseoir sur la terrasse du salon de thé.

— C'est une excellente idée, répondit-elle. Si vous avez quelques instants, n'hésitez surtout pas à vous joindre à nous, l'invita Camélia.

— Je vous remercie infiniment.

Rébecca, qui installait ses tableaux, fit signe à Rose de la rejoindre. Se hâtant, cette dernière entra en collision avec la maîtresse qui portait quelques boîtes. Les deux femmes faillirent chuter et Carmen laissa tomber ce qu'elle transportait. Reprenant contenance, Rose proposa son aide à la maîtresse dont les boîtes s'étaient ouvertes, laissant quelques dentelles étalées sur le gazon. L'épouse du maire, le visage cramoisi de colère et d'humiliation, laissa libre cours à sa fureur.

— Insignifiante ! Incompétente ! Ne touchez pas à mes œuvres !

Rose, éberluée par tant de courroux, s'en trouva paralysée.

— Je parie que vous l'avez fait exprès, l'accusa Carmen. En détruisant mes magnifiques dentelles, vous n'aurez plus de compétition !

Les gens s'agglutinèrent autour des deux dames. Madame Laberge se proposa pour aider sa grande amie, en jetant un regard furibond vers Rose.

— Il s'agit d'un accident, intervint Ruby, anxieuse de défendre sa mère.

— Personne ne te demande ton opinion ! s'écria Carmen en se tournant vers la jeune fille.

— Avec vos boîtes cachant votre visage, il vous était impossible de voir où vous vous dirigiez, intervint Fiona Scott, indignée par cette scène du plus mauvais goût. Il est injuste d'accuser madame Desrosiers ainsi !

Malgré son embarras, Rose tenta de régler la situation.

— Nous allons vous aider à porter vos œuvres à votre étal, affirma-t-elle.

— Ce n'est pas parce que vous êtes la présidente de la fête que vos ordres seront suivis ! rétorqua Carmen.

— À votre convenance ! répondit Rose, qui en avait soudainement assez. Je vous prie de m'excuser si je vous ai heurtée. Sur ce, continuons à nous préparer, car les touristes commencent à arriver.

La mairesse, sidérée par le ton et les paroles de Rose, serra les poings, tandis que Luce ramassait quelques-unes des dentelles éparpillées au sol, les replaçant tant bien que mal dans les cartons.

— Venez, ma chère amie, suggéra-t-elle. Il est temps de préparer votre étal.

Sans un mot, la mairesse lui arracha ce qu'elle portait et se dirigea vers son emplacement. Luce secoua la tête et la suivit en accélérant le pas.

Fiona les regarda s'éloigner, ayant pitié de Luce Laberge qui demeurait loyale envers Carmen Bluteau, malgré l'indifférence et le mépris affichés par cette dernière.

Arrivée près de l'étal qu'elle partageait avec Rébecca, Rose poussa un soupir de fatigue.

— Que s'est-il passé ? demanda son amie. Il y avait beaucoup de gens autour de toi.

— J'ai heurté Carmen Bluteau, répondit Rose.

— Oh ! murmura Rébecca. J'imagine aisément le reste. Tu as goûté à sa médecine.

— Si nous finalisons notre étal, proposa Rose, soucieuse d'oublier l'incident.

Rébecca n'insista pas pour connaître les détails de l'altercation. Elles s'activèrent donc toutes les deux, puis l'achalandage des touristes et des villageois les récompensa. Rébecca,

très timide au tout début, expliquait maintenant avec plus de facilité les secrets de son art.

Rose fit plusieurs fois le tour du site, se préoccupant du bien-être de chacun. Cependant, elle prit soin d'éviter l'étal de Carmen Bluteau.

L'après-midi se déroula à la perfection jusqu'à l'arrivée de Marguerite Sinclair. Cette dernière se mit à distribuer des dépliants à la ronde. Soudain, Rose aperçut Luce Laberge se dirigeant rapidement vers Marguerite. Elle s'empara d'une brochure et se rua vers Carmen en gesticulant et en brandissant le papier sous le nez de la mairesse.

En moins de temps qu'il n'en faut, la mairesse se dirigea d'un pas alerte vers Marguerite, qui expliquait à certains les projets et réalisations visées si elle était élue au poste de mairesse du village.

— Y aurait-il rencontre électorale ? ironisa Carmen.

— Bonjour, madame Bluteau. Permettez-moi de vous remettre ceci, répondit Marguerite en lui tendant gracieusement un de ses dépliants.

Carmen le lui arracha des mains et le déchira avec violence.

— Aujourd'hui, au cas où vous l'ignoreriez, nous célébrons la commémoration du village. Peut-être avez-vous oublié la raison pour laquelle Camélia Beaudin, il y a quelques années, avait proposé cette activité ?

Marguerite n'eut pas la possibilité de rétorquer, car la mairesse poursuivit :

— Cette fête se veut rassembleuse ! Pour éviter les conflits engendrés par les célébrations de la fête du Québec et celle du Canada. Nous, les gens de Ruby-des-Ruisseaux, avons accepté de mettre nos convictions politiques de côté, je tiens à vous le rappeler au cas où votre mémoire ferait défaut, dans le but de souligner notre appartenance à ce beau village !

Les gens, attroupés par le ton haut perché de la mairesse, hésitèrent, puis applaudirent le petit discours de Carmen. Stimulée par cet encouragement, cette dernière ajouta :

— Je vous prierais donc, chère madame Sinclair, de cesser votre propagande politique du plus mauvais goût. Nous aurons amplement le temps de débattre de la pertinence de vos idées lorsque le moment sera opportun.

— Je serai prête ! répondit Marguerite, tentant de faire bonne figure, car elle réalisait que Carmen venait de la menotter, et ce, devant la petite foule rassemblée autour d'elles.

— De plus, il serait plus avisé de votre part de vous mesurer à votre adversaire, au lieu de chercher à marquer des points à son insu !

Carmen, fière et altière, conclut en invitant la foule à festoyer et à encourager les artisans.

Marguerite, penaude, se dirigea vers l'étal de Fiona.

— J'ai l'impression d'avoir raté ma cible, avoua Marguerite en s'effondrant sur une chaise à proximité.

— Les gens oublient rapidement, répondit Fiona, se voulant encourageante.

— Tu crois vraiment ? demanda la propriétaire de la résidence pour aînés, accablée. Je te certifie qu'elle ne m'a laissé aucune chance. Elle se galvanisait de son avantage avec délectation.

— Cessez de vous culpabiliser. Il est habituel de faire de faux pas. Maintenant, vous devez vous relever et réfléchir. Le maire Bluteau vous fustigera certainement lors du débat, il faudra trouver une façon de parer à ses attaques.

— Je me sens revigorée, répondit Marguerite, dont la personnalité enjouée reprenait le dessus. Je te remercie pour cet encouragement.

Fiona retenait un sourire en la regardant s'éloigner. Cette femme est tout un phénomène, se dit-elle.

Le reste de l'après-midi se passa sans autre anicroche, puis les gens commencèrent à se regrouper pour le souper communautaire. Le chapiteau se remplissait rapidement. Le salon de thé offrait des en-cas pour ceux qui le préféraient tandis que d'autres partageaient leurs repas avec joie.

Après ce souper empreint de camaraderie, de partage et de rires, Rose, Ruby, Sarah et quelques autres mirent la main à la pâte pour tout ranger le plus rapidement possible.

La population s'était retirée pour enfiler ses plus beaux atours dans le but de célébrer le bal tenu en soirée. Rose et ses amies décorèrent les tables de jolies lanternes et de fleurs des champs.

Puis, Rose confirma avec les responsables de la musique que tout était en place pour la conclusion de cette journée mémorable.

Avec un soupir de soulagement, celle-ci contempla le décor féerique du chapiteau et l'ambiance magique qui s'en dégageait.

Tandis que la multitude de lumières miniatures s'allumaient, les gens traversaient le ponceau en riant et prenaient ensuite place autour du plancher de danse.

Thomas Mackensie, vêtu de son kilt aux couleurs de son clan écossais, escortait Camélia, vêtue d'une jolie robe de couleur rose tendre. Les Scott, Walter et son épouse Fiona, firent sensation : lui arborant fièrement son kilt au tartan coloré, tandis qu'elle portait une jupe d'un vert s'accordant à merveille à son corsage aux couleurs des Scott.

Les Bluteau, plus précisément le maire vêtu d'un costume crème, et son épouse, habillée d'un ensemble de la même couleur agrémenté d'une boutonnière de couleur pêche, se hâtèrent, altiers, vers une place située près de l'estrade. En effet, la tradition stipulait que le maire, du fait de son rôle prestigieux dans le village, déclarait officiellement l'ouverture du bal. Ensuite, il se dirigeait avec son épouse au centre du plancher de danse pour être le premier à entamer la soirée dansante. Telle était la coutume !

Érin, Jean-Thomas et leur fils Brian arrivèrent peu après. Tous les villageois présents applaudirent lorsqu'ils aperçurent le petit Brian, trottant fièrement à côté de son père, tous deux vêtus du kilt des Mackensie. Érin portait une jolie robe marine et une veste assortie à leur tartan.

— Il faut toujours qu'elle se fasse remarquer, murmura Carmen à son mari.

— Parle plus bas, répondit-il. Je ne tiens nullement à être le sujet de reproches, à quelques mois des élections municipales.

Andrée-Anne et son époux Julius se montrèrent accompagnés par Alice et Rébecca, puis ils rejoignirent Rose, Ruby et Sarah.

Madame Rosamund Ross trottina vers la table de Marguerite Sinclair pour se joindre à Serge l'asperge et au père Ramsay.

À la surprise générale, Morag Macleod-Beaudoin et son fils William firent une entrée remarquée. Morag, petite, mais dégageant une forte personnalité, arborait un veston aux couleurs jaune et noir, tartan des Macleod. Son fils William, sérieux, donnait le bras à sa mère. Ludovic, l'autre fils de Morag, discutait avec Rose lorsqu'il aperçut sa mère. Il se dirigea rapidement à sa rencontre.

— Mère ! Quelle surprise !

— À quel endroit devons-nous prendre place ? intervint brutalement William sans se préoccuper de son frère.

Interloqué par son ton peu amène, Ludovic tournait la tête dans tous les sens, lorsque Camélia lui fit signe.

— Madame Beaudin et monsieur Mackensie vous invitent à leur table !

— Merci ! répondit brièvement Morag avant de s'éloigner.

Sans un mot de plus, William et sa mère se dirigèrent vers Camélia et Thomas.

Ludovic se rua alors vers Rose et s'effondra sur une chaise tout près du groupe.

— On dirait que tu as vu un fantôme, s'exclama Alice en riant.

— Alice ! intervint Rébecca, réprobatrice.

— Tu sembles véritablement soucieux, poursuivit Rose.

— Ma mère et mon frère sont ici ! répondit Ludovic d'un ton geignard.

— Pourquoi es-tu si malheureux ? demanda Alice, incrédule.

— Alice ! répéta Rébecca, bourrue. Cesse de t'immiscer dans les affaires des autres !

— Je suis convaincu qu'une catastrophe est imminente, continua Ludovic en secouant la tête. Ils sont tous les deux d'une humeur massacrate.

— Je crois que tout le monde est arrivé, intervint Alice. Il serait temps que la musique commence, conclut-elle en tapant du pied.

Rébecca soupira lourdement en regardant sa sœur cadette. Ludovic et Rose se levèrent et se rendirent ensemble à l'estrade. Les Bluteau attendaient impatiemment d'ouvrir officiellement la soirée. Ils adoraient tous les deux les honneurs inhérents à la fonction de maire. Romain se prépara en sortant une feuille pliée de la pochette de son veston et sourit à son épouse.

Ludovic prit sa cornemuse et se tint prêt.

— Bonsoir tout le monde et bienvenue au bal de la commémoration de ce hameau précieux qu'est Ruby-des-Ruisseaux, dit Rose en souriant.

— Qu'est-ce qu'elle fabrique ? chuchota Carmen en fronçant les sourcils. Il me semble que ce devrait être toi qui invites TA population à s'amuser.

— J'ai appris, continua Rose, que la tradition stipulait que le maire ouvre la soirée, mais je suis persuadée que monsieur Bluteau ne se formalisera pas que je demande à madame Camélia Beaudin de prononcer quelques mots. Il me semble important que celle qui a présenté l'idée géniale de ce rassemblement communautaire et qui a

bénévolement œuvré et supervisé cet événement annuel nous adresse la parole.

Camélia, éberluée, regardait Thomas qui lui souriait tendrement. Il se leva et l'accompagna jusqu'à l'estrade, sous les applaudissements bruyants des villageois et les visages sidérés des Bluteau. Romain tentait de sourire, mais il arborait plutôt une grimace, tandis que Carmen jetait des regards incendiaires à Rose.

— Merci mes amis pour cet accueil chaleureux, affirma Camélia. Permettez-moi de souligner le travail de Rose Desrosiers, qui a su relever cet énorme défi, à seulement quelques jours de la fête.

Rose rougit de confusion et baissa la tête. Les villageois démontrèrent leur reconnaissance en tapant des mains et en lançant des « Hourra ! ». Ruby applaudissait bruyamment tant elle était fière de sa mère.

— Le travail des bénévoles fut encore une fois exemplaire, poursuivit Camélia, et je leur offre au nom de chacun notre sincère gratitude. Sans plus attendre, je vous souhaite à tous une très agréable soirée.

Camélia fit mine de s'éloigner, lorsque Thomas lui prit la main et s'exprima devant les citoyens de Ruby-des-Ruisseaux. Camélia, interdite, s'interrogeait.

— Mes chers amis et concitoyens de ce magnifique village fondé par mes ancêtres écossais, permettez-moi d'ajouter quelques mots.

— Qu'est-ce que ce maudit Écossais a en tête ? marmonna Romain en serrant les dents.

— Il serait temps que tu t'imposes, lui murmura son épouse. Tu es le notable du village et tout un chacun s'improvise des droits. Cet Écossais entêté m'horripile au plus haut point.

Des « Chut » se firent entendre près de la table des Bluteau. Carmen se retourna, cherchant des yeux celui qui avait osé proférer ces « Chut » insultants.

— Je souhaite, devant chacun de vous, mes amis, demander à madame Camélia Beaudin, une femme extraordinaire, d'accepter d'être mon épouse, déclara-t-il en posant un genou par terre.

D'abord déconcertée par cette démarche inopinée de Thomas, Camélia sourit, attendrie. Le bonheur et l'affection sincère exprimés sur les visages de ses amis ne lui échappèrent point. Avec émotion, elle regarda l'homme fier et bon qui lui faisait face et, avec douceur, lui répondit :

— J'en serais honorée.

Thomas se releva et lui baisa la main. La foule stupéfaite mit un moment avant de réaliser la beauté du moment. Érin, ravie, se leva prestement et se dirigea vers l'heureux couple, puis leur prodigua des félicitations. Les gens se bousculèrent ensuite pour offrir leurs félicitations. Assis à leur table, les Bluteau hésitaient, tant leur rage d'avoir été ainsi ignorés se traduisait sur leur visage. Romain, dans un effort ultime, prit la main de son épouse, désirant l'entraîner vers Thomas et Camélia, mais cette dernière résistait. Romain lui chuchota :

— Carmen, je t'en prie, nous devons faire un effort. Réfléchis aux conséquences sur mon élection prochaine, si nous nous abstenons.

Cette dernière obtempéra et accompagna docilement son époux.

— Mackensie, quel cachottier, dit le maire en lui tendant la main.

— Merci, Bluteau ! répondit brièvement Thomas.

Carmen fit une froide accolade à Camélia en maugréant des félicitations.

Morag Macleod-Beaudoin se présenta ensuite devant Camélia en la dévisageant :

— Je vous croyais plus avisée, chère madame ! dit-elle, bourrue.

Estomaquée par ce commentaire dénué de gentillesse, Camélia se tut.

— L'indépendance ! Voilà ce qui compte dans la vie ! poursuivit Morag. Pourquoi abandonner votre statut de femme autonome ?

Le silence se fit. Certains étaient désapprobateurs et d'autres, curieux de connaître la réaction de Camélia.

Cette dernière, à la surprise générale, éclata de rire.

— Vous avez presque réussi à me convaincre, répondit-elle.

Un sourire s'esquissa sur la petite figure ridée de Morag.

— N'empêche qu'une certaine vérité anime mes propos, affirma Morag. Quelle serait votre réponse ? insista-t-elle.

— L'amour véritable ne freine ni l'autonomie ni l'indépendance de l'individu, répondit Camélia.

— Je m'incline. Vous êtes une femme exceptionnelle, conclut Morag.

Un air de cornemuse se fit soudain entendre. Ludovic Beaudoin interpréta « *Flowers of Scotland* », une mélodie typiquement écossaise.

Thomas et Camélia furent les premiers à danser sur cet air divinement joué par Ludovic. Les villageois se joignirent ensuite à eux, leurs rires se mêlant à la musique.

# *Calendrier d'août*



## Chapitre 4

L'annonce du prochain mariage de Camélia et de Thomas procura aux villageois une raison de spéculer sur la date possible de la célébration.

En ce début du mois d'août, rien n'avait encore été dévoilé.

Ce matin-là, la petite clochette au son aigret retentit et madame Ross se présenta au magasin général avec entrain.

— Bonjour, père Ramsay !

— Vous voilà de bien belle humeur, répondit-il en soulevant ses petites lunettes.

— Vous avez raison, mon cher ami. Nous avons eu une si belle fête de la commémoration. Aussi, le mariage prochain de Camélia et de Thomas nous donnera une autre occasion de festoyer, répondit madame Ross d'une petite voix enjouée.

— Bonjour, madame, dit Érin. Est-ce le beau temps qui vous donne cette gaieté ?

— En effet, nous avons un été très chaud. J'avoue que j'en suis très contente et mes vieux os également, ajouta-t-elle en riant.

Ensuite, en conspiratrice, madame Ross se pencha et chuchota à l'oreille du père Ramsay :

— Avez-vous appris du nouveau concernant le mariage de Camélia ?

Le père Ramsay secoua la tête.

— Malheureusement, je n'ai rien appris.

— Ils se marieront en septembre, affirma fièrement madame Ross.

— *Tut Tut Tut !* dit le père Ramsay. Que dites-vous là ? questionna-t-il, grognon.

— *Cerise noire !* s'exclama Serge l'asperge. Comment est-ce possible que le père Ramsay ne soit pas au courant ?

Le père Ramsay s'était redressé sur sa chaise berçante et ne cessait de replacer nerveusement ses petites lunettes sur son nez. Abasourdi et vexé de ne pas être la source des nouvelles, il fixait madame Ross qui souriait largement. Cette dernière attendait que le père Ramsay démontre son intérêt et demande plus de détails, tandis que ce dernier luttait ardemment entre sa curiosité et sa fierté offensée. Serge l'asperge sauva la mise en disant :

— *Cerise noire !* qu'attendez-vous pour nous informer ?

Madame Ross savoura encore quelques instants ce moment mémorable, puis n'y tenant plus, elle dévoila de nouveau son savoir :

— Ils se marieront en septembre.

— Vous vous répétez, marmonna le père Ramsay.

— J'arrive de l'île Mackensie, poursuivit-elle. Je désirais m'enquérir de la convalescence de notre bonne amie Camélia et j'en ai profité pour lui offrir mes félicitations pour son mariage prochain.

— Vous l'aviez fait lors du bal de la commémoration, déclara le père Ramsay, impatient.

Érin décida d'intervenir.

— Camélia vous a informé de la date de son mariage ?

— En fait, je lui ai demandé s'ils avaient fixé un moment particulier, avoua madame Ross. Je tenais à participer à cet heureux événement, alors en connaissant cette information, je m'assurais d'être disponible.

Le père Ramsay laissa échapper un petit rire. Il savait pertinemment que madame Ross était pratiquement toujours disponible pour les rencontres communautaires. Elle avait utilisé un petit subterfuge pour assouvir sa curiosité.

Avant qu'il ne puisse ouvrir la bouche, Ludovic Beaudoin entra en coup de vent dans le magasin général. Tout le monde sursauta.

— Le ciel me tombe sur la tête ! Le tonnerre, les éclairs et la foudre se dressent devant moi ! Je suis un homme humilié ! répéta-t-il en marchant résolument de long en large. Il se tenait la tête et levait les bras en regardant de tous côtés, tel un homme désespéré.

— *Cerise noire !* s'exclama Serge l'asperge. Il va faire une crise cardiaque !

— Ludovic, dit Érin. Vous devez vous calmer.

— Me calmer ! s'écria-t-il. Mon frère William détruira ce village... avec la collaboration de ma mère !

— *Tut Tut Tut !* intervint le père Ramsay. À tout problème se trouve une solution. Cessez de marcher ainsi. Vous nous donnez le tournis.

— Une catastrophe ! continua Ludovic.

— Mais votre mère adore le village, affirma Érin.

— C'est avant tout une femme d'affaires ! Son projet n'étant pas aussi rentable qu'elle le souhaitait, mon frère s'est assuré de marteler que l'on doit revenir au but initial, expliqua-t-il.

— Je n'en crois pas un mot, reprit Érin... Je vais lui parler. Est-elle encore à l'auberge ?

— William et ma mère sont partis très tôt ce matin, me promettant de revenir très bientôt. Mon frère m'a clairement fait comprendre que mes jours heureux dans « ce bled désuet » touchaient à leur fin. Voilà exactement le teneur de ses propos.

Un silence lourd s'abattit dans le magasin général. Chacun, perdu dans ses pensées, imaginant le pire.

— *Cerise noire !* Il nous faut réagir, implora Serge l'asperge.

— Je ne peux blâmer Morag. Elle a tous les droits d'être en colère. Nous avons failli à notre promesse... Moi la première, affirma Érin.

— Le temps n'est pas à la culpabilité, dit le père Ramsay. Ma chère petite, tu as une famille et un commerce, il ne faut pas te blâmer ainsi.

— Au tout début, elle a posé un ultimatum à Ludovic, le priant de stimuler son investissement. Nous avons fait quelques propositions, mais peu de temps après, nous avons repris le cours de nos vies. Morag a respecté notre village... Mais nous, nous n'avons pas honoré nos engagements.

— Je suis le seul responsable, intervint Ludovic, en s'écrasant sur le banc près de Serge l'asperge.

— Je dois tenter de la faire changer d'avis, murmura à nouveau Érin.

— Sans vouloir te déplaire, je dois te dire que mon frère m'a laissé entendre qu'aucune intervention ne serait écoutée, particulièrement celle de la petite marchande générale, dit Ludovic en rougissant.

— *Cerise noire* ! Il exagère. Il n'a pas le droit d'insulter Érin, s'exclama Serge l'asperge en bondissant sur ses pieds.

Érin posa une main sur le bras de Serge l'asperge et lui sourit.

— Quand seront-ils de retour à Ruby-des-Ruisseaux ? demanda Érin.

— Je l'ignore, répondit Ludovic. Selon les paroles de mon frère William, cela ne saurait tarder.

— Nous tenterons quelque chose, affirma Érin. Je vais en discuter avec Jean-Thomas ce soir.

\*\*\*

Ruby et Rose prenaient leur petit déjeuner sur la véranda, admirant le paysage bucolique et écoutant le clapotis de la rivière.

— Comme c'est paisible, murmura Rose en souriant à sa fille.

— Tu as raison, Ruby-des-Ruisseaux représente un endroit fabuleux.

— J'imagine que tu travailles au *manoir* aujourd'hui ?

— En effet. Ce temps chaud favorise les récoltes et Sarah et moi avons beaucoup de pain sur la planche.

— Je peux vous aider si vous en avez besoin, offrit Rose.

— Tu ne travailles pas au salon de thé ?

— Je leur offre mes services étant donné la convalescence de madame Beaudin. Mais en soirée, je serai disponible.

— Tu es vraiment une maman en or..., répondit Ruby en souriant avant d'hésiter. Je sais que tu éprouves des réticences à me parler de mon père, mais ce serait vraiment important pour moi d'en apprendre davantage.

Rose garda le silence, se demandant s'il était temps de tout raconter à sa fille. Devait-elle lui dire la vérité, et ainsi salir la mémoire de son père biologique, ou devait-elle tout simplement lui mentir en lui affirmant qu'il était décédé.

Ruby tentait de comprendre le silence de sa mère, mais sa curiosité n'en était que plus exacerbée.

— Maman, reprit-elle, loin de moi l'idée de te peiner avec mon insistance, mais ton mutisme concernant mon père biologique me trouble beaucoup. Je ne suis plus une enfant et je suis apte à accepter la vérité, quelle qu'elle soit.

Rose baissa les yeux, songeuse.

— Je souhaite sincèrement que tu comprennes la légitimité de ma demande. Il ne s'agit pas seulement de curiosité, mais d'un besoin vital d'en apprendre davantage sur cette personne qu'est mon père biologique. Maman j'apprécierais que tu y réfléchisses.

Rose regarda intensément sa fille bien-aimée et, après un moment de perplexité, elle acquiesça.

— D'accord, je vais y réfléchir.

— Je te remercie.

Elle embrassa sa mère et s'en fut sans plus tarder au *manoir*, où sa cousine Sarah l'attendait.

## *Chapitre 5*

Le mois d'août, tout comme juillet, apportait son cortège de soleil et de chaleur. Ce midi-là, Luce Laberge terminait le rangement occasionné par le dîner familial. Les enfants étaient partis se baigner avec leurs amis tandis que son époux, Olivier, était retourné à son commerce.

La chaleur ne lui insufflait aucune motivation pour les travaux domestiques. Elle se questionnait sur son emploi du temps pour cet après-midi, lorsqu'un coup de carillon se fit entendre. Qui cela peut-il bien être ? se demanda-t-elle en se dirigeant vers la porte d'entrée. Un sourire sarcastique se figea sur son visage lorsqu'elle aperçut Marguerite Sinclair se tenant bien droite devant elle.

— Bonjour, madame Laberge ! dit Marguerite. J'espère que je ne vous dérange pas.

Stupéfaite, elle fixait sa visiteuse. Une antipathie réciproque entre ces deux femmes rendait cette visite inopinée, presque grotesque. Marguerite releva la tête, tentant de replacer son chignon perpétuellement en déséquilibre, et poursuivit avec une feinte candeur :

— Les élections municipales auront lieu dans quelques mois et, comme vous le savez, je propose ma candidature à la mairie de Ruby-des-Ruisseaux. J'aimerais vous remettre ce dépliant dans lequel vous trouverez la liste des réalisations que j'espère mettre sur pied.

Elle tendit le feuillet à Luce, qui ne fit aucun geste pour le prendre. Marguerite lui prit la main et y posa le dépliant, puis avec un grand sourire, elle déclara :

— Bonne lecture, ma chère. J'espère pouvoir compter sur votre vote.

Marguerite s'éloigna, tentant de réprimer un fou rire, tandis que Luce, estomaquée et immobile, s'efforçait de réaliser pleinement ce qui venait de se passer.

Elle se secoua, puis poussa un juron en claquant la porte violemment. Puis avec hâte, elle agrippa son sac à main et quitta sa demeure en trombe. Sans se soucier des villageois qu'elle rencontrait, elle marmonnait en secouant la tête. Elle sonna à la résidence des Bluteau et, impatiente, tambourina sur la porte.

La mairesse, le visage renfrogné par ce tapage, ouvrit la porte. Luce la poussa sans égard et pénétra dans la maison. Outrée par un tel sans-gêne, Carmen suivit l'importune. Les mains sur les hanches, elle laissa échapper sa colère.

— Comment osez-vous entrer chez moi de cette façon, sans y avoir été invitée ? vociféra-t-elle. Ce manque de classe élémentaire me révolte au plus haut point et je vous prierais de quitter sur-le-champ !

L'intruse, essoufflée et rouge de confusion, réalisa sa bévue. Néanmoins, trop heureuse de démontrer sa loyauté, elle ouvrit son sac à main et sortit le dépliant remis plus tôt par Marguerite Sinclair. Elle le tendit à Carmen, qui n'esquissa aucun geste.

— Lisez ! ordonna Luce avec audace.

De mauvaise grâce, la mairesse s'empara du feuillet et y jeta un coup d'œil. Son intérêt se manifesta aussitôt.

— La Sinclair distribue cette publicité ! s'écria Luce entre deux respirations saccadées. De plus, elle a osé se présenter chez moi !

— Calmez-vous ! ordonna Carmen exaspérée, par la hardiesse de sa visiteuse.

Luce trépignait d'impatience, pendant que l'épouse du maire lisait la brochure distribuée par Marguerite Sinclair.

— Quelle effrontée ! s'exclama-t-elle. Voilà une liste de projets irréalistes pour un si petit village.

— Vous avez raison, ma chère amie, opina solennellement Luce qui n'avait même pas pris le temps de lire ledit document.

Courroucée par l'écrit de Marguerite Sinclair et par le ton empreint de camaraderie utilisé par Luce Laberge, elle répliqua :

— Pourquoi vous a-t-elle remis ce ramassis d'inepties ? Seriez-vous dans le camp de cette imbécile ?

— Ma chère, répondit Luce, arborant un sourire hésitant. Vous me taquinez ! Mais en tant qu'amie je vous concède ce privilège.

Les sourcils froncés et la bouche ouverte de stupéfaction, Carmen fixa l'intruse. Comment cette petite souris insignifiante peut-elle croire à une amitié entre nous ? se demanda-t-elle.

Luce, fière de sa démarche, attendait les compliments d'usage saluant son dévouement.

— Devrions-nous en informer Romain ? demanda-t-elle candidement.

La mairesse eut un haut-le-corps face à cette impudence. Luce Laberge osait une familiarité déplacée envers le maire, le premier notable de cette municipalité. Sa réaction ne se fit pas attendre.

— J'exige que vous appeliez mon époux, monsieur Bluteau, ou si vous le préférez, monsieur le maire !

Décontenancée par la froideur de sa grande amie, elle hésitait entre la répartie ou la soumission. Puis, elle opta pour ce qu'elle considérait comme sa précieuse amitié avec la mairesse.

— Pardonnez-moi, chère amie, répondit-elle, piteuse.

— Je vous remercie pour l'information, répondit Carmen en reconduisant Luce à la porte. J'en ferai part à mon mari plus tard.

Avant qu'elle ne puisse réagir, l'intruse se retrouva sur la véranda. Elle secoua la tête, pardonnant à Carmen ce manque d'hospitalité, probablement dû à cet horrible dépliant.

\*\*\*

Carmen Bluteau et son mari prenaient le café au salon, comme à tous les soirs.

— La Laberge est venue me rendre visite aujourd’hui, dit Carmen.

— Je croyais que tu ne la supportais pas.

— Elle m’exaspère, persuadée que nous sommes les meilleures amies au monde ! Sache que je n’encourage aucunement une amitié avec cette femme !

— Pourtant... elle s’est présentée ici, insista Romain.

— Pour tout te dire, elle a provoqué tout un vacarme en frappant sur la porte comme une illuminée ! Lorsque j’ai ouvert, elle m’a carrément poussée et s’est dirigée vers le salon avec un sans-gêne indescriptible ! raconta Carmen, dont le souvenir de cette intrusion ranimait la colère.

— J’avoue que ce manque de bonnes manières me renverse.

— Cependant, sa démarche se révéla très utile. Elle m’a prévenue concernant les manœuvres de la Sinclair. Ce feuillet en est la preuve ! Cette intrigante distribue cet immonde ramassis de promesses à toutes les portes de Ruby-des-Ruisseaux.

Carmen tendit la brochure à son époux et il y jeta un vague regard.

— Je ne m’inquiète nullement avec cela, dit-il dédaigneusement.

— La Sinclair peut marquer des points ! rétorqua Carmen avec humeur.

— Je l’ai battue une fois et je récidiverai, répondit-il en affichant une grande confiance.

— J’estime primordial que tu te prépares consciencieusement pour le débat, continua néanmoins Carmen, obstinée.

— Qu’y a-t-il de si menaçant pour que tu t’énerves de la sorte ?

— Ne la sous-estime pas ! Oublies-tu qu'elle a tout de même récolté beaucoup de votes la dernière fois ?

— Les hommes de Ruby-des-Ruisseaux n'éliront jamais une femme à la mairie !

— Même un des plus conservateurs, tel que Walter Scott, appuiera son épouse Fiona. Son épouse tentera de gagner un poste comme conseillère municipale, rétorqua-t-elle.

— Que suggères-tu ? demanda Romain, las de cette discussion.

— Je crois que tu devras attaquer Marguerite Sinclair concernant sa distribution de publicité lors de la fête commémorative. Il te faudra démontrer à la population qu'elle ne se soucie de rien d'autre que de son élection, même au détriment de notre communauté.

— Hum... C'est une idée à creuser, murmura-t-il.

\*\*\*

Fiona Scott traversait le ponceau de l'île Mackensie en admirant le paysage. Elle entrevoyait la majestueuse résidence de Jean Mackensie, le fils de Thomas, et elle eut un frisson d'appréhension. Elle n'était nullement habituée à un tel faste.

À peine eut-elle actionné la sonnette que Juliette Perreault, l'épouse de Jean Mackensie, vint lui ouvrir.

— Bonjour.

— Bonjour, madame Mackensie. Je me nomme Fiona Scott et je me demandais s'il était possible de voir Camélia.

— Bien sûr ! Entrez.

Fiona pénétrait pour la première fois dans cette magnifique demeure. Le décor d'un goût exquis mettait en valeur une ambiance champêtre et chaleureuse.

Juliette la conduisit vers l'arrière de la maison, où une verrière inondée de soleil donnait sur la rivière. Pensive, un livre sur ses genoux, Camélia admirait le paysage apaisant.

— Je vous laisse, dit Juliette en souriant.

— Bonjour, Camélia ! dit Fiona, heureuse de se retrouver seule avec son amie.

— Fiona, ma chère, comme je suis contente de ta visite.

— J'avoue avoir hésité avant de venir, confia Fiona. Cette grande maison m'impressionne beaucoup.

— C'est en effet magnifique, mais ce ne sont que des murs. De plus, Juliette et Jean sont des hôtes agréables et discrets. Tout de même, continua-t-elle avec un léger soupir, je rêve de retourner chez moi. Le salon de thé, mes amies, et le village tout entier me manquent terriblement.

— Comment se porte votre santé ? demanda la jeune femme

— Le docteur Desrosiers est venu hier et j'ai pu obtenir sa « permission » de retourner chez moi, répondit Camélia en riant.

— Pourquoi ne pas le faire, puisque vous le désirez ?

— Thomas est très protecteur et je le sens très inquiet à cette idée. Alors, je tente de le rassurer avant de procéder.

— Il vous aime beaucoup ! ... En passant, reprit Fiona en riant, madame Ross nous a divulgué votre secret. Le mariage aura donc lieu en septembre ?

— C'est en effet ce que nous souhaitons, admit Camélia. Néanmoins, les préparatifs me semblent nombreux et le temps très limité.

— Puis-je vous offrir mon aide ? demanda Fiona.

— J'hésite... N'es-tu pas occupée avec ta candidature au poste de conseillère ?

— Mes amies sont prioritaires, répondit Fiona en prenant la main de Camélia. De plus, les habitants de Ruby-des-Ruisseaux me connaissent très bien. Je suis convaincue qu'ils savent déjà s'ils m'accorderont leur confiance ou non.

— Tout de même, c'est une démarche importante pour toi.

— Il y aura un débat prochainement, alors j'en profiterai pour dire quelques mots et ce sera ensuite à la population de faire son choix.

— Marguerite, comme je la connais, doit démontrer une activité intense ! reprit Camélia en souriant.

— Elle distribue des dépliants et elle s'est même permis d'en donner un exemplaire à madame Laberge !

— Je reconnais bien son sens de l'humour ! s'exclama Camélia en riant.

— Luce Laberge s'est immédiatement ruée chez les Bluteau !

— Je prévois un débat houleux, murmura Camélia.

Les deux amies se sourirent, conscientes toutes les deux que les semaines à venir seraient mouvementées.

— Si nous reprenions notre conversation concernant votre mariage, suggéra Fiona. En quoi puis-je vous être utile ?

— Eh bien... Thomas et moi envisagions une cérémonie à la chapelle du village, suivie d'un repas à l'auberge Les Lupins.

— Avez-vous contacté Ludovic Beaudoin ? demanda Fiona.

— Je me proposais de le faire, mais la chaleur ces temps-ci est si accablante que je remets ma démarche de jour en jour, répondit Camélia, contrite.

— Vous plairait-il que je m'en charge ? offrit la jeune femme.

Les deux amies discutèrent de différents détails retenus préalablement par Camélia et Thomas, concernant leur mariage. Après entente, Fiona se chargerait de la première démarche auprès de l'aubergiste, puis Ludovic prendrait rendez-vous avec les futurs époux.



## Chapitre 6

Cette vague de chaleur de fin août, qui sévissait depuis des semaines, rendait le sommeil d'Érin de plus en plus difficile. Ce soir-là, ne parvenant pas à sombrer dans les bras de Morphée, elle se releva et descendit au rez-de-chaussée, dans le magasin général.

En voyant la berçante du père Ramsay, elle sourit et y prit place. Elle constata que l'emplacement de cette chaise trônait à un endroit privilégié. De cette place, rien ne pouvait échapper à son hôte : tant les clients qui entraient au magasin que ceux qui discutaient sur le perron. Il apercevait également les personnes qui s'engageaient sur le ponceau menant au salon de thé de Camélia. De plus, l'hiver, il profitait de la chaleur bienfaisante du poêle à bois situé tout près.

Un violent coup de tonnerre interrompit sa rêverie. Un éclair zébra le ciel, éclairant une partie de la rue principale. Érin se dirigea vers la porte du magasin et jeta un regard à l'extérieur. Une pluie diluvienne accompagnée de fortes rafales de vent sévissait. Les arbres bordant la rue principale ployaient dangereusement. Elle se rua à l'étage et ferma les fenêtres. Jean-Thomas s'était levé et bordait affectueusement son fils Brian.

— Le tumulte extérieur l'a-t-il réveillé ? chuchota-t-elle.

— Non, répondit son époux en souriant tendrement à sa bien-aimée. Il a un sommeil lourd comme son arrière-grand-père.

Il prit ensuite la main d'Érin et l'entraîna dans leur chambre.

— Tu éprouves encore de la difficulté à dormir ?

— Oui, cette chaleur m'accable.

— La pluie rafraîchira certainement l'air, répondit-il.

Elle se blottit dans les bras aimants de son époux, et tous deux tardèrent à trouver le sommeil, tant la nature au-dehors se déchaînait bruyamment.

\*\*\*

Le lendemain matin, les villageois constatèrent rapidement les ravages de la tempête.

Plusieurs branches jonchaient la rue principale. Le père Ramsay apprit à Érin, Jean-Thomas et Serge l'asperge qu'il y aurait supposément des dommages importants au salon de thé de Camélia.

L'entrée bruyante de Ruby au magasin général fit sursauter le père Ramsay, qui après avoir replacé ses petites lunettes, débuta l'interrogatoire.

— Laissez-lui le temps d'arriver, intervint Jean-Thomas.

— Sarah, ma cousine, m'a informée que notre jardin avait subi des dégâts. J'anticipe déjà les conséquences sur notre récolte ! soupira la jeune fille.

Mais le père Ramsay n'abandonnait pas facilement. Il reprit :

— *Tut Tut Tut !* mes questions sont d'intérêt public ! Tu dois certainement être au courant des dommages subis au salon de thé, qui représente un lieu de rassemblement important pour la population. C'est une institution ! Qu'en est-il exactement ? insista-t-il.

— J'ai constaté qu'un arbre était tombé sur le salon de thé et plusieurs branches tapissent les environs, répondit Ruby, de bonne grâce. D'ailleurs, la rivière transporte également beaucoup de débris, ajouta-t-elle.

— Y a-t-il des blessés ? demanda Serge l'asperge, inquiet.

— Je l'ignore, répondit-elle. Néanmoins, j'ai aperçu Alice qui se dirigeait vers le salon de thé.

Constatant le regard interrogateur du père Ramsay et son air soucieux, Érin demanda à Ruby de se rendre au salon de thé pour obtenir plus de détails et demander si une aide était nécessaire.

— Bonne décision, mon enfant, répondit le père Ramsay, reconnaissant.

La petite sonnette au tintement aigrelet se fit entendre et Rébecca entra dans le magasin général.

— Bonjour, mademoiselle Cummings, dit Érin.

— Bonjour, répondit Rébecca en baissant les yeux.

Sa grande timidité surprenait encore Érin. Elle lui proposa ses services.

— J’aurais besoin d’un râteau, répondit Rébecca en regardant autour d’elle.

— Est-ce que Maple Cottage a subi des avaries ? demanda vivement le père Ramsay.

Rébecca, estomaquée par la question du père Ramsay, qu’elle considérait comme importune, garda le silence. Cependant, c’était mal le connaître. Il ne se laissa nullement intimider par l’attitude peu amène de celle-ci.

— Mademoiselle Cummings, insista-t-il, ne vous vexez surtout pas de ma curiosité... Voyez-vous, Ruby-des-Ruisseaux et ses habitants sont, pour un vieil homme comme moi, une famille, ma famille... *Tut Tut Tut !* vous également ainsi que votre sœur, affirmait-il sérieusement en constatant l’air peu convaincu de Rébecca.

— Père Ramsay, peut-être que mademoiselle Cummings préfère ne pas s’attarder à bavarder, suggéra Jean-Thomas.

— Bavarder ! Mais mon cher enfant, l’heure est grave ! reprit le père Ramsay. Le village a subi des désastres et nous devons réagir.

Jean-Thomas se tourna vers Érin, incapable de retenir un sourire face aux propos du père Ramsay, pour qui réagir signifiait connaître tous les détails d’une situation.

Rébecca opta pour le moindre des maux, soit accélérer sa visite au magasin général en répondant au père Ramsay.

— Beaucoup de branches cassées, le jardin ravagé et la galerie dans un triste état, résuma-t-elle en défiant le père Ramsay.

Il éclata de rire et se frotta les mains en disant :

— Voilà une réponse condensée de votre situation ! Je vous félicite, chère demoiselle, pour votre esprit de synthèse.

Rébecca, éberluée, resta muette quelques instants, puis sans ajouter un mot, paya et s'en fut rapidement.

— En voilà une qui ne change guère ! dit le père Ramsay en souriant.

— *Cerise noire* ! C'est le véhicule de Morag Macleod-Beaudoin, s'écria Serge l'asperge en pointant la rue principale.

— Les choses se compliquent, murmura le père Ramsay avec un air docte.

Le regard interrogateur de son comparse demandait des explications.

— Je suspecte des dommages sur l'île Macleod, poursuivit le père Ramsay.

— Vous avez probablement raison ! s'exclama Serge l'asperge.

— J'espère que ce n'est pas trop grave, dit Érin.

— Ce n'est jamais bon signe quand Morag se pointe à Ruby-des-Ruisseaux, déclara le père Ramsay.

Ruby, essoufflée, poussa la porte du magasin général.

— L'arbre tombé sur le salon de thé exigera des réparations sur le toit, débita-t-elle tout d'une traite. Andrée-Anne en discutera avec Camélia et elles confieront les travaux à des gens qualifiés. En attendant, le salon de thé fonctionne quand même, conclut-elle en poussant un long soupir.

— Nous te remercions pour ton compte rendu, déclara le père Ramsay.

— Je me demande si cette tempête aura une influence sur la date du mariage de Camélia et de Thomas, déclara Érin, pensive.

— Pourquoi ? demanda Serge l'asperge.

— Je pense à la noce, expliqua Érin. Elle se tiendra probablement au salon de thé.

— Au contraire, les festivités auront lieu à l'auberge Les Lupins, intervint Ruby. Camélia souhaitait la présence de ses amies Andrée-Anne et Alice sans obligation de travail.

— Voilà une question de réglée, proféra le père Ramsay.

— Morag..., chuchota Serge l'asperge.

— Ce n'est pas parce que tu as vu l'automobile de Morag qu'une catastrophe éclatera ! répondit Jean-Thomas.

— Cette femme m'intimide et me fait peur, reprit Serge l'asperge. Je n'y peux rien, elle annonce, pour moi, l'arrivée d'une calamité !

— Ludovic nous avisera dès qu'elle sera partie, énonça le père Ramsay, tout de même curieux.

Les clients entraient et sortaient du magasin général sans discontinuer. À croire que tout le monde avait un urgent besoin de quelque chose. Érin et Jean-Thomas furent très occupés, bénissant la disponibilité de Ruby.

En après-midi, une certaine tranquillité s'installa au magasin général. Le père Ramsay, épuisé par tous les potinages du matin, somnolait, tandis que Serge l'asperge faisait des allers-retours vers les fenêtres de la façade, espérant apercevoir Ludovic Beaudoin. Son inquiétude grandissait de minute en minute, car Morag Macleod-Beaudoin était repartie depuis déjà une heure, et l'absence de Ludovic ne présageait rien de bon. Pour une des rares fois, son grand ami, le père Ramsay, était incapable de l'apaiser.

— *Cerise noire ! L'anxiété me dévore !* dit-il.

— Je ne comprends pas ton appréhension, répondit Jean-Thomas, excédé par le va-et-vient de Serge l'asperge. Tu devrais te calmer, nous aurions déjà eu vent de problèmes sur l'île Macleod si tel avait été le cas.

— Voilà Ludovic qui s'amène ! s'écria Serge l'asperge en défiant Jean-Thomas du regard.

Il s'apprêtait à répondre, lorsqu'Érin lui mit la main sur le bras.

— Père Ramsay, dit Serge l'asperge, Ludovic s'en vient ! Réveillez-vous !

— *Tut Tut Tut !* mon ami, quelle mouche t'a piqué !

Ludovic entra dans le magasin général et s'effondra sur le banc à côté de Serge l'asperge. Son air déconfit et la pâleur de son visage, habituellement si animé, laissaient présager un grand malheur. Érin et Jean-Thomas se regardèrent, soudainement inquiets.

— Je vous l'avais dit ! s'écria Serge l'asperge.

— *Tut Tut Tut !* mon ami, dit le père Ramsay, laissons Ludovic nous raconter ce qui le tourmente ainsi.

Ludovic secouait la tête et glissait sans arrêt ses mains dans ses cheveux.

— Ludovic, intervint Érin, très soucieuse. Votre désarroi nous alarme tous. Il faut vous confier. Peut-être saurons-nous vous apporter notre aide.

— Le cauchemar revient nous hanter ! Cette fois, tout est fini, vraiment fini ! gémit Ludovic.

— *Cerise noire !* Je vous...

— *Tut Tut Tut !* coupa le père Ramsay. Laissons Ludovic s'expliquer. Allons, un peu de courage, mon ami, reprit le père Ramsay en s'adressant à Ludovic.

— Est-ce la visite de votre mère qui vous bouleverse autant ? demanda Érin.

— Qui d'autre ?! s'écria Ludovic en bondissant sur ses pieds. D'ailleurs mon frère William a profité de la situation pour influencer ma mère ! Le chenapan !

— Quelle situation ? demanda Jean-Thomas.

— L'orage ! Mon incompetence ! Tout ! s'exclama Ludovic.

— Nous sommes en pleines ténèbres, affirma calmement le père Ramsay. Cette situation devient intenable.

Ludovic regarda le père Ramsay, réalisant son incohérence. Il hocha la tête et, regardant ses amis, il leur exposa la situation.

— La violente tempête de la nuit passée a causé beaucoup de dommages sur l'île Macleod. Une section de l'auberge a subi des dégâts majeurs et le centre culturel est fortement abîmé.

Les gens présents dans le magasin général, sidérés, gardaient le silence.

— *Cerise noire !* s'écria Serge l'asperge. C'est épouvantable !

— *Tut Tut Tut !* intervint le père Ramsay. Ma grande expérience me porte à regarder l'avenir et non le passé.

— J'imagine que Morag est venue pour constater l'ampleur des dégâts, intervint Érin.

— La reconstruction se fera-t-elle bientôt ? ajouta Jean-Thomas.

Érin commençait à réaliser que Ludovic leur cachait une partie importante de son récit.

— Ludovic, dit-elle. Morag désire changer ses plans pour l'île Macleod, n'est-ce pas ?

Avec stupeur, Jean-Thomas, le père Ramsay et Serge l'asperge entrevoyaient le début d'un grand bouleversement.

Ludovic soupira lourdement.

— Ma mère est furieuse contre moi. Mon incapacité à développer son investissement et mon peu d'empressement à développer le potentiel de l'île Macleod l'ont convaincue de modifier la vocation de l'île.

— *Cerise noire !* s'exclama Serge l'asperge. Nous sommes dans de beaux draps !

— Mon bon ami a raison lorsqu'il dit « nous », car à Ruby-des-Ruisseaux, les gens sont solidaires et s'entraident lorsque la situation l'exige, proféra le père Ramsay.

— C'est pire que vous ne croyez, affirma Ludovic. Ma mère envisage de confier la direction de l'île à mon frère William. Ce dernier jubile déjà et ne cesse de marteler que la compagnie Macleod-Beaudoin doit revenir à son projet initial !

— À un centre d'achats ! s'écria Jean-Thomas, alarmé.

— Je suis terriblement désolé de vous avoir laissé tomber, reprit Ludovic en rougissant de honte.

— Nous avons tous failli, reprit Érin. Il y a quelques années, Morag a modifié ses plans pour protéger le village et respecter ses valeurs. Nous avons de notre côté omis d'honorer notre parole. Je suis la première fautive, car je lui avais promis de m'impliquer et de démontrer mon intérêt pour son plan d'action... Nous devons agir et rectifier le tir rapidement, compléta-t-elle, déterminée.

— Je doute du succès d'une quelconque intervention, répondit Ludovic en secouant la tête. William déteste Ruby-des-Ruisseaux depuis que ma mère l'a évincé du projet initial pour me le confier. Cette humiliation le ronge intérieurement depuis longtemps et il se réjouit d'assouvir enfin sa vengeance.

— *Cerise noire* ! Nous sommes fichus !

— *Tut Tut Tut* ! il ne faut pas s'avouer vaincus, rectifia le père Ramsay.

— Je suis en accord avec le père Ramsay, dit Jean-Thomas. Il nous faut tenter quelque chose !

— Lors de l'achat de l'île Macleod, par ma famille, il avait été extrêmement difficile d'influencer ma mère. Lorsqu'elle prend une décision, elle s'y tient, répondit Ludovic. S'il n'avait été de l'intervention d'Érin...

Cette dernière phrase de Ludovic provoqua un silence lourd d'appréhension. Chacun évalua la situation, qui semblait désespérée. La venue d'un centre d'achats modifierait à jamais la vocation du village et provoquerait la faillite des petits commerces locaux.

— C'est impossible ! s'exclama Érin. Je ne puis rester les bras croisés et assister, muette, à la destruction de Ruby-des-Ruisseaux.

— Que faire ? se lamenta Ludovic.

— Se tenir debout ! répondit Érin, désapprobatrice. Je ne puis m'engager dans cette bataille si tu te comportes ainsi !

— Mais..., murmura Ludovic.

— Érin a raison, reprit le père Ramsay. Nous savons tous qu'elle fut l'instigatrice du renversement de la situation, il y a quelques années. Cette fois-ci, elle doit être épaulée par la population entière de Ruby-des-Ruisseaux, par les commerçants, mais surtout par toi, Ludovic. Jamais ta mère ne te confiera ce nouveau mandat si elle perçoit une faiblesse quelconque. Elle devra découvrir la volonté de son fils, sinon même l'intervention d'Érin sera vaine.

— L'intervention d'Érin..., déclara Jean-Thomas, perplexe.

— Érin représente l'ambassadrice par excellence de ce village, répondit le père Ramsay. Elle connaît Ruby-des-Ruisseaux et elle y puise sa joie de vivre. Son cœur bat au rythme de ce village. Elle est toute désignée pour mener cette bataille !

— Il est essentiel pour moi de m'impliquer, mais j'ignore quels seront les arguments fondamentaux à démontrer pour convaincre Morag, murmura Érin. Elle doutera certainement de moi.

— Il faudra d'abord éviter William, dit Ludovic, sceptique. Il fera tout le nécessaire pour faire avorter notre démarche.

— Et si nous en faisons un enjeu politique, suggéra Érin. Pourquoi ne pas demander au maire Bluteau d'intervenir ? De proposer, par exemple, une subvention visant à aider la reconstruction ?

— L'idée serait excellente, s'il s'agissait d'un autre maire, répondit Jean-Thomas. Je suis persuadé qu'il y verra plutôt une occasion de nuire au magasin général.

— Jean-Thomas a raison... J'entends déjà ma mère affirmer : « si j'étais mairesse », imita Érin en souriant.

— *Tut Tut Tut !* intervint le père Ramsay. Et si nous lui donnions la parole ! Elle pourrait en faire un enjeu lors du prochain débat, proposa-t-il.

— Le débat aura lieu en octobre, il sera trop tard. Ma mère prendra sa décision très prochainement. D'ailleurs, avant de quitter Ruby-des-Ruisseaux, elle se rendait à l'île Mackensie pour proposer des arrangements concernant le mariage, car nous avons un contrat avec eux. Ensuite, elle prendra des dispositions concernant les soumissions auprès des gens de la construction, expliqua Ludovic.

— Il faut connaître les véritables intentions de Morag, reprit Érin. Il est impératif d'agir rapidement.

Avec l'approbation de ses amis et de Jean-Thomas, sans plus attendre, Érin se rendit à l'île Mackensie.

\*\*\*

En cet après-midi de fin août, assise dans la grande verrière de la résidence Mackensie, Érin narrait les doléances de Ludovic à Camélia et Thomas.

— Il y a quelques heures, Morag s'est en effet présentée ici pour nous informer des avaries sur l'auberge et le centre culturel, répondit Camélia.

— Notre mariage doit avoir lieu en septembre et nous avons prévu faire la noce à l'auberge, poursuivit Thomas. Maintenant, il nous faut reconsidérer la date de l'événement.

— Morag s'est montrée désireuse d'honorer son engagement envers nous, mais selon elle, les réparations majeures et nécessaires sur l'île Macleod exigeraient un report indéterminé de la date de notre

mariage, reprit Camélia. Donc, incapable d'être précise, elle nous a fortement suggéré d'accepter un montant d'argent pour le dédommagement, et nous a proposé de prendre d'autres dispositions.

— Ses propos, quant à moi, étaient sans équivoque, reprit Thomas, pensif. Elle tergiversait concernant une date possible, et tentait de nous influencer avec son offre monétaire. Elle se déchargeait ainsi de son obligation envers nous.

— Néanmoins, elle n'a jamais évoqué la possibilité de changer la vocation de l'île Macleod, poursuivit Camélia, sidérée.

— Avez-vous accepté son dédommagement monétaire ? s'enquit Érin.

— Camélia et moi sommes d'un âge où nous préférons réfléchir avant de poser un geste. De plus, ajouta Thomas, bourru, je déteste être bousculé et, comme je l'ai mentionné à Camélia, ce n'est pas Morag Macleod-Beaudoin qui nous indiquera la voie à suivre.

Camélia et Érin sourient.

— Nous voilà de retour en 1969, murmura Érin.

— Je souhaitais que la noce se déroule à l'auberge pour laisser Andrée-Anne et Alice profiter de ce moment, mais je me demande quelle autre option nous avons maintenant, reprit Camélia.

— Reporter la date du mariage ne servirait à rien, si cette petite bonne femme au tempérament détestable oriente ses projets autrement, dit Thomas. J'ajouterais qu'elle s'est montrée malhonnête envers nous. Elle a caché ses véritables intentions ! Cela me révolte ! rétorqua Thomas.

— Si nous parvenons à la faire changer d'avis, demanda Érin, seriez-vous prêts à retarder votre union ?

Camélia et Thomas se regardèrent. Ce dernier prit la parole.

— Nous devons en discuter Camélia et moi. J'ajouterais qu'il faut tout de même tenter quelque chose, sinon le magasin général et le

salon de thé en subiront de lourdes conséquences. Ces deux commerces disparaîtront, si nous la laissons faire !

— As-tu l'intention de rencontrer Morag ? demanda Camélia.

— Je dois y réfléchir, car une intervention similaire à celle déjà tentée ne produira aucun effet. De plus, William est maintenant un personnage important dans ce dilemme, répondit Érin.

La discussion se poursuivit, sans vraiment aboutir à une solution concrète.

Après les salutations d'usage, Érin, soucieuse, s'en retourna au magasin général.

\*\*\*

Les Bluteau venaient d'apprendre l'ampleur des dégâts sur l'île Macleod et les rumeurs circulant dans le village les avaient informés des possibles changements à venir.

William Beaudoin avait contacté le maire Bluteau pour un rendez-vous et ce dernier l'attendait avec impatience.

— Si les racontars se révèlent véridiques, dit Carmen, nous tenons enfin notre vengeance. Les Mackensie mordront la poussière et Camélia Beaudin fera faillite ! Fini les airs de grande dame !

— Je dois me montrer très prudent, répondit le maire Bluteau, et tâter le pouls de la population. Si les villageois voient d'un mauvais œil le chambardement prévu sur l'île Mackensie, et que j'appuie ce projet, mon règne comme maire de Ruby-des-Ruisseaux prendra fin abruptement et cette hurluberlue de Sinclair gagnera !

— Les données ont changé ! Il y a quelques années, un centre d'achats dans le village paraissait inconcevable, mais maintenant, à mon avis, ça peut plaire aux gens. Il y aura plus de diversité dans les produits offerts ! Tout est dans la manière de présenter le projet, répondit Carmen, enthousiaste. Je rêve déjà de ne plus avoir à me rendre au magasin général !

— Ne t'emballe pas trop vite, rétorqua-t-il. Laissons d'abord William Beaudoin nous expliquer ses projets. D'ailleurs, nous devrions en apprendre davantage dans les minutes à venir.

Il reprit son journal et se plongea dans sa lecture, tandis que Carmen, incapable de se maîtriser, se dissimulait derrière les lourdes tentures du salon et guettait l'arrivée du visiteur. Son éclat de voix, en voyant le véhicule de William Beaudoin s'arrêter devant leur demeure, fit sursauter Romain.

— Carmen ! Cesse de t'énerver ainsi ! la réprimanda-t-il.

— Comment veux-tu que je me calme, quand j'entrevois enfin la débandade de mes ennemis ?

— Dans ce cas, je te prierai de me laisser en tête-à-tête avec Beaudoin !

— Il n'en est pas question, fulmina Carmen.

— Alors, agis en grande dame !

Le carillon de la sonnette d'entrée interrompit leur dispute et les époux Bluteau, comme toujours, face à une bataille, se rallièrent.

— Bonjour, monsieur le maire, dit pompeusement William Beaudoin.

— Cher monsieur Beaudoin, donnez-vous la peine d'entrer, répondit le maire Bluteau, flatté par le respect exprimé par son invité.

— Madame, dit William en serrant la main de Carmen.

— Bienvenue chez nous, répondit cette dernière.

— Serait-il possible d'avoir un entretien privé avec vous ? demanda William en fixant le maire.

Offusquée, Carmen eut un haut-le-corps et serra les lèvres. Romain, devant la colère de son épouse, déclara :

— Mon épouse représente ma meilleure alliée et conseillère, alors si vous n'y voyez pas d'inconvénient, elle assistera à notre rencontre.

William parut mécontent de se voir ainsi contesté, mais il se devait de faire bonne figure pour arriver à ses fins.

— Comme il vous plaira, répondit-il en ébauchant un sourire forcé.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda Romain.

— Beaucoup de choses ! répondit l'invité, présomptueux.

— C'est-à-dire ? rétorqua le maire Bluteau, incommodé par l'excès de suffisance teintée d'arrogance de son interlocuteur.

— Comme vous devez déjà le savoir, puisque les nouvelles se répandent très rapidement dans les petits bleds, débuta William en ricanant, l'île Macleod a subi d'importants dommages lors de la dernière tempête.

— « Ce petit bled », comme vous le qualifiez, intervint Carmen, outrée par le ton insultant de William, semble tout de même intéresser les promoteurs !

— Carmen ! murmura Romain.

— Personne, je dis bien personne, ne viendra insulter le maire ou la mairesse dans sa demeure ! rétorqua-t-elle.

William réalisa simultanément sa bévue et l'importance qu'avait la flatterie pour les Bluteau. Il s'empessa de corriger son erreur.

— Je vous prie de m'excuser si je vous ai insultés, reprit-il, feignant le repentir.

Un silence tendu des Bluteau accueillit ses propos. Il poursuivit tout de même :

— Je suis très conscient de l'importance de la mairie, c'est d'ailleurs le pourquoi de mon intervention. Les entreprises Macleod-Beaudoin désirent changer la vocation de l'île Macleod.

— Je vous demande à nouveau, que puis-je faire pour vous ? déclara le maire Bluteau avec froideur.

La partie est loin d'être gagnée, se dit William. Il avait sous-estimé leur fierté et leur arrogance.

— Si je me souviens bien, lors de notre arrivée dans le village, vous étiez en accord avec le projet initial de ma mère visant à implanter un petit centre d'achats sur l'île.

— Sur ce qu'était l'île Bluteau avant que votre mère ne s'en empare ! rétorqua Carmen.

Décidément, cette femme se révélait une adversaire coriace à ne pas négliger, se dit William.

— Oublions le passé, dit-il, et regardons vers l'avenir. Ma présence sous votre toit vise à vous impliquer dans notre nouveau projet.

— Vous conviendrez que cela demande des explications, répondit le maire Bluteau, tout de même intéressé.

— Je m'adresse à vous en tant que notable, maire de Ruby-des-Ruisseaux et citoyen de la municipalité. Ma première question concerne la possibilité pour le village d'octroyer une subvention ou un avantage fiscal quelconque à Macleod-Beaudoin. Notre investissement sera majeur, et les taxes engendrées rejailliront sur la municipalité, expliqua William.

L'attention des Bluteau l'exhorta à poursuivre :

— Si vous acceptez que la municipalité s'implique avec une participation monétaire, vous en retirerez des bénéfices non négligeables.

— Des bénéfices non négligeables ? murmura le maire.

— Il va sans dire que Macleod-Beaudoin vous exprimerait sa reconnaissance, reprit William.

— Si je vous comprends bien, répondit Bluteau, vous souhaitez une subvention municipale pour votre projet et vous me proposez... des actions dans Macleod-Beaudoin ?

— Exactement ! s'exclama William.

— Monsieur Beaudoin, si j’agis ainsi, je me retrouve en conflit d’intérêts ! Avec les élections municipales dans quelques mois, je me dois d’être prudent.

— Monsieur Beaudoin, intervint Carmen, serait-il envisageable de procéder par étape ?

Romain et William se tournèrent vers elle, attendant la suite avec intérêt.

— Par exemple, la municipalité pourrait vous accorder une subvention ou un avantage quelconque, et Macleod-Beaudoin s’engagerait, par contrat, à nous céder des actions de sa compagnie, disons, quelques mois plus tard. De plus, il n’y a aucune obligation à ébruiter une acquisition d’actions de notre part, expliqua-t-elle.

Romain la dévisageait avec stupéfaction, tandis que William se répétait de ne pas négliger cette femme. Elle était redoutable.

— Je n’y verrais personnellement aucun inconvénient, répondit William. Néanmoins, je dois préalablement consulter ma mère, détentrice majoritaire des actions de Macleod-Beaudoin.

— Plus précisément, quels sont vos desseins concernant l’île Macleod ? demanda Romain, vivement séduit par ces perspectives.

— Pratiquement identiques à ceux proposés il y a des années. Cependant, pour faciliter l’adhésion des citoyens de Ruby-des-Ruisseaux, nous pourrions réaménager le centre culturel.

— C’est un aspect non négligeable, murmura le maire.

— Alors, vous acceptez ? demanda William.

— Permettez-moi d’abord d’y réfléchir posément, répondit le maire. Mais... j’avoue que cette entente m’intéresse au plus haut point.

William parti, les Bluteau se regardèrent et se sourirent à l’unisson.

\*\*\*

La dernière semaine du mois d'août fut mouvementée. L'achalandage du magasin général ne tarissait pas et le salon de thé gagnait en popularité. L'auberge Les Lupins était temporairement fermée pour cause de réparations, comme le mentionnait l'écriteau apposé à l'entrée de l'île Macleod.

Des ouvriers des environs s'affairaient tant bien que mal à réparer les dommages subis au salon de thé, sans trop nuire à la clientèle.

Néanmoins, rien ne se passait sur l'île Macleod.



# *Calendrier de septembre*



## Chapitre 7

Cette première semaine de septembre laissait entrevoir la continuité d'un été exceptionnel : beau temps et affluence dans le village de Ruby-des-Ruisseaux.

Néanmoins, ce matin-là, un camion libellé « Construction et Rénovation RM » passa devant le magasin général.

Érin, le père Ramsay et Serge l'asperge l'aperçurent se diriger vers l'île Macleod.

— Ce ne sont pas des gens de chez nous ! commenta Serge l'asperge, renfrogné.

— Tu as raison, c'est la toute première fois que je vois cette compagnie à Ruby-des-Ruisseaux, répondit le père Ramsay.

— L'arrivée de ces gens confirme que Macleod-Beaudoin procède... que des décisions ont été prises. Vont-ils de l'avant avec le projet « centre d'achats » ? Et l'assemblée communautaire visant à conscientiser la population sur les changements majeurs et leurs conséquences sur nous tous a lieu seulement demain ! dit Érin, préoccupée.

— *Cerise noire* ! Il est peut-être trop tard pour nous d'agir ! Les ouvriers sont déjà sur place !

— J'imagine qu'ils doivent d'abord présenter une soumission quant aux travaux à venir, répondit le père Ramsay, confiant.

— Vous avez raison ! s'exclama Érin avec un regain d'espoir. Nous avons peut-être le temps de faire modifier les plans de Morag et William. Si les villageois se mobilisent contre ce centre d'achats, nous aurons peut-être une chance.

— Est-ce que Morag a accepté ton invitation pour la rencontre de demain ? demanda le père Ramsay.

— Je n'ai reçu aucune réponse... En fait, j'ignore si elle viendra. Si elle est absente, je me demande ce que tout ce branle-bas donnera, répondit Érin.

— Que se passe-t-il ? demanda Jean-Thomas qui revenait de l'arrière-boutique, les bras bien chargés de marchandises.

— Nous venons de voir un camion de rénovation se dirigeant vers l'île Macleod, répondit Érin.

— Il était temps ! répondit Jean-Thomas. Des réparations s'imposent depuis plusieurs jours.

— La situation est intenable, dit Érin. On ne sait même pas s'ils vont réparer ou tout changer. Je suis vraiment inquiète.

— *Tut Tut Tut !* ma chère petite, il faut faire confiance au destin.

Érin garda le silence, soucieuse concernant la survie de son magasin général et pour ce village qu'elle affectionnait tant.

\*\*\*

Camélia et Thomas faisaient une promenade lorsqu'ils aperçurent le camion se dirigeant vers l'île Macleod. Ils décidèrent de se rendre au magasin général.

La petite clochette au son aigrelet retentit à leur arrivée.

— Bonjour tout le monde, dit Camélia.

— Vous semblez en meilleure forme, répondit Érin en souriant.

— Je reprends lentement des forces et il me tarde de retrouver mes activités.

— Camy, dit Thomas, tu dois te montrer prudente.

— Alors, grand-père, à quand le mariage ? demanda Jean-Thomas.

— Camy et moi avons décidé de reporter la date de notre mariage, compte tenu des événements.

— Nous désirons être sur place pour collaborer à la défense de notre façon de vivre, ajouta Camélia.

— Nous avons eu raison, continua Thomas, car nous venons d'apercevoir un camion se dirigeant vers l'île Macleod.

— Nous aurions dû devancer la réunion qui est prévue demain, murmura Érin.

— *Tut Tut Tut !* il ne sert à rien de se lamenter sur la date. Nous devons, au contraire, nous montrer disposés à nous battre pour sauvegarder notre village, déclara solennellement le doyen du village.

— *Cerise noire !* Ce sera plus difficile que la fois précédente, dit Serge l'asperge. William Beaudoin est un adversaire de taille et il déteste Ruby-des-Ruisseaux !

— Il semble qu'il ne me porte pas dans son cœur non plus, ajouta Érin. Il doit me croire responsable de son humiliation.

— Cette fois-ci, à votre avis, quelle serait la stratégie à adopter ? demanda Thomas.

Jean-Thomas regarda Érin, et celle-ci affirma :

— Jean-Thomas et moi avons beaucoup discuté de la situation, que je qualifierais de presque insurmontable, et nous avons peut-être une idée. J'ignore ce qu'il en adviendra, mais notre commerce et les autres entreprises locales risquent d'être ruinés. Alors, nous ne pouvons pas baisser les bras et attendre la fin, ajouta-t-elle.

— Nous sommes d'accord tous les deux pour tenter d'influencer la décision de Macleod-Beaudoin, compléta Jean-Thomas.

— *Cerise noire !* y a-t-il quelqu'un qui comprend quelque chose ?

— Je souhaite divulguer le tout lors de la réunion, ajouta Érin.

— Nous t'appuierons ! dit Camélia.

— En espérant que Morag sera présente. Mes chances sont pratiquement nulles si William se présente seul, conclut Érin.

— Elle viendra ! dit Thomas, confiant.

— Nous lui avons signifié qu'elle se devait d'assister à la rencontre et qu'à ce moment-là nous pourrions discuter des modalités concernant notre mariage. Nous étions très fermes et il n'était pas question de traiter avec William, expliqua Camélia.

— Alors tous les espoirs sont permis, dit Érin.

\*\*\*

Le lendemain de l'arrivée du camion de rénovateurs, Érin se leva tôt. Comme chaque matin, elle se dirigea vers la chambre de son fils Brian. Le petit dormait à poings fermés. Elle gagna ensuite la cuisine sur la pointe des pieds pour préparer le café. Songeuse, elle anticipait avec nervosité la réunion à venir. Elle était consciente que cette soirée serait déterminante pour le village... pour l'âme du village. Elle se culpabilisait beaucoup, se disant qu'elle aurait dû respecter sa parole donnée à Morag, il y a des années et fournir les efforts suffisants pour faciliter la prospérité des installations de l'île Macleod.

Sa vie avec Jean-Thomas, leur enfant et le magasin général avait monopolisé tout son temps et ses pensées. Elle s'était laissée bercer par son bonheur... Et maintenant elle en paierait probablement le prix.

\*\*\*

Marguerite Sinclair marchait sur la rue principale, pratiquement déserte à cette heure matinale de ce premier vendredi de septembre. Elle se hâtait vers la résidence de Fiona Scott.

Les coups vigoureux frappés à la porte surprirent Walter, qui s'étouffa avec son thé.

— Qui peut bien se présenter ici à cette heure ? bougonna-t-il.

— Le plus simple serait d'ouvrir la porte, répondit Fiona en se levant.

Sitôt la porte entrebâillée, Marguerite s'engouffra à l'intérieur.

— Nous devons discuter, ma chère ! s'exclama-t-elle.

— Allons à la cuisine. Prendrez-vous une tasse de thé ?

— *Chansonnette* ! Je ne dirai pas non !

Walter leva la tête et jeta un regard peu amène envers l'intruse. Marguerite, sans remarquer l'attitude rébarbative de celui-ci, tapa sur son épaule et dit :

— Bonjour, Walter ! J'espère que nous pourrons compter sur ton support, lors de la réunion de ce soir ?

— Mon support ? demanda-t-il, interloqué.

— Le village est menacé par William Beaudoin et les entreprises Macleod-Beaudoin, répondit Marguerite. Nous devons tenter quelque chose !

— Je n'ai pas l'intention de m'immiscer dans les affaires des autres ! rétorqua-t-il, maussade.

— *Chansonnette* ! s'écria Marguerite. Fiona, ma chère, dis-moi que je n'ai pas entendu ce que ton mari vient d'affirmer ! « Les affaires des autres » ! poursuivit-elle sans laisser la jeune femme placer un mot. Sachez, Walter, que si nous demeurons passifs, Ruby-des-Ruisseaux tel que nous le connaissons, tel que nous l'aimons, disparaîtra !

— De l'exagération ! Encore et toujours de l'exagération, répondit-il. Un village ne change pas ainsi !

— Si William Beaudoin réussit à implanter son projet, le magasin général, le salon de thé et d'autres commerces locaux fermeront leurs portes ! riposta la visiteuse.

Walter, excédé, regarda son épouse, quêtant du regard son support.

— Nous serons présents à la réunion, ce soir ! répondit Fiona. J'ignore si notre intervention sera fructueuse, mais ce ne sera pas faute d'avoir essayé.

— Nous aurions besoin d'une stratégie, poursuivit Marguerite.

Walter soupira bruyamment avant de quitter la cuisine, sans que les deux dames en fassent de cas.

— Une stratégie ? demanda Fiona.

— Un plan, répondit Marguerite.

— À mon avis, nous devons expliquer notre point de vue et espérer que les citoyens de Ruby-des-Ruisseaux nous appuieront. Si tel est le cas, cela pourrait influencer les entreprises Macleod-Beudoin.

Le silence inhabituel de son amie surprit Fiona.

— Marguerite ?

— Je tiens à ce que les villageois soient conscients que si je suis élue mairesse, leurs intérêts seront les miens... Tu devras toi aussi exposer ton point de vue.

— Ce soir ? demanda Fiona, nullement convaincue. Il me semble au contraire de mauvais goût de profiter de cette rencontre pour en faire un enjeu électoral.

— Fais ce qui te convient. Quant à moi, je ne raterai pas l'occasion ! rétorqua Marguerite. Transmets mes salutations à ton époux, ajouta-t-elle avant de s'éclipser.

Walter, qui avait entendu la porte claquer, revint dans la cuisine.

— Je ne comprendrai jamais cette femme ! Quel était le but de sa visite ?

— Marguerite est très soucieuse. Les desseins de Macleod-Beudoin l'inquiètent énormément.

— Elle a tendance à tout dramatiser, dit-il.

— Le gagne-pain de sa fille Érin est en jeu, il me semble que ce n'est pas rien ! D'ailleurs, tu me déçois beaucoup, répondit Fiona.

— Comment ? Moi, ton mari... je te déçois ! Je n'en crois pas mes oreilles, murmura son époux, sidéré.

— Tu ne sembles pas réaliser l'ampleur des chambardements possibles. Tu ne te préoccupes pas de nos voisins et amis ! Te rends-tu seulement compte que Camélia et ta sœur Andrée-Anne peuvent perdre le salon de thé ? Même le magasin général d'Érin et de Jean-Thomas, le centre névralgique du village, pourrait disparaître. Il y a des moments où il est de notre devoir de nous impliquer !

— Hum...

Walter secoua la tête et quitta la cuisine. Fiona se retint de ne pas accourir vers lui, tant il semblait peiné. Elle réprima son désir de consoler son mari, car cette fois-ci, il devait réfléchir.

\*\*\*

Les enfants s'étaient empressés de quitter la table pour retrouver leurs amis. Luce et Olivier Laberge terminaient leur tasse de thé en silence, chacun perdu dans ses pensées.

— Enfin, une réunion où nous aurons gain de cause ! s'exclama Luce.

Olivier sursauta de surprise.

— Nous ?

— Ce n'est qu'une façon de parler ! Imagine un peu le dépit de Camélia Beaudin et des Mackensie, lorsque William Beudoin annoncera la métamorphose de l'île Macleod ! dit Luce en ricanant. J'anticipe déjà le plaisir de les voir mordre la poussière !

— J'ignorais que tu les détestais à ce point, répondit Olivier, stupéfait.

— Camélia joue les grandes dames depuis trop longtemps et la petite Érin Sinclair se prend pour la sauveuse de Ruby-des-Ruisseaux ! Il y a d'autres façons de vivre. J'en ai assez de refuser le modernisme et de me conformer à leurs idées désuètes !

— Si je comprends bien, tu souhaites la faillite des commerces locaux ! As-tu réfléchi au fait que nous pourrions nous aussi être touchés par « le modernisme » ?

— Cesse de me contredire ! Jamais Carmen ne me laissera tomber ! Nous sommes amies.

— J'hésite à réfuter ta certitude quant à l'amitié de la mairesse, mais je suis persuadé que tu te racontes des histoires ! déclara Olivier.

— Tu es jaloux ! s'écria Luce, cramoisie.

— Je ne souhaite nullement une querelle avec toi, répondit-il, conciliant. Néanmoins, si l'attitude de Carmen Bluteau te comble, alors c'est ton choix. Quant à moi, je me méfie des stratagèmes de William Beudoin et du maire Bluteau.

— Pourquoi les associer ?

— Parce qu'un client m'a avoué l'avoir aperçu entrer chez les Bluteau ! Et ce n'est pas le seul. Plusieurs répandent la nouvelle.

— Le maire est le notable le plus important du village, alors il est normal que Beudoin lui rende visite, se défendit Luce, un peu hésitante.

— Peut-être, murmura Olivier. L'avenir nous le dira... Mais ne sois pas surprise si tous les commerçants se retrouvent sur la paille, nous y compris, grâce à ton AMIE et à ses nouvelles relations avec Macleod-Beudoin, dit-il en mettant l'emphasis sur l'amitié de sa femme avec Carmen Bluteau. Sur ce, je retourne au travail.

Luce regarda son époux quitter la cuisine. Malgré elle, les propos échangés lui trottaient dans la tête. Impulsive, elle prit la décision de rendre visite à Carmen. Après tout, le commerce d'Olivier assurait leur sécurité financière.

\*\*\*

Rose Desrosiers et sa fille Ruby se préparaient pour la réunion du soir. Le salon de thé serait bondé, car les villageois sauraient enfin ce qu'il adviendrait des installations prévues sur l'île Macleod.

— Je me demande si Camélia et Érin ont raison d'être si inquiètes, se demanda Ruby.

— Si Macleod-Beaudoin démolit l'auberge et le centre culturel pour construire un petit centre d'achats, ce sera, à mon avis, le début de la fin pour notre village.

— Pourquoi ?

— J'ai appris qu'en 1969, la même entreprise avait prévu un restaurant et une épicerie ainsi que d'autres commerces. Alors, il est logique de penser que le salon de thé et le magasin général s'étioleront puis disparaîtront, répondit Rose.

— Ce serait terrible ! s'écria sa fille.

— Peut-être ont-ils des plans différents, cette fois-ci ? tenta d'adoucir sa mère.

— Peu importe leurs plans, nous ne les laisserons pas détruire l'âme de ce village. Ruby-des-Ruisseaux est un hameau particulier. Nous devons lutter pour le préserver intact ! s'exclama Ruby.

\*\*\*

Luce, essouffée par son pas rapide, frappa vigoureusement à la porte des Bluteau. Carmen, le visage fermé, ouvrit la porte. D'un pas déterminé, la visiteuse pénétra dans la maison. La femme du maire, outrée par le sans-gêne de Luce devenu habituel, la suivit. Son regard glacé se posa sur l'importune.

— Madame Laberge, je vous avoue que vos manières m'horripilent. Cela devient une accoutumance chez vous d'entrer chez les gens avant d'y être invitée ?

Ni le ton autoritaire ni le visage réprobateur n'eurent raison de Luce qui déclara :

— Mon mari et moi discussions ensemble et...

— Et ? s'interposa Carmen. Vos propos ne me regardent nullement.

— Au contraire ! répondit l'intruse avec raideur.

L'attitude belliqueuse de cette dernière souleva l'intérêt de madame Bluteau.

— Expliquez-vous !

— On raconte dans le village que William Beaudoin vous a rendu visite et qu'il se prépare à anéantir les petits commerces locaux !

— Des balivernes ! rétorqua la mairesse d'un air dédaigneux.

— Comment en être assuré ? demanda Luce. Mon mari prétend que notre boutique sera probablement en danger, tout comme les autres commerçants. Pas juste le salon de thé et le magasin général. Je ne permettrai pas ça !

— Vous ?

— Écoutez-moi bien, chère amie, affirma la visiteuse en regardant Carmen, je vous ai toujours soutenue, vous et votre mari, mais si notre commerce est menacé, alors je vous affronterai. Je protégerai ma famille avant tout !

— Je vous prie de vous calmer, répondit la mairesse, plus ébranlée qu'elle ne voulait le laisser paraître. Je ne comprends pas votre intervention. Vous avez toujours su les intentions de Macleod-Beaudoin. Qu'y a-t-il de changé ?

— William Beaudoin est venu ici, chez vous.

— Nous avons tous les droits de recevoir qui nous voulons ! rétorqua Carmen. N'oubliez pas que mon époux est le maire de Ruby-des-Ruisseaux. Il est tout à fait dans les règles de l'art que William Beaudoin vienne consulter le premier notable du village.

— Y a-t-il des arrangements secrets entre votre mari et Beaudoin ? exigea la femme du cordonnier.

— Idioties ! s'écria Carmen, dont le visage s'empourpra.

— Vraiment ? demanda Luce, sceptique. Pouvez-vous me donner votre parole d'amie sincère que tel n'est pas le cas ? insista-t-elle.

— Votre confiance en moi semble ébranlée, ma chère, répondit Carmen. Je ne puis tolérer vos insinuations et ce genre d'ultimatum !

— Qualifiez ma demande « d'ultimatum » si vous le désirez, mais si vous êtes incapable de me promettre que notre commerce demeurera intact, malgré les changements prévus par Macleod-Beaudoin, je me verrai dans l'obligation de vous retirer mon support, déclara celle que la mairesse avait toujours prise pour une petite souris terne.

Les propos de Luce apparurent pour la première fois à Carmen comme étant une menace possible. Elle réalisait qu'elle avait sous-estimé cette femme. Devait-elle la mettre au courant de l'entente entre son mari et Beaudoin ? Son silence prolongé fit réagir cette dernière.

— Je me suis lourdement trompée sur notre amitié, déclara-t-elle, visiblement déçue.

Elle tourna les talons et voulut partir lorsque Carmen la retint.

— Madame Laberge... ce que vous exigez de moi est considérable... mais je puis vous confier que...

La mairesse hésita, puis opta pour ce qui lui sembla le meilleur de deux maux.

— Ce que je m'apprête à vous confier exigera de votre part un silence absolu. Vous ne devrez en converser avec personne, incluant votre époux. Puis-je vous faire confiance ?

Luce, frémissante de curiosité, se rapprocha de Carmen et lui toucha le bras.

— Ne suis-je pas votre meilleure amie ? susurra-t-elle.

Madame Bluteau recula, se détachant ainsi de son emprise. Elle n'oublierait jamais à qui elle avait affaire. Dorénavant, elle se montrerait méfiante envers cette intrigante.

— William Beaudoin et le maire, mon époux, ont convenu de certaines dispositions.

— Lesquelles ? questionna Luce, vivement intriguée.

— Vous comprendrez que je ne puis divulguer tous les détails de cette entente, mais je vous assure qu’il sera en notre pouvoir de sauvegarder le commerce de votre mari, décréta l’épouse du maire.

— C’est bien mince comme garantie, murmura Luce, dépitée.

Carmen tentait de réprimer la colère qui couvait en elle. Cette petite chipie l’avait menottée, elle, la maïresse. De plus, quelle sera la réaction de Romain lorsqu’il apprendra que Luce Laberge était au courant de leur secret ?

— Selon vous, je devrai me contenter de cette piètre confiance, avança Luce, manipulatrice.

L’hôtesse, exaspérée par ses demandes, se redressa et toisa cette dernière.

— En effet, vous devrez me faire confiance.

— Notre amitié en est le gage, je suppose, affirma Luce, solennelle. Chère amie, je vous quitte et nous nous reverrons à la réunion.

La femme du cordonnier s’éclipsa rapidement et la maïresse demeura perdue dans ses pensées. Soudainement, elle secoua la tête et prit la décision d’omettre de communiquer ce désagréable intermède à son mari.

## Chapitre 8

Andrée-Anne et Alice, aidées par Julius, préparaient le salon de thé pour la rencontre prévue.

— Toutes sortes de rumeurs circulent dans le village, dit Andrée-Anne.

— Tu as raison ! J'ai entendu au moins deux clients se plaindre des changements qui seront apportés à l'île Macleod, répondit Alice.

— Il faut demeurer calmes et positifs, affirma Julius en souriant à son épouse.

— J'ai un mauvais pressentiment, murmura celle-ci. Les dégâts engendrés par la tempête feront peut-être en sorte que les propriétaires de l'île opteront pour du nouveau. Imagine ! Ils doivent exécuter des réparations, alors au contraire, pourquoi ne pas en profiter pour réorienter la vocation de cette île.

— Est-ce que Morag sera présente ? demanda Julius. N'oublions pas que c'est elle la véritable patronne de Macleod-Beaudoin, et non son fils, William.

— J'espère qu'elle assistera à la réunion, répondit Andrée-Anne en soupirant.

Les citoyens de Ruby-des-Ruisseaux commencèrent peu à peu à se présenter au salon de thé. Certains par curiosité et d'autres dans un but très précis : découvrir les vraies intentions de Macleod-Beaudoin.

Camélia, accompagnée par Thomas, Jean-Thomas et Érin se dirigèrent vers Andrée-Anne.

— Ma chère enfant ! s'exclama Camélia. Que de surplus de travail pour toi !

— Camélia ! Comme je suis heureuse de te voir ! répondit Andrée-Anne en la serrant dans ses bras.

Ruby, Rose et Rébecca prirent place en ayant soin de saluer Camélia et les Mackensie.

Les Laberge, Marguerite Sinclair, le père Ramsay et Serge l'asperge arrivèrent simultanément.

Quelques instants plus tard, ce furent les Bluteau qui entrèrent dans le salon de thé.

L'endroit résonnait des conversations devenant de plus en plus sonores. Morag Macleod-Beaudoin et son fils William firent enfin leur entrée. Ludovic, derrière eux, arborait une mine sombre et sinistre.

Le silence s'abattit sur l'assemblée.

Tout un chacun se regardait, se demandant qui devait présider cette réunion.

Soudain, Marguerite Sinclair se leva et se dirigea vers l'avant. Carmen Bluteau, estomaquée, asséna un violent coup de coude à son époux, l'enjoignant d'agir.

— Mesdames et messieurs, dit l'aspirante au poste de maire. Vous êtes tous les bienvenus à cette rencontre d'une importance capitale pour la survie de notre magnifique village.

— Que signifie cette mascarade ! s'écria Carmen Bluteau.

— Carmen ! dit le maire Bluteau, tentant de calmer sa femme.

Tous les regards convergèrent vers le couple notable de Ruby-des-Ruisseaux.

— En tant que maire de Ruby, il me semble approprié, chère madame Sinclair, dit Romain en prenant place auprès d'elle, que je sois le titulaire responsable de cette réunion. Je vous prierais donc de reprendre votre place.

— Il n'en est pas question ! rétorqua Marguerite. Sachez, monsieur le maire, que je suis l'une des instigatrices de cette rencontre. Il me revient donc le privilège de la présider !

— Vous n’êtes qu’une intrigante qui tente de s’approprier des mérites en vue des élections municipales à venir ! s’exclama Carmen.

— Je n’ai pas de temps à perdre en chamailleries ! lança Morag en assénant un violent coup de canne sur le plancher !

Ludovic hésita, puis se leva et déclara :

— Les habitants de Ruby-des-Ruisseaux, dont je fais partie, sont présents ici ce soir dans le but d’obtenir des réponses claires concernant l’île Macleod.

Un ricanement de William Beaudoin attira l’attention d’Érin qui, impulsive, déclara :

— Qu’y a-t-il de si risible, monsieur Beaudoin ?

L’homme accusé, point de mire de tous les habitants de Ruby-des-Ruisseaux, se leva lentement.

— Si nous sommes présents ici, dans ce village, c’est que nous avons des projets qui s’avéreront lucratifs !

— Pour qui ? scanda Andrée-Anne. Pour Macleod-Beaudoin ou pour les habitants de Ruby-des-Ruisseaux ?

— Chère madame, ne vous enflammez pas ainsi pour rien, répondit William, condescendant.

— Monsieur ! rétorqua Andrée-Anne, cramoisie. Sachez que je suis propriétaire du salon de thé et que mes intérêts et mes craintes sont des plus légitimes !

Des applaudissements retentirent. William tenta de rectifier son approche.

— Je ne tente nullement de détruire quoi que ce soit !

— Sauf nos commerces ! s’exclama Érin. Si vous nous informiez de vos projets... nous serions à même de juger de la pertinence des conséquences sur nos gagne-pain respectifs !

— Je décèle une telle animosité dans vos interventions, madame...

— Érin Sinclair Mackensie ! Que d’hypocrisie, monsieur Beaudoin ! Comme si vous aviez oublié mon nom !

— Je côtoie tellement de gens dans une seule journée, qu’il m’est impossible de me les rappeler tous, répondit William en affichant un sourire mielleux.

— Cessez vos propos insipides et expliquez à la population les buts fixés pour l’île Macleod ! intervint Andrée-Anne.

— Nous désirons savoir si nous perdrons nos emplois ! s’écria Alice.

— Voilà que tout un chacun se mêle de la discussion ! coupa la mairesse en ricanant.

— Que de méchancetés ! s’écria Ruby. Madame Bluteau, Alice Cummings gagne honorablement sa vie. Qu’y a-t-il de si ridicule à être soucieux de son avenir ? Vous portez un jugement vraiment disgracieux !

— Et voilà les jeunes qui s’en mêlent ! Comment arriverons-nous à comprendre la situation ainsi ? répondit Carmen.

Soudain, un brutal coup de canne asséné sur le plancher du salon de thé retentit. Un lourd silence s’abattit sur l’assemblée et tous les regards se tournèrent instantanément vers la vieille dame.

— Il serait temps que débute cette... j’ignore le mot exact pour qualifier ce que je vois, mais je vous conjure d’aboutir, car mon temps est précieux ! intervint Morag d’un ton autoritaire.

— Je propose monsieur le maire Bluteau comme président de cette assemblée municipale ! s’exclama Luce Laberge.

— *Chansonnette !* Quelle idée farfelue ! répondit Marguerite.

— Vous auriez préféré que ce soit vous, j’imagine ! reprit Carmen en ricanant.

— *Chansonnette !* Cette réunion est tout de même mon idée ! N’oublions pas le passé ! Croyez-vous que le maire sera objectif ?

— En voilà assez ! s'écria Romain Bluteau. Je comprends, chère madame Sinclair, que pour vous, toutes les occasions sont bonnes afin de proposer VOTRE politique municipale, ironisa-t-il, mais je suis encore le premier notable de Ruby-des-Ruisseaux et je vais présider cette rencontre.

— Il a raison, murmura Walter Scott à l'oreille de son épouse.

— Il est temps de cesser les rumeurs. Madame Morag Macleod-Beaudoin étant présente ici ce soir, les citoyens de Ruby-des-Ruisseaux pourront s'informer sur les rénovations prévues sur l'île Macleod !

Tous les regards se tournèrent à nouveau vers la petite dame ainsi interpellée. Le maire poursuivit :

— Chère madame, veuillez, je vous prie, rassurer mes concitoyens. Les responsables de ces commérages pourront ainsi cesser leurs désagréables méfaits, conclut-il en regardant Marguerite Sinclair.

William Beaudoin se leva.

— Vous me connaissez tous comme étant le fils de Morag Macleod-Beaudoin, dit-il. Je serai maintenant le responsable des opérations de l'île Macleod, donc c'est moi qui prendrai la parole ce soir.

Les gens regardaient tantôt Morag, tantôt Ludovic, puis se tournaient à nouveau vers William. Il était visible que chacun s'interrogeait, d'autant plus que Ludovic, habituellement si exubérant, se tenait silencieux, la tête baissée.

— Est-ce à dire que Ludovic n'a plus son emploi ? demanda Alice.

— Y a-t-il quelqu'un pour la faire taire ? maugréa Carmen.

— Quelle insolence ! rétorqua Andrée-Anne. J'abonde dans le sens d'Alice : qu'arrivera-t-il à Ludovic ?

— Mesdames, mesdames, répéta William, hautain. Gardez votre calme, je vous prie. Mon frère n'est pas le sujet de la rencontre de ce soir.

Plusieurs se regardèrent, mais personne n'osa argumenter sur ce point. Érin reprit toutefois la parole.

— Quels sont vos projets pour l'île Macleod ? demanda-t-elle en se levant. Pensez-vous réussir à nous berner en tournant en rond sans aller droit au but ?

Morag pencha la tête, retenant un petit rire. William, point de mire d'une population plus ou moins amicale, tenta de se reprendre.

— Je ne désire berner personne ! Je vais de ce pas vous exposer la situation.

— Il est temps ! dit Marguerite.

— Comme vous le savez tous, la dernière tempête a fait des ravages. Sur l'île Macleod, l'auberge Les Lupins et le centre culturel ont subi d'importants dégâts.

— Nous avons vu un camion se diriger vers l'île. Il était libellé « Rénovations RM », si je me souviens bien, intervint le père Ramsay.

— *Cerise noire* ! Ça doit vouloir dire que vous allez tout réparer ! s'exclama Serge l'asperge.

— Ne nous emballons pas, répondit William. Macleod-Beaudoin évalue présentement les possibilités et...

— Les possibilités ? s'écria Marguerite.

— Chère madame, si je pouvais terminer mon exposé, je vous en saurais gré. Je répondrai aux questions par la suite.

Carmen Bluteau sourit en constatant l'air penaud de Marguerite.

— Je disais donc, avant l'interruption, que nous envisageons des changements.

— Nous désirons des réponses ! Quelles sont les possibilités envisagées par votre compagnie ? Êtes-vous capable de les énumérer, ici, devant nous tous ?

Les applaudissements fusèrent. Morag s’amusait vraiment. William avait trouvé un adversaire coriace. Qu’il se débrouille, se dit-elle.

William, furieux que cette petite intrigante le ridiculise ainsi, frappa la table avec son poing, ce qui eut pour effet d’imposer le silence.

— Laissez-le s’exprimer ! dit Luce Laberge. Certaines personnes de cette assemblée nous donneront mauvaise réputation auprès de monsieur Beaudoin !

— Pourrais-tu être plus précise ? ironisa Marguerite en souriant. J’ajouterais que pour beaucoup de personnes, la vérité et l’authenticité sont plus précieuses que le bien-être !

— Cette rencontre est vraiment houleuse, murmura Julius à l’oreille d’Andrée-Anne.

— Les choses se présentent mal, souffla-t-elle.

— Macleod-Beaudoin se propose d’évaluer les coûts de reconstruction des immeubles en place, versus une autre option, reprit William en soupirant.

Un silence de plomb fit place aux interventions orageuses. William décida de vider la question une fois pour toutes.

— La deuxième option serait la construction d’un centre de services.

— Comme ? demanda Érin.

— Nos idées ne sont pas encore définitives, mais il entre dans les possibilités d’installer une épicerie fine, un restaurant chic, et quelques autres commerces.

— Ainsi vous revenez à votre plan initial ! À celui d’il y a quelques années ! s’écria Érin. En tant qu’homme d’affaires, vous

réalisez certainement que cette option mènera à la fermeture des commerces locaux !

— Nous sommes dans un marché libre, chère madame, répondit William.

— Croyez-vous sincèrement que nous vous laisserons détruire notre village ?

— Vous exagérez, madame Mackensie. Si, par le plus pur des hasards, le magasin général disparaît, ce sera parce que les gens préfèrent acheter leurs effets à l'autre épicerie. De plus, tout le monde sait bien que le magasin général appartient au passé.

— *Cerise noire* ! Qu'est-ce qu'il raconte ? déclara Serge l'asperge, stupéfait.

— Je m'adresse à vous, monsieur le maire, dit Érin. Allez-vous agir et protéger vos concitoyens ?

— L'essor et le développement économique de notre municipalité sont mes préoccupations premières !

— Répondez à ma question, insista Érin.

— Vous aimeriez que je vous rassure en vous garantissant la survie du magasin général ? Je ne suis pas aussi puissant, chère madame, répondit-il en affichant un sourire moqueur.

— Ainsi, vous laissez tomber vos commerçants !

— C'est faux ! intervint Luce Laberge.

— Qu'en savez-vous ? rétorqua Érin. Vous semblez oublier que votre famille peut subir le même sort. Votre commerce n'est pas plus en sécurité que les nôtres !

— Oui, la cordonnerie sera protégée ! s'écria l'épouse du cordonnier sans réfléchir.

— Vous êtes en plein délire ! affirma Marguerite.

— Taisez-vous ! répondit Luce en la pointant du doigt. Vous ignorez tout !

— Informez-nous, déclara Érin, soudainement intriguée.

— Carmen me l'a assuré, répondit l'épouse du cordonnier. Si vous restez de leur côté, ils pourront sauver les commerces. Seuls les belligérants le regretteront.

Olivier Laberge leva des yeux interrogateurs vers son épouse.

— Luce, je crois que tu devrais te rasseoir, murmura-t-il, sidéré.

— Je ne mens pas ! s'écria-t-elle en regardant l'assemblée. Carmen m'a confirmé que des arrangements pris entre son époux et William Beaudoin pourraient nous assurer une tranquillité à ce niveau !

Aussitôt dit, aussitôt regretté.

Carmen Bluteau, indignée, regardait son mari qui la dévisageait avec stupeur, tandis que William Beaudoin, furieux, cherchait sa mère des yeux. Celle-ci, bien assise, le visage fermé, attendait la suite.

La population de Ruby-des-Ruisseaux, ahurie par les propos de Luce, se demandait quelle serait l'explication donnée.

— De quoi s'agit-il au juste ? exigea Érin. Vous comprendrez, monsieur le maire, que nous exigeons des explications !

— Exiger ! Quel sans-gêne ! s'exclama l'épouse du maire.

— Érin a raison ! intervint brusquement Morag en se levant, se tenant droite comme un i, avant de toiser son fils William, qui détourna les yeux. J'attends ! continua-t-elle d'une voix tellement autoritaire qu'il n'y avait aucune issue possible pour son fils.

— Cette femme invente des âneries pour se rendre intéressante, répondit William en regardant Luce Laberge.

— Quoi ! s'insurgea cette dernière. Vous osez m'insulter devant les gens de mon village !

— Qu'en pensez-vous, monsieur le maire ? demanda Morag.

— J'ignore totalement ce qui motive madame Laberge. Ces paroles et insinuations sont dénuées de sens.

Tout le monde se tourna vers Luce qui, paniquée, se rua vers Carmen.

— Je vous prie de répéter les propos que vous m'avez confiés. Dites-leur que je ne mens pas !

Carmen fronça les sourcils, semblant interloquée qu'elle lui fasse une telle demande. Luce, constatant l'hésitation de celle-ci, lui prit le bras et le secoua.

— Avouez que si les projets de monsieur Beaudoin réussissent, votre mari et ce dernier ont une entente ! Allez ! Je vous prie de répéter ce que vous m'avez confié ! s'exclama-t-elle, affolée.

— Cessez de me houspiller ainsi ! répondit la mairesse, tentant de se dégager. J'ignore quelle mouche vous a piquée pour lancer ainsi de telles accusations !

Luce, désespérée par une telle trahison venant de celle qu'elle considérait comme sa meilleure amie, sentit les larmes lui monter aux yeux. Olivier Laberge, son époux, se leva et se dirigea vers elle. Il lui prit gentiment la main pour l'entraîner vers la sortie du salon de thé. Luce, hébétée, se laissa mener. Avant de quitter la pièce, Olivier se retourna vers l'assemblée et dit :

— J'ignore ce qui se trame, mais ce dont je suis certain, c'est que mon épouse ne ment jamais. Messieurs Bluteau et Beaudoin, nous, gens de Ruby-des-Ruisseaux, savons nous montrer accueillants envers les visiteurs, mais nous ne tolérons pas la malveillance. Bonsoir !

Le maire Bluteau se racla la gorge, Carmen releva la tête avec défi et William Beaudoin décida d'intervenir.

— Mesdames et messieurs, je crois qu'il est temps de clore cette réunion. Je regrette infiniment que nous ayons été témoins de cette scène grotesque.

— Il me semble que vous optez pour la facilité, affirma Érin.

— Je me suis prêté de bonne grâce à la demande générale et j'ai répondu à vos questions. Sachez que rien ne m'y obligeait ! De plus, j'exècre ces débordements ridicules.

— Quel manque d'humanité, monsieur Beaudoin ! déclara Érin. Vous débarquez ici, dans notre village, en rêvant de tout bouleverser sans égard pour les commerces locaux. Une citoyenne de Ruby-des-Ruisseaux a eu vent d'une alliance entre vous et le maire, et vous l'avez tournée en dérision, et cela, devant nous tous.

— N'exagérons rien ! intervint Carmen.

— Vous, plus que personne, devriez ressentir du regret pour cette femme qui vous considère comme une amie. Votre comportement a contribué à l'humilier publiquement, poursuivit Érin.

— Avez-vous terminé ? ironisa Carmen.

— Il semble évident que nous n'obtiendrons pas de véritables réponses à nos questionnements concernant les projets de Macleod-Beaudoin, cependant nous avons appris qu'une alliance entre notre maire et vous existait.

— En voilà assez, jeune dame ! s'écria Romain Bluteau.

— Je terminerai, dit Érin sans se préoccuper de l'intervention du maire, en demandant aux gens de Ruby-des-Ruisseaux de bien réfléchir à la confiance que nous devons accorder au premier notable du village qui ne semble pas compatir avec nous. La prospérité de notre beau village passe d'abord et avant tout par nos commerçants. Ce dont il semble se moquer cruellement.

Le maire tenta de lui imposer le silence, mais Érin leva le ton et dit :

— De plus, j'ajouterais que je soupçonne un conflit d'intérêts vous concernant !

— En voilà assez ! Retirez immédiatement cette accusation, exigea la mairesse.

— L'avenir nous révélera la vérité ! rétorqua Érin.

Des applaudissements retentirent, et malgré le maire qui s'égosillait, les gens se levèrent et quittèrent le salon de thé.

## Chapitre 9

À l'image de la veille houleuse, ce matin-là, une fine pluie tombait sur Ruby-des-Ruisseaux. Les gens portant parapluies et vêtements adéquats se rendaient soit au salon de thé ou au magasin général. Chacun désirait en apprendre davantage ou tout simplement discuter de la soirée précédente.

Au salon de thé, Camélia et Thomas, attablés à la petite table favorite de ce dernier, regardaient pensivement le magasin général qui se dressait fièrement de l'autre côté du ponceau. Une pluie diluvienne s'abattit soudainement.

— Serait-ce la fin du magasin général ? murmura tristement Thomas.

— J'avoue que je suis également bouleversée par la rencontre d'hier soir, répondit Camélia.

— Bonjour vous deux, dit Andrée-Anne qui les avait aperçus de la cuisine. Triste matinée ! La soirée d'hier déteint sur le temps du jour.

— Il ne faut pas se laisser abattre, répondit Camélia. Nous devons faire front commun contre cette menace qui risque de détruire Ruby-des-Ruisseaux, tel que nous l'aimons.

— Je suis entièrement d'accord avec toi, mais si nous détenions plus d'informations concernant cette supposée entente, il serait plus facile de lutter, répondit Andrée-Anne, pensive.

— Ça ne peut qu'être monétaire, reprit Thomas. Le maire a peut-être promis une subvention...

— Une subvention pour le développement économique de la municipalité ne représente pas quelque chose d'illégal, répondit Andrée-Anne pensive.

— Et s'il y avait un conflit d'intérêts, comme Érin l'a mentionné hier soir ! murmura Thomas. Luce n'a certainement pas inventé un tissu de mensonges... Elle semblait tellement convaincue qu'une alliance existait entre les deux hommes... Imaginons que... William Beaudoin ait promis à Bluteau une participation aux profits générés par l'investissement de Macleod-Beaudoin ?

Camélia et Andrée-Anne se regardèrent, interdites, tant cette possibilité se révélait monstrueuse.

Des clients entrèrent à ce moment-là et Andrée-Anne s'en fut vers eux.

— Thomas, j'aimerais reprendre mes activités au salon de thé, dit soudainement Camélia.

— Le docteur Desrosiers t'a recommandé la prudence, répondit Thomas.

— Je sais... mais je débiterais progressivement, répondit Camélia en posant sa main sur celle de Thomas. En septembre, les touristes sont déjà moins nombreux, et Ruby a repris ses études. Ma collaboration serait la bienvenue. De plus, je ne souhaite nullement accabler davantage ma chère Andrée-Anne. Je pourrais la soulager un peu.

Thomas hésitait à opiner tant la santé de sa Camélia lui importait. Cependant, il savait à quel point elle tenait à son salon de thé.

— Promets-moi d'être prudente, répondit-il en souriant.

\*\*\*

Au magasin général, le père Ramsay et Serge l'asperge discutaient à propos de la veille.

Qu'est-ce que madame Laberge a voulu insinuer ? demanda Serge l'asperge.

— Je me questionne aussi sur ses accusations, murmura le père Ramsay. Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il à Érin et Jean-Thomas, qui s'activaient à servir la clientèle.

Fiona Scott intervint :

— Il me semble indéniable que Luce Laberge a eu vent de quelque chose.

— La maîtresse et elle semblent être de bonnes amies, dit Rose Desrosiers. Pourtant, Carmen Bluteau a nié catégoriquement les affirmations de madame Laberge.

— J'ai constaté que cette dernière était abasourdie et complètement anéantie par l'attitude de son amie, répondit Fiona.

— Selon moi, il y a anguille sous roche, reprit le père Ramsay. Il me paraît impossible que l'épouse d'Olivier Laberge ait inventé une telle histoire !

— C'est effectivement bizarre, ajouta Jean-Thomas.

— Même Morag semblait abasourdie, ajouta Érin.

— Comment connaître la vérité ? dit madame Ross de sa petite voix fluette.

— Le doute s'est maintenant insinué dans l'esprit des habitants de Ruby-des-Ruisseaux, affirma le père Ramsay. Le maire aura fort à faire pour se sortir de ce mauvais pas lors du débat électoral.

— Aura-t-il lieu en octobre ? demanda Serge l'asperge.

— Oui, et Marguerite aura enfin sa chance, répondit Fiona.

\*\*\*

Chez les Bluteau, les nuages noirs déversaient une pluie sans discontinuer. Le maire et son épouse terminaient leur déjeuner dans l'austère salle à manger. Les lumières allumées de cette pièce immense ne parvenaient pas à créer une ambiance chaleureuse. Les deux époux se boudaient, s'ignorant royalement. Romain, n'y tenant plus, leva les yeux de son journal et lui dit :

— Peux-tu m'expliquer ce qui t'a pris de te confier à cette femme !

— Je n'avais pas le choix ! riposta-t-elle, excédée. Elle devenait hystérique et affolée quant à la viabilité du commerce de son mari, alors j'ai dû l'apaiser.

— En lui divulguant l'entente avec William Beaudoin !

— Habituellement, il est facile de la manipuler et de la rassurer, mais cette fois-ci, ce fut impossible ! La situation exigeait une confiance et je l'ai fait ! De plus, elle ignore les détails de cette association. Je ne suis pas insensée !

— Maintenant, tout le village s'interroge !

— Les gens oublient vite, répondit-elle en haussant les épaules.

— Le débat avec la Sinclair sera ardu ! Elle ne se gênera pas pour tenter de me tirer les vers du nez !

— Cette rencontre a lieu le mois prochain. Crois-moi, ce sera du passé ! De plus, tu possèdes une carte dans ta manche, continua Carmen en ricanant.

— Laquelle ?

— Le manque d'éthique de ton adversaire lors de la journée commémorative. Souviens-toi qu'elle faisait une propagande et les gens présents ont désapprouvé.

— C'est ridicule ! Les habitants de Ruby-des-Ruisseaux mettront cela sur le dos de son inexpérience politique. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat !

— Tu es franchement négatif, ce matin ! rétorqua-t-elle.

— Je suis réaliste, ma chère, et tu devras réparer ton erreur !

— Mon erreur !

— Tu iras chez les Laberge et tu feras la paix avec cette femme ! exigea Romain en élevant le ton.

— Tu désires m’humilier ! Il n’en est pas question !

— Si tu ne procèdes pas ainsi... tu perdras ton titre de mairesse ! Cette humiliation sera-t-elle moins lourde à porter ?

— Serais-tu inquiet à ce point ? demanda-t-elle, soudainement troublée.

— Crois-moi ! Si cette femme n’avoue pas son erreur en affirmant que tout n’est que pure invention de sa part, nos jours comme notables de cette municipalité sont comptés.

— Elle n’acceptera jamais ! Son départ de la rencontre d’hier l’a profondément mortifiée.

— Tu répètes sans cesse qu’elle désire être ton amie, alors sers-toi de cette convoitise pour qu’elle nie la véracité de ses propos !

— Comment oses-tu exiger que je m’abaisse devant cette petite souris ?

— C’est la seule solution. Quoi que nous disions, le doute persistera dans l’esprit des gens. Elle doit se rétracter, car ces derniers savent pertinemment que la femme Laberge est proche de toi. Donc, il n’y a qu’un pas à franchir pour déduire qu’elle est au courant de certaines choses.

— Quelle difficulté insurmontable dois-je accomplir ! Une honte, un avilissement... Serais-je capable de m’abaisser à ce point ? murmura Carmen, décontenancée.

— Ma chérie, dit Romain en posant sa main sur celle de son épouse, tel est le prix à payer pour sauvegarder nos privilèges.

\*\*\*

Chez les Scott, la discussion était déjà bien engagée depuis le retour de Fiona de sa visite au magasin général.

— De quoi s’agit-il ? Selon toi, quelle est cette entente secrète ? demanda Fiona.

— Cela ne nous regarde pas ! Tu connais mes principes ! Chacun se mêle de ses affaires ! Je déteste les scènes et celle d’hier

soir a dû déplaire à Olivier Laberge ! Imagine son épouse, ainsi tournée en dérision ! Je plains ce pauvre homme.

— Walter ! Je ne comprends pas ta façon de raisonner ! répondit Fiona qui tentait tant bien que mal de se contrôler face aux propos agaçants de son mari.

— Je te l'ai souvent répété : il est du plus mauvais goût de se donner ainsi en spectacle. Cette femme a subi les conséquences de ses paroles discourtoises.

— Et si elle disait la vérité ? rétorqua Fiona.

Walter, sidéré par la brusquerie de son épouse, la regarda avec incompréhension.

— Je suis, quant à moi, persuadée qu'elle affirmait la vérité. Les gens rencontrés ce matin au magasin général en sont convaincus eux aussi. Luce Laberge n'a rien inventé. Elle s'est laissée emporter par sa loyauté envers la mairesse, croyant ainsi prendre la défense du projet de William Beaudoin, approuvé par les Bluteau.

— Je ne peux croire que notre maire puisse tromper la population de Ruby-des-Ruisseaux, répondit Walter en secouant la tête.

— Et s'il en retirait des avantages quelconques ?

— Fiona ! Tu avances des accusations non fondées.

— Il y a quelques années, il n'avait pas été très honnête non plus ! Il se trame quelque chose et ce n'est certainement pas à l'avantage du village.

\*\*\*

Chez les Laberge, Luce, le regard perdu, se secoua afin de se motiver à effectuer les tâches ménagères nécessaires à la bonne tenue de son intérieur. Le comptoir de la cuisine, chargé de vaisselle sale, l'attendait. Normalement, elle expédiait ces tâches pour se concentrer sur sa couture. Aujourd'hui, le cœur n'y était pas. Sa mémoire lui repassait sans arrêt la scène de la veille. Chaque fois, elle serrait les

poings de fureur, puis des larmes de déception succédaient à cette rage. S'était-elle trompée à ce point ? Son amitié avec la maïresse n'était-elle qu'un mirage créé de toutes pièces ? Une chose était certaine, elle ne sortirait plus de sa maison. Elle était maintenant la risée de Ruby-des-Ruisseaux et les gens devaient se moquer d'elle. Nous devrions réfléchir à un déménagement, se dit-elle. Comment continuer à vivre ici ?

Un coup frappé à la porte interrompit ses réflexions teintées de découragement. « S'il s'agit de la Sinclair, je lui fermerai la porte au nez ! » se dit-elle en se levant péniblement. Poussant légèrement le rideau, elle aperçut Carmen Bluteau, se tenant bien droite sur le perron. Que faire ? Sa curiosité l'emporta. Elle entrebâilla la porte et se tint face à la maïresse. Cette dernière fit un effort surhumain pour se montrer polie; elle avait promis à Romain de réparer cette bourde.

— Chère madame Laberge, puis-je entrer ?

Luce, sans un mot, ouvrit la porte et la laissa pénétrer à l'intérieur. Carmen nota l'amoncellement de vaisselle sur l'évier et son nez frémit de dégoût. Cette démarche s'avérait un véritable calvaire.

— Je vous serais très reconnaissante si vous m'accordiez quelques minutes de votre précieux temps, dit-elle.

Luce gardait le silence, stupéfaite par cette visite inopinée. Elle se questionnait sur son état d'âme : devait-elle garder rancune à Carmen ou saisir l'opportunité d'une amitié qu'elle désirait ardemment depuis si longtemps ?

D'un signe de la main, elle indiqua à la maïresse un fauteuil du salon. Cette dernière s'y dirigea et entreprit sa « campagne de séduction », comme l'avait qualifiée Romain.

— Madame Laberge, je crois que nous devons discuter de votre manque de discrétion affiché hier soir.

— MON manque de discrétion ? s'insurgea Luce, les yeux lançant des éclairs. Vous savez que je n'ai affirmé que la stricte vérité ! Enfin, celle que VOUS m'aviez confiée ! Peut-être n'était-ce qu'un mensonge de plus après tout ?

Carmen respira profondément. Cette démarche s'avérait beaucoup plus difficile qu'elle ne l'avait cru.

— Chère madame, je me présente ici, devant vous, pour mettre les choses au point.

— À cause de vous, je me suis ridiculisée devant toute la population du village. Je suis maintenant le sujet des potinages, bougonna Luce.

— À cause de moi ? rétorqua Carmen, outrée.

— Oui, madame Bluteau, répondit-elle sèchement. Rappelez-vous : l'assemblée d'hier soir... Les projets de William Beaudoin, entérinés par votre mari et vous, semblaient être voués à l'échec. Par loyauté envers vous, j'ai désiré apporter mon soutien et, malencontreusement, j'ai laissé échapper une confidence qui a déchaîné le doute et le courroux chez certains. Au lieu de m'appuyer et d'honorer notre amitié, vous m'avez humiliée en m'ignorant.

Carmen soupira de nouveau et se contraignit à poursuivre cette visite qui lui déplaisait au plus haut point.

— Vous devez comprendre que j'avais les mains liées. Je devais sauver mon ménage et mon mari. Romain ignorait que je vous avais confié certains détails. Comprenez-moi, mon devoir d'épouse et de mairesse m'obligeait à me taire.

Le silence de Luce enhardit la mairesse à poursuivre.

— Je suis très peinée par les désagréments que cela vous a occasionnés, reprit-elle, mielleuse.

— Vraiment ? répondit Luce, peu convaincue.

— Il me serait très désagréable que vous doutiez de mes paroles, continua Carmen, entrevoyant l'espoir de terminer ce pénible entretien.

— Vous semblez oublier un point majeur !

— Lequel, je vous prie ?

— Je suis prisonnière de ma propre demeure ! Je n'ose me promener dans le village, sachant que les gens me pointeront du doigt !

— J'en suis sincèrement désolée, répondit la mairesse, qui gardait à grand-peine son calme.

— À moins que..., murmura Luce.

— Ne me demandez pas plus de détails sur ma confiance passée, mon mari ne me le pardonnerait pas ! déclara-t-elle, faussement consternée.

— Je pensais à autre chose, dit Luce.

Carmen se taisait, anticipant le pire. Luce poursuivit :

— Si vous acceptez mon offre, j'en conclurai que vous êtes sincère dans vos regrets et notre amitié sera sauve.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-elle du bout des lèvres.

— Nous allons sceller notre réconciliation en nous rendant ensemble au salon de thé. Un breuvage chaud nous réconfortera en cette maussade journée.

— Je me demande bien à quoi cela nous avancera de nous rendre au salon de thé ! s'exclama Carmen. Pourquoi ne pas simplement boire un thé ici, chez vous ?

— Si on nous aperçoit ensemble, je crois que cela pourrait minimiser l'impact qu'ont eu mes propos. Ainsi, les gens constateraient que notre amitié est véritable et les répercussions de la scène d'hier soir perdraient de l'importance. Selon moi, cela vaut la peine d'être tenté.

Carmen détestait cette idée. « Pas question d'accompagner cette petite intrigante », se dit-elle.

— Est-ce si important que les gens soient témoins de notre amitié ? Nous n'avons pas besoin de démontrer quoi que ce soit à qui que ce soit, et surtout pas d'encourager le commerce de Camélia Beaudin !

— Au contraire ! J'y tiens, répondit Luce, butée. Si vous êtes sincère dans votre démarche, vous accepterez !

Carmen éprouvait de la difficulté à accepter une telle proposition. Premièrement, Luce Laberge ne lui était pas sympathique. De plus, elle devenait envahissante à toujours se considérer comme son amie. Mais... Elle avait promis à Romain d'arranger les choses. Elle secoua la tête et acquiesça à la demande.

En route vers le salon de thé, elles croisèrent Marguerite Sinclair.

— *Chansonnette !* Voilà les deux conspiratrices ! s'exclama-t-elle en riant.

— Cessez donc ces accusations absurdes ! rétorqua Carmen.

— Je n'invente rien ! Votre grande amie, ici présente, s'est fait un plaisir de nous mettre au courant de vos manigances déloyales avec Beaudoin !

— Madame Laberge s'est tout bonnement mal exprimée, répondit Carmen.

Avant que Luce ne puisse placer un mot, la mairesse poursuivit :

— N'écoutez que sa loyauté envers le maire, madame Laberge désirait simplement accorder son soutien au projet de Macleod-Beaudoin, et par le fait même à mon mari, le maire de Ruby-des-Ruisseaux. Le reste n'est que pure spéculation !

— Les gens ne sont pas dupes ! riposta Marguerite. D'ailleurs, vous en aurez la preuve aux prochaines élections !

— Cette conversation m’ennuie au plus haut point, déclara Carmen en soupirant lourdement. Venez, dit-elle en entraînant Luce à sa suite.

Marguerite les regarda s’écloigner vers le salon de thé. Malgré elle, elle admirait le cran de Carmen Bluteau. Elle secoua la tête, son chignon en position précaire menaçant de se défaire, elle opta pour une visite éclair au magasin général.

\*\*\*

Au salon de thé, Rose Desrosiers, Fiona Scott et Andrée-Anne sirotaient un thé bien chaud, lorsque Luce et Carmen entrèrent dans l’établissement. Le temps mélancolique favorisait la rareté de la clientèle. Quelques clients seulement discutaient dans le fond de la salle. Les têtes se levèrent dès l’arrivée des deux dames. Carmen releva fièrement le menton et se dirigea vers une table éloignée de celle de Rose. Luce imita la mairesse et la suivit. Andrée-Anne se leva et se dirigea vers elles.

— Bonjour, mesdames. Que puis-je vous servir ?

— Ce sera un thé *Earl Grey* pour moi, répondit Carmen en la toisant avec hauteur.

— La même chose, ajouta sa compagne.

Lorsqu’Andrée-Anne s’écloigna, Luce se pencha et chuchota :

— Vous voyez bien qu’elle n’ose pas nous défier !

— Voilà pourquoi je me serais bien passée de cette sortie, rétorqua Carmen.

— Pour vous, mesdames ! dit Andrée-Anne en déposant les boissons chaudes sur la table quelques instants plus tard.

Andrée-Anne demeurait debout près de la table des deux femmes.

— Eh bien, qu’y a-t-il ? demanda abruptement Carmen en dévisageant Andrée-Anne.

— Je suis tout simplement surprise, répondit la propriétaire des lieux. Habituellement, la politesse exige un remerciement lorsqu'une personne reçoit sa commande.

Carmen et Luce, abasourdies par la remarque insultante d'Andrée-Anne, gardèrent le silence. Avant qu'elles ne puissent réagir, cette dernière poursuivit :

— J'avoue néanmoins que ce manque de bienséance ne me surprend nullement... Mesdames, je vous laisse déguster votre thé en toute intimité, car j'imagine que vous avez à peaufiner vos manigances.

Andrée-Anne leur tourna aussitôt le dos. Elle rejoignit Fiona et Rose qui n'avaient rien perdu du manège de leur amie.

— Qu'est-ce que tu leur as dit ? demanda Fiona. Leurs yeux expriment une telle fureur : on dirait que madame Bluteau se retient pour ne pas hurler des insultes.

Andrée-Anne leur narra le tout et Fiona, les yeux écarquillés, déclara :

— Je me demande si ton intervention n'était pas déplacée, n'oublions pas que nous sommes dans un lieu public.

— Je le sais bien, mais je n'ai pas pu résister. De plus, elles viennent ici, dans mon salon de thé, me narguer et me rappeler que le projet de William Beaudoin peut anéantir des années de travail. Demain, j'aviserai Camélia, qui revient travailler à temps partiel. Je suis persuadée qu'elle me soutiendra.

Peu de temps après, Carmen et Luce se levèrent de table et en passant près d'Andrée-Anne, la mairesse, tout en la toisant, lui dit :

— Il y a de l'agent sur la table pour régler la facture. Le pourboire est minime étant donné votre piètre performance, ma chère.

Sans plus attendre, elle s'éloigna, suivie de Luce Laberge qui jubilait.

## Chapitre 10

Le vendredi suivant, le soleil se pointa de nouveau à l'horizon après une semaine nuageuse et pluvieuse. Les villageois s'empressèrent vers le magasin général pour se procurer leurs effets et pour découvrir les nouveaux potins.

— Bonjour tout le monde, dit Fiona en entrant dans le magasin général.

— Bonjour, Fiona, répondit Érin en lui souriant.

— Il paraît qu'avant-hier, la mairesse a insulté Andrée-Anne au salon de thé, intervint le père Ramsay.

— « Arrogante » serait le terme le plus juste, répondit Fiona.

— Venez, asseyez-vous sur le banc... Juste ici, près de notre ami Serge l'asperge, l'invita le père Ramsay, tout sourire.

— Il y a si peu à raconter, répondit Fiona, soudainement mal à l'aise.

Elle savait pertinemment que Walter désapprouvait les racontars.

— Ne vous faites pas prier, ma chère enfant, insista le père Ramsay.

Fiona chercha Érin du regard, quêtant son soutien, mais cette dernière semblait aussi curieuse que le père Ramsay. L'épouse de Walter Scott secoua la tête, résignée.

— La mairesse est venue au salon de thé accompagnée de...

— *Cerise noire* ! coupa Serge l'asperge. Tout le monde va au salon de thé. Je ne vois rien d'étrange à cela !

— Madame Bluteau ne va jamais au salon de thé, déclara le père Ramsay.

— Et elle achète ici, au magasin général, seulement lorsqu'elle ne peut faire autrement, ajouta Érin. Encourager les commerces locaux ne semble pas faire partie de ses priorités.

Le père Ramsay se tourna vers Fiona, l'encourageant à poursuivre son récit.

— Elle a commandé du thé et elle s'est montrée impolie envers Andrée-Anne.

— C'est totalement faux ! s'insurgea Luce Laberge, sortant d'une allée du commerce.

Érin avait totalement oublié la présence de Luce. Fiona, comme piquée par une abeille, se retourna et fit face à Luce. Cette dernière l'invectiva violemment :

— J'étais présente avec elle et vous n'êtes qu'une menteuse !

Le père Ramsay, Serge l'asperge, Érin et Jean-Thomas, assistaient à la scène, impuissants. Fiona se redressa et fit face à Luce.

— J'ai omis de dire à mes amis, ici présents, qu'à ce moment-là, vous accompagniez la maîtresse. Alors, pourquoi ne pas mettre les points sur les « i » ? Sans laisser l'autre placer un mot, elle poursuivit : ne pas remercier quelqu'un qui vous sert, dans un restaurant, ne vous semble pas impoli ?

— Nous avons autre chose en tête, se défendit Luce.

— Je me demande si Andrée-Anne n'avait pas raison en vous soupçonnant d'ourdir des plans néfastes contre le village, rétorqua Fiona.

— Encore des inventions ! s'écria Luce.

— Comme celle que vous auriez imaginée, telle l'association entre William Beaudoin et le maire, concernant le projet à venir ? railla Fiona.

— Je me suis mal exprimée ! Cela arrive à tout le monde. Vous colportez des mensonges !

— Je ne comprends pas votre admiration pour une femme qui vous méprise, reprit Fiona en secouant la tête.

— Seriez-vous jalouse de notre amitié ?

— Je ne qualifierais nullement d'amitié ce qui vous unit à Carmen Bluteau. Elle vous manipule !

— Sachez que je ne voterai pas pour vous ! déclara Luce.

— Vous m'en voyez surprise !

Luce se dirigea vers le comptoir, y déposa brutalement ses effets et s'adressa à Érin :

— Quant à vous, jeune fille, cette fois-ci, vous ne réussirez pas à avoir gain de cause.

Sur ces paroles, elle quitta le magasin général.

Fiona porta la main à sa bouche, sidérée par la violence de la scène.

— Chers amis, veuillez m'excuser, j'ignore ce qui m'a pris. Walter sera furieux, lui qui déteste ce genre de démonstration publique.

— *Tut Tut Tut !* répondit le père Ramsay. Ne soyez pas si dure envers vous-même. L'ambiance du village est tendue et tout le monde le ressent.

— *Cerise noire !* Elle était vraiment en furie ! s'exclama Serge l'asperge.

— Le magasin général doit demeurer un lieu public, où chacun est le bienvenu, intervint Jean-Thomas, légèrement réprobateur.

— Jean-Thomas ! s'exclama Érin. Il ne faut pas blâmer Fiona !

— Ce n'est pas ce que je dis. Comprenez-moi bien ! Je conçois la tension qui règne à Ruby-des-Ruisseaux, mais le magasin général a une vocation, celle de desservir la clientèle. Je ne souhaite pas que cela devienne une habitude que les gens débattent d'opinions personnelles avec autant de vigueur.

— Je suis désolée, murmura Fiona, très embarrassée.

— Si vous ne l'aviez pas remise à sa place, je l'aurais fait moi-même, affirma Érin en posant ses mains sur ses hanches.

Jean-Thomas la regarda et dit calmement en s'éloignant :

— Nous en reparlerons plus tard. En attendant, j'ai du travail dans l'entrepôt.

— La situation devient intenable, affirma Érin. Nous sommes tous nerveux et nous anticipons le pire.

— *Cerise noire* ! Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Le père Ramsay, Fiona et Serge l'asperge se tournèrent vers Érin. Elle leva les bras et leur dit :

— La situation est différente de la précédente ! Beaudoin ne m'écouterait certainement pas, il me déteste.

— *Tut Tut Tut* ! ma petite Érin, la personne à convaincre est Morag et non William.

— Vous avez constaté comme moi à quel point elle est demeurée silencieuse lors de la réunion, répondit Érin. De plus, elle ne croit plus en nous, j'en suis persuadée.

— Ce n'est pas une raison pour que NOUS, nous demeurions les bras croisés, intervint Fiona. Si tout cela s'était produit après les élections, et que j'avais la fonction de conseillère municipale, je pourrais m'élever contre ce projet. Malheureusement, ce n'est pas le cas, alors nous devons chercher une solution... rapidement.

— Qu'en penses-tu, Érin ? demanda le père Ramsay.

L'arrivée de clients dispensa Érin de répondre, mais non de réfléchir. Fiona, quant à elle, quitta le magasin général. Elle hésita à se rendre au salon de thé pour raconter le tout à son amie et belle-sœur Andrée-Anne, mais la culpabilité engendrée par sa conduite envers Luce l'en dissuada. Elle opta pour retourner chez elle.

\*\*\*

Selon les besoins du moment, Rose prêtait main-forte au salon de thé. Ce vendredi, Alice étant souffrante, elle aidait à la cuisine. Camélia travaillait en salle, secondée par Ruby.

Thomas, assis à sa table favorite, sirotait un *English Breakfast*, tout en admirant le magasin général.

Camélia semblait reprendre des forces et sa bonne humeur communicative plaisait aux clients. Le regard de Thomas fut soudainement attiré par un groupe d'hommes qui traversaient le ponceau. Il ne connaissait aucun d'entre eux. Leur arrivée dans le salon de thé fut bruyante et ils s'installèrent non loin de Thomas, qui surprit leur conversation.

— Quand aurons-nous les précisions concernant le travail à faire ? demanda le plus jeune du groupe.

— Ces gens semblent terriblement indécis, commenta un autre homme qui portait d'épaisses lunettes.

— Cet homme, le responsable, ne m'est pas sympathique du tout ! affirma le troisième homme, plus âgé et semblant très bourru.

— Ralph, après tout, c'est toi le patron. Qu'est-ce que tu en penses ? reprit celui à lunettes.

Thomas se retourna, cherchant des yeux celui qui semblait être le chef du groupe. Il rencontra le regard de ce dernier, qui lui adressa un salut, auquel Thomas répondit.

— Bonjour, messieurs ! Je déduis que vous êtes les ouvriers requis pour les rénovations sur l'île Macleod.

— Rénovations ou construction ! répondit le plus jeune du groupe.

— Je ne comprends pas, répondit Thomas, curieux.

— C'est simple. Le propriétaire semble indécis, ajouta celui qui portait des lunettes.

Ralph, celui que les hommes désignaient comme étant le patron, se taisait tout en dévisageant Thomas. La prestance et la force

de cet homme qui semblait âgé de la fin quarantaine exigeaient le respect.

— Je me nomme Thomas Mackensie. Je suis l'ancien propriétaire du beau magasin général.

— Enchanté, monsieur, répondirent le jeune et celui à lunettes. Ralph et l'autre homme plus âgé lui firent un signe de tête.

— Ce type de commerce se fait rare, reprit le jeune.

— Ça le rend précieux, ne trouvez-vous pas ? répondit Thomas en regardant Ralph.

Ce dernier ébaucha un sourire, ne semblant nullement dupe du manège de Thomas, qui tentait d'obtenir des informations.

— Alors, vous ignorez encore quels seront les travaux à effectuer sur l'île Macleod ? reprit Thomas.

— Nous le saurons bientôt ! répondit celui à lunettes.

— Quand croyez-vous débiter ? insista Thomas.

— Les gars, intervint Ralph, hâtons-nous, car nous avons d'autres engagements. Salutations, monsieur, reprit Ralph en souriant à Thomas et en mettant ainsi fin à la conversation.

Les hommes se sustentèrent rapidement, puis se dirigèrent vers la sortie en suivant leur patron qui salua et remercia Camélia juste avant de partir.

\*\*\*

Une fois sa journée de travail terminée au salon de thé, Rose rentra chez elle, exténuée. Ruby, quant à elle, se rendit au *manoir*, rencontrer sa cousine et associée, Sarah. Toutes les deux planifiaient l'essor de leur entreprise : « Les délices d'Esmée ». Elles avaient opté pour cette nouvelle raison sociale, en hommage à leur grand-mère, qui avait permis la réalisation de leur rêve.

Aussitôt la porte refermée, Rose s'effondra dans un fauteuil. Le regard perdu dans le vide, elle tenta de reprendre ses esprits. Un

léger coup frappé à la porte lui permit d'émerger de sa torpeur. Elle prit une profonde respiration et, péniblement, alla ouvrir. Rébecca se tenait devant elle, tenant un large tableau.

— J'espère que je ne te dérange pas.

— Non..., répondit Rose avec hésitation.

À cet instant précis, la visiteuse prit conscience de la pâleur inhabituelle de son amie. Avec détermination, elle posa le tableau dans l'entrée, puis referma la porte. Elle entraîna son amie vers le salon et, avec délicatesse, l'installa dans un fauteuil.

— Puis-je te préparer un thé ? lui demanda-t-elle.

Rose leva les yeux vers son interlocutrice et des larmes inondèrent ses joues. Rébecca lui prit la main et, doucement, tenta de la calmer. Peu à peu, les pleurs de Rose cessèrent.

L'aînée des Cummings, d'un naturel peu loquace, assise face à elle, attendit patiemment que celle-ci se confie.

— Pardonne-moi de me comporter ainsi, articula-t-elle péniblement.

— Qu'y a-t-il ? serais-tu malade ?

Elle répondit par la négative.

— Est-ce Ruby qui insiste encore une fois pour connaître des détails additionnels concernant son père biologique ?

— Non.

— Préfères-tu demeurer seule ? demanda Rébecca qui s'avouait à bout de ressources.

Le silence de Rose accueillit sa proposition. Elle ignorait comment agir, devait-elle la laisser ainsi ? Vulnérable ?

— Rébecca... je crois avoir reconnu quelqu'un, déclara-t-elle.

— Comment cela, tu crois ?

— J'ai travaillé à la cuisine aujourd'hui, pour remplacer Alice, et j'ai cru à un certain moment reconnaître sa voix...

— Sa voix ? questionna Rébecca, intriguée.

— Je dois me tromper, reprit Rose. C'est impossible.

— Je ne comprends rien du tout à ce que tu racontes ! Peux-tu être plus précise ?

— Il s'agit du père de Ruby... Après tant d'années... je n'ai pas oublié sa voix.

— L'as-tu reconnu ? demanda Rébecca, sidérée.

— Je ne l'ai pas vu, car j'étais dans la cuisine ! J'entendais vaguement le murmure des conversations provenant du salon de thé, lorsque j'ai cru reconnaître sa voix ! Peu après, j'ai entendu Thomas raconter à Camélia que des ouvriers chargés des réparations sur l'île Macleod se trouvaient au village.

— Et tu crois que le père biologique de ta fille se trouvait parmi eux !

— Je ne sais plus... Je suis tellement bouleversée, murmura Rose.

— Il a un sacré culot de revenir à Ruby-des-Ruisseaux après t'avoir abandonnée à ton triste sort, rétorqua Rébecca.

— Avant mon départ pour Montréal, lors de ma grossesse, je lui ai écrit deux fois, croyant que ma première lettre s'était peut-être égarée, poursuivit Rose sans commenter les propos de Rébecca. Mais... il n'a jamais répondu ni donné signe de vie. Je l'ai tellement aimé... Son indifférence m'a brisé le cœur. Pourtant à ce moment-là, j'étais convaincue de vivre un amour sincère et réciproque. Ma vie intérieure s'est éteinte... jusqu'à ce que Ruby revienne dans ma vie.

— Il ne méritait pas ton amour ! Je le qualifierais de...

— Rébecca ! intervint Rose. Je t'en prie, n'ajoute rien.

— Que vas-tu faire au sujet de Ruby ? La mettras-tu au courant de ta découverte ? reprit Rébecca.

— Je dois d'abord m'assurer qu'il s'agit bien de Ralph.

— Et s’il ne voulait rien savoir de toi ni de Ruby ? À mon avis, tu dois sérieusement peser le pour et le contre, car avec ce genre d’homme, la déception ne peut qu’être au rendez-vous.

— Si Ralph rejette Ruby, comme il l’a fait avec moi, je préfère mentir à Ruby et lui dire que son père est décédé, répondit Rose. Je refuse qu’il la fasse souffrir.

— Moi, dit Rébecca d’un ton catégorique, je n’hésiterais pas une seconde. Un homme de cet acabit ne change pas ! Pourquoi accepterait-il sa fille après avoir abandonné la mère de son enfant ? Il a peut-être une famille quelque part. De plus, n’oublie pas que ces hommes ne sont que de passage à Ruby-des-Ruisseaux.

— Je dois réfléchir...

Rose aperçut soudain le tableau de Rébecca.

— Tu as terminé ton tableau ?

— Oui, répondit-elle en se levant pour aller le chercher.

— Je vais enfin pouvoir l’admirer, dit son amie en souriant.

— Tu ne t’imagines certainement pas que je vais te dévoiler mon œuvre avant de l’avoir terminée !

Rébecca enleva la pellicule protectrice du tableau et le tourna vers Rose. Cette dernière porta les mains à son visage, ses yeux admirant chaque détail.

— Rébecca...

— Te plaît-il ?

— Rébecca...

— Aurais-tu perdu ton vocabulaire ? demanda l’interpellée en ébauchant un mince sourire.

— Comment ?

— C’est un début, poursuivit-elle en riant.

— Je ne sais que dire...

— Je le constate ! Te plaît-il ?

— Je l'adore !

— N'exagère pas, dit Rébecca, timide.

— Nous pourrions le placer au-dessus de la cheminée, proposa Rose. Qu'en dis-tu ?

— Il t'appartient. Tu peux le mettre dans ta remise si tu le désires.

— Serais-tu tombée sur la tête ! répondit-elle en riant. Une telle œuvre représentant ma fille bien-aimée et moi, sa mère, constitue un trésor à chérir. Tu as su capter notre sentiment filial et ce tableau exprime tellement de naturel. Que de talent, ma chère amie !

Cette dernière, troublée par ces compliments, se racla la gorge.

— D'accord, tu l'aimes, c'est bien, articula-t-elle avec gêne.

— Ce qui le rend plus précieux, c'est l'artiste qui l'a peint, car c'est ma meilleure amie.

— Si nous prenions ce thé ! répondit Rébecca, émue et embarrassée.

\*\*\*

Érin, pensive, étiquetait certains produits. Le père Ramsay fumait sa pipe en se berçant tandis que Serge l'asperge s'agitait. Il marchait du poêle à bois à la porte d'entrée en soupirant bruyamment.

— Qu'est-ce qui vous arrive, ce matin ? demanda Jean-Thomas.

— Je suis nerveux, répondit Serge l'asperge. Les hommes engagés à l'île Macleod sont allés au salon de thé hier.

— Il fallait s'y attendre, reprit Jean-Thomas. Il me semble même que cela devrait déjà avoir débuté !

— Là est toute la question ! *Cerise noire* ! Y aura-t-il un centre d'achats ou feront-ils simplement les réparations qui s'imposent ? Je n'en dors plus !

— *Tut Tut Tut !* mon ami, mon ami, tu dois te calmer, sinon tu seras malade, intervint le père Ramsay. Prends exemple sur moi, je me raisonne et je me répète que nous n’y pouvons plus rien. Si le village change, et cela me paraît plus que probable, nous devons vivre avec !

— *Cerise noire !* Je refuse de baisser les bras, de laisser mes amis Jean-Thomas, Érin et madame Camélia éprouver des difficultés à cause de ce vilain bonhomme Beaudoin ! Et que dire de notre beau Ruby-des-Ruisseaux ! Il va tout détruire !

Érin s’approcha de Serge l’asperge.

— Je suis d’accord avec toi, mon fidèle ami, dit-elle.

— Que puis-je faire pour vous aider ? demanda-t-il.

— Voter pour ma mère lorsque le jour du scrutin viendra, que l’on se débarrasse de Romain Bluteau, répondit Érin avec audace. En attendant, je vais vous confier un secret.

— Ma petite Érin, voilà que tu caches des choses, dit le père Ramsay, réprobateur.

— Jean-Thomas et moi avons beaucoup discuté et, demain, je vais à Montréal, rencontrer Morag et son fils William. Ludovic m’accompagnera.

— *Cerise noire !* Je reprends espoir ! s’exclama Serge l’asperge.

— Je vous demande la plus grande discrétion, affirma Érin. Cette démarche est secrète. Morag et William ne savent pas encore que je me rends à Montréal.

— Demain, c’est dimanche ! Comment savoir à quel endroit ils se trouvent ? demanda le père Ramsay.

— Ludovic me conduira à leur résidence privée. Ils ne pourront pas m’éconduire, répondit Érin, déterminée.

— Que vas-tu leur dire ?

— Ça aussi, c'est un secret. Si cela fonctionne, vous le saurez assez vite.

— *Tut Tut Tut !* dit le père Ramsay. Je reconnais bien ma petite Érin, une vraie combattante.

## *Chapitre 11*

— Bonne chance, mon amour, dit Jean-Thomas en embrassant Érin.

— J'en aurai besoin... Voilà Ludovic !

Ludovic stationna sa voiture en face du magasin général, et Érin se hâta de le rejoindre. Ils partirent tôt, espérant que les habitants du village ignorent leur démarche.

Les nuages épais ne laissaient filtrer aucune luminosité. Ce dimanche de la mi-septembre s'annonçait morne.

— Ta mère et ton frère ne s'attendent pas à nous voir ? s'assura Érin, espérant que Ludovic n'ait pas vendu la mèche concernant leur visite.

Elle recherchait l'effet de surprise. Elle désirait aussi que William n'ait pas le temps de préparer un contre-argument à sa proposition.

— Bien sûr que non ! J'espère que tu ne doutes pas que je suis de votre côté ! J'adore Ruby-des-Ruisseaux et je ne veux pas que mon frère saccage tout !

— As-tu réfléchi plus longuement à ma proposition ? demanda Érin.

— Je suis un incapable... Tout est ma faute ! J'ai négligé la rentabilité de l'île Macleod et ma mère ne me fera plus jamais confiance.

— Il est trop tard pour la culpabilité. Tu es avant tout un artiste et non un homme d'affaires.

— Mon frère William me remplacera et se montrera implacable, juste pour démontrer que sa gérance est supérieure à la mienne !

— Ludovic, il faut cesser ces lamentations et nous concentrer sur notre but. Nous en avons discuté préalablement et tu étais d'accord avec moi. Est-ce encore le cas ?

— J'accomplirai tout ce qui est nécessaire pour rectifier la situation. Tu as ma parole ! répondit-il, penaud.

— Je m'inquiète. Le temps presse, car une équipe de construction se trouve déjà dans le village.

— J'ai discuté avec ma mère, il y a de cela quelques jours, et aucune décision n'était encore définitive, déclara Ludovic. Ils sont à l'élaboration du plan final.

— Espérons que nous n'arriverons pas trop tard.

Une fine bruine s'était mise à tomber et obscurcissait la lumière du jour. Érin et Ludovic, perdus dans leurs pensées respectives, espéraient un dénouement favorable pour le village.

— Es-tu certain que ta mère et ton frère seront à la résidence de cette dernière ? demanda Érin pour la troisième fois.

— Cesse de t'inquiéter. Le dimanche, ils ont une routine à laquelle ils ne dérogent pas depuis des années. Petit déjeuner copieux et journaux, le tout arrosé de café... Nous y voilà, dit Ludovic en montrant du doigt une énorme maison située au bout d'une avenue cossue.

Après deux heures de route et de pensées axées sur la détermination à obtenir gain de cause, Érin se sentit soudain intimidée bien malgré elle. L'opulence du quartier et de la résidence Macleod-Beaudoin en imposait.

— Je vois de la lumière dans la serre. Par ce temps sombre et pluvieux, ils ont opté pour la verrière, murmura Ludovic. Prête ?

Érin se secoua, se gourmandant de se laisser ainsi influencer par l'étalage de cette richesse. Elle devait s'en tenir à son plan initial et advienne que pourra.

— Allons-y ! répondit-elle.

Un majordome à l'allure coincé et au visage sans émotion leur ouvrit la porte. Ludovic se précipita à l'intérieur, entraînant Érin avec lui.

— Bonjour, Laurent ! s'exclama Ludovic en lui faisant amicalement l'accolade.

Le majordome sembla se dégeler un peu et un sourire furtif se dessina sur son visage émacié.

— Bonjour, monsieur Ludovic ! dit-il en saluant de la tête. Qui est cette jeune dame ? s'enquit-il. Est-ce que votre mère ou votre frère attend votre visite ?

— Ne nous encombrons pas inutilement de tant de chichis ! déclara Ludovic en donnant familièrement une tape dans le dos du majordome.

Érin, embarrassée par tout ce protocole, se taisait.

— Ils se trouvent dans la verrière ? s'assura Ludovic en s'y dirigeant.

Avant que Laurent, le majordome, ne puisse lui répondre, il entraîna Érin à sa suite. La fortune de la famille Beaudoin défilait devant elle : tant le mobilier, que les tentures et la décoration qui reflétaient un goût des plus exquis. Tout à coup, elle se heurta au dos de Ludovic qui s'était arrêté.

— Qu'est-ce que ces manières déplorables ! s'écria William avec colère. Oh ! Voilà la petite madame Mackensie qui se cache derrière toi ! ajouta-t-il en ricanant, tandis que Morag, le visage impassible, assistait à la scène.

Décidément, rien ne se déroulait comme prévu. Érin bouillait de colère.

— Le dimanche représente une journée de repos bien mérité, déclara William, et nous exécrons les visites non prévues.

— Ce n'est pas toi que nous venons voir ! riposta Ludovic en défiant son frère.

William ignore Ludovic et s'adressa à Érin.

— Je vous avais prévenue, petite madame, déclara-t-il, condescendant. Je suis dorénavant le responsable du projet concernant l'île Macleod ! Rien de ce que vous pourriez dire n'aura d'impact.

— Je sais tout cela, rétorqua Érin, ce qui déstabilisa William pour un court instant.

Il se tourna vers sa mère, quêtant une forme d'approbation, mais il se heurta à un visage impassible. Furieux, il leva le bras et, son regard incendiaire vrillé vers Érin, il lui montra la sortie.

— Je vous prierais de quitter immédiatement cette maison !

— Tais-toi ! intervint à nouveau Ludovic, abruptement.

Le ton inhabituel de ce dernier insulta William qui rougit sous l'affront.

— Cette résidence appartient à notre mère et non à toi, poursuivit Ludovic. Le privilège de nous mettre à la porte lui revient, à elle, ajouta-t-il en regardant Morag.

Avec le plus grand calme, Morag prit une gorgée de son café.

— Ceci est une perte de temps, reprit William, déçu de l'attitude atone de sa mère. Jamais je ne m'associerai pour quoi que ce soit avec toi, mon frère, ni avec cette petite intrigante qui se croit tout permis !

— J'avoue être en accord avec vous sur un point, rétorqua Érin. Les magouilles ne me plaisent pas du tout. Une collaboration avec vous me serait impossible. Vous avez démontré à toute la population de Ruby-des-Ruisseaux que vous êtes capable de tout pour arriver à vos fins, même de malhonnêteté ! Vous avez manigancé avec le maire à notre insu. Et même si j'ignore les détails de votre entente, le maire me semble en conflit d'intérêts. Votre comportement, à vous, monsieur Beaudoin, est inadmissible.

— Vous proférez de graves accusations, répondit William d'un ton menaçant.

— Trêve de discussions inutiles. Mon temps, quoi que vous en pensiez, est aussi précieux que le vôtre, répondit Érin.

Ensuite, elle s'adressa directement à Morag :

— Puis-je vous demander de nous accorder, à Ludovic et moi, quelques instants ?

— Un plaidoyer sur les beautés du village sera inutile, répondit Morag. Je sais déjà tout cela. Il y a quelques années, je vous ai crue. Maintenant, il est temps de procéder autrement.

— C'est justement le but de ma visite. Puis-je réitérer un moment avec vous, sans votre fils William ? insista Érin.

— Quelle effronterie ! s'exclama William.

Morag, intriguée malgré elle, demanda à William de les laisser. Ce dernier quitta la verrière, la tête haute, sans un regard pour Ludovic et Érin.

— Premièrement, je vous dois des excuses pour ainsi abuser de votre temps en cette journée de repos, et pour avoir failli à ma promesse.

Morag se taisait, les yeux fixés sur Érin.

— Je pourrais me justifier en invoquant le magasin général et la naissance de mon fils, mais je ne le ferai pas, car j'ai tout de même manqué à la parole donnée. Aujourd'hui, j'ai une proposition à vous soumettre. Avant tout, sachez que j'ai discuté avec mon époux Jean-Thomas et conversé avec votre fils Ludovic avant de me présenter devant vous.

— J'écoute !

Morag ne se montrait pas très encourageante, mais Érin n'avait plus rien à perdre. Elle se redressa, ouvrit son sac à main et tendit un document à Morag.

Cette dernière, surprise par l'aplomb d'Érin, prit le document.

— Qu'est-ce que cela ?

— J’apprécierais que vous le lisiez attentivement avant de rendre votre réponse, reprit Érin. Mais pour résumer le tout, je demande à la compagnie Macleod-Beaudoin de rénover l’auberge Les Lupins, lieu qui s’avérera nécessaire pour assurer le succès de notre projet. Pour le centre culturel, qui a subi des dommages plus graves, je vous propose de le reconstruire en ayant soin de prévoir une salle communautaire et quelques locaux pour des boutiques spécialisées, telles une boutique de Noël et une boutique de trouvailles écossaises ainsi que des tartans des différents clans écossais.

— Rien que cela ! répondit Morag en fronçant les sourcils.

Érin poursuivit sans tenir compte de l’attitude peu favorable de Morag.

— Je crois que nous devrions également organiser des activités mensuelles étalées tout au long de l’année pour ainsi favoriser une augmentation du tourisme. Il va sans dire que ces activités exigeront un déboursé de la part des touristes pour leur participation. Cette augmentation des visiteurs engendrera aussi une rentabilité accrue pour les autres commerces du village.

Sans un mot, Morag se mit à lire le document remis par Érin. Celle-ci et Ludovic se regardèrent, espérant une issue positive. Morag releva la tête et regarda son fils Ludovic.

— Et toi, quel serait ton rôle ?

— Je serais responsable de l’auberge, bien entendu, et de superviser les activités culturelles, avec la collaboration d’Érin, répondit Ludovic.

— Érin ? Je ne comprends pas... Tu as ton magasin général et ta famille, alors quel serait ton apport, excluant ce document. De plus, quel avantage en retire le magasin général ?

— Pour répondre à votre question, cela dépendra de vous : je propose mes services comme responsable de ce projet touristique, et cela pour une année entière. Si une autre année est requise, nous en

rediscuterons ensemble, vous et moi. Il va sans dire que ce travail ne nuira aucunement à mon commerce, car mon horaire sera adapté en conséquence.

— Tu souhaites que je t’engage ! déclara Morag en détaillant la jeune fille.

— Oui. Je crois sincèrement que mes idées sont excellentes pour tous. Pour Macleod-Beaudoin, ce sera lucratif, et nous protégerons l’identité du village qui profitera des retombées économiques.

— Hum...

— J’ajouterais que j’ai l’intention de préparer un feuillet destiné à tous les centres touristiques de la province. Y seront inclus les particularités naturelles de Ruby-des-Ruisseaux, ainsi que les commerces, tels que l’auberge Les Lupins, le magasin général, le salon de thé, les boutiques de Noël et de spécialités écossaises, et finalement, toutes les activités proposées.

— Je travaillerai en étroite collaboration avec Érin, ajouta Ludovic, enthousiaste.

— Vous me demandez de modifier, que dis-je, d’annuler le projet de William, commenta Morag.

— William est soupçonné d’ourdir des plans avec le maire Bluteau. Vous étiez présente ce soir-là, vous ne pouvez nier que les habitants ont très mal reçu cette information, déclara Ludovic.

— Hum... Érin, vous travailleriez pour moi ? reprit Morag en souriant.

— Pour vous, pour Ruby-des-Ruisseaux et pour moi ! répondit Érin en regardant Morag droit dans les yeux.

— Soit ! Je vais réfléchir à votre proposition. Je ne promets rien ! Je communiquerai avec vous la semaine prochaine pour vous indiquer si j’accepte ou si je refuse.

— Merci, dit Érin en se levant.

Avant de quitter la verrière, Érin se retourna et dit :

— Nous formerions une équipe du tonnerre !

Érin, accompagnée de Ludovic, quitta la pièce, ignorant que Morag la regardait attentivement. Un sourire satisfait s'afficha sur ses lèvres. Elle se pencha de nouveau pour lire plus attentivement la proposition d'Érin :

*Proposition pour l'île Macleod*

- *Rénovation de l'auberge Les Lupins*
- *Réaménagement du centre culturel :*
  - *Salle communautaire*
  - *Locaux pour boutiques spécialisées*
    - *Boutique de Noël*
    - *Trouvailles écossaises et tartans*
- *Événements :*

<i>Mois</i>	<i>Événements</i>
<i>Janvier</i>	<i>Hogmanay</i>
<i>Février</i>	<i>Bal de la Saint-Valentin</i>
<i>Mars Avril</i>	<i>Le temps des sucres</i>
<i>Mai</i>	<i>La fête du printemps</i>
<i>Juin Juillet</i> <i>Août</i>	<i>Saison touristique + fête de la</i> <i>commémoration du village</i>
<i>Septembre</i>	<i>Compétitions diverses</i>
<i>Octobre</i>	<i>Festival des couleurs</i>
<i>Novembre</i>	<i>Présentation d'un spectacle à saveur</i> <i>écossaise</i>
<i>Décembre</i>	<i>Illumination du sapin</i>

- La salle communautaire servira aux différents événements.

- Il y aura préparation d'un feuillet publicitaire, distribué aux centres touristiques, annonçant notre programme d'activités.

- Hogmanay (célébration du Nouvel An écossais) : promenade avec flambeaux dans les rues du village, accompagnés de cornemuse et du chant « aukd Lang Syne » écrit par Robert Burnes, puis retour sur l'île Macleod. Danses écossaises et dégustation de thé et scones (collaboration du salon de thé).

- Le temps des sucres : collaboration des apiculteurs de la région et dégustation d'un repas québécois à la salle communautaire (collaboration du salon de thé).

- La fête du printemps : concours de lanternes de couleur qui seront accrochées tout au long des sentiers pédestres entourant le village.

- Compétitions diverses : lancer de pierre légère et de pierre lourde (sports écossais) et meilleure recette de sablés écossais.

- Festival des couleurs : promenades dans les sentiers pédestres, suivies d'une dégustation de plats typiques du Québec et d'Écosse, se déroulant à la salle communautaire (collaboration du salon de thé).

- Spectacle inspiré d'un conte écossais (à déterminer).

- Illumination du sapin où chacun pourra suspendre sa boule de Noël contenant son rêve pour l'année qui vient (boules vendues à la boutique de Noël).

- La majorité de ces activités seront payantes, elles stimuleront les ventes dans les différents commerces de Ruby-des-Ruisseaux et augmenteront l'achalandage hors-saison estivale.

*- Ainsi, nous partagerons la beauté de Ruby-des-Ruisseaux avec les touristes, et cela sans entacher sa splendeur ni son charme.*

*- Nous inscrirons également que « l'effet Ruby » peut être au rendez-vous.*

*Érin Sinclair-Mackenzie*

William entra vivement dans la verrière, soucieux de connaître les modalités de la proposition de son frère et de cette trouble-fête.

— J'espère que vous les avez éconduits ? dit-il.

— Tu serais étonné par leur proposition, répondit Morag, pensive.

— Vous n'allez pas considérer cette farce ? Vous savez comme moi à quel point Ludovic est écervelé ! On ne peut se fier à lui.

Morag regarda attentivement son fils, réalisant pour la première fois l'intensité de sa jalousie envers son frère.

— Donne-moi les détails concernant l'entente contractée avec Bluteau, exigea Morag.

— Pourquoi ? Vous aviez pourtant spécifié que vous ne vous en mêleriez pas ! rétorqua William en fronçant les sourcils.

— Je viens tout juste de changer d'avis !

— Vous n'êtes pas sérieuse ! Ne me dites pas que vous avez laissé cette petite intrigante vous manipuler ! C'est franchement ridicule !

— Quel est ton arrangement avec le maire ? répéta Morag d'un ton sans réplique.

— C'est minime ! Ça ne vaut pas la peine de s'étendre sur ce sujet, répondit-il, anxieux d'en finir.

— Laisse-moi le soin d'en juger !

William hésita puis obtempéra, résigné face à la volonté inflexible de sa mère.

— Je lui ai offert une minime participation dans le projet. Quelques actions, lui permettant d'empocher quelques dollars.

— Des actions ! Dans ma compagnie ! Et quand avais-tu l'intention de m'en parler ? demanda Morag, furieuse.

— Il s'agit de mon projet et de mes décisions, riposta William en levant le ton.

— Il s'agit de MA compagnie ! rugit Morag, furibonde.

— Ne nous emportons pas, répondit William, soucieux de ne pas affronter sa mère. Je rectifierai le tout, si cela vous déplaît autant, ajouta-t-il en haussant négligemment les épaules.

Morag, déçue par les agissements de son fils et très en colère, lui demanda :

— As-tu donné des consignes aux ouvriers ?

— Pas encore. J'attends la soumission de Ralph Morrisson d'une journée à l'autre.

— Une soumission sur la construction du petit centre d'achats ?

— Oui, et sur la démolition de l'auberge, répondit William.

— À partir de maintenant, je te retire temporairement la direction de ce dossier, déclara Morag.

— Quoi ?

— Je n'accepte pas que l'on prenne des décisions concernant ma compagnie sans me consulter au préalable.

— Mais je vous assure que je peux tout arranger ! s'exclama William, hors de lui. Vous désirez m'humilier ?

— J'ai bien stipulé « temporairement ». Je dois d'abord réfléchir. Je te rendrai ma décision dans quelques jours.

William, furieux, sortit de la pièce en claquant la porte.

\*\*\*

Silencieuse depuis leur départ de la résidence des Beaudoin, Érin réfléchissait, se demandant si Morag lui accorderait sa confiance une deuxième fois.

— Je crois en nos chances ! affirma soudainement Ludovic.

— Ta mère est demeurée de marbre, ne laissant rien paraître de ses sentiments. Comment peux-tu être si positif ?

— Elle a gardé le document, répondit Ludovic en ébauchant un sourire.

— Et ?

— Cela démontre un intérêt, si minime soit-il, répondit-il en souriant. Je connais ma mère, tout n'est pas perdu.

— Tu crois ? demanda Érin, reprenant espoir.

— Elle nous aurait fichés à la porte sans hésiter, si sa curiosité n'avait pas été éveillée.

— Alors, attendons sa décision ! Nous avons tenté le coup, le reste lui appartient.

— Je demeure confiant, répondit Ludovic. Notre projet m'enthousiasme et ma mère est une redoutable femme d'affaires. Elle acceptera.

## Chapitre 12

Au magasin général, le père Ramsay se berçait tandis que Serge l'asperge, assit sur le banc près du poêle à bois, répétait pour la seconde fois :

— Avez-vous des nouvelles de Morag Macleod-Beaudoin ?

— Je te l'aurais dit, répondit le père Ramsay.

— Mais ça fait plus d'une semaine depuis la rencontre avec Érin !

La clochette au son aigret se fit entendre et Ludovic, affolé, entra dans le magasin général.

— *Cerise noire !* Il va finir par me faire mourir ! s'exclama Serge l'asperge.

Érin et Jean-Thomas se figèrent, présentant une mauvaise nouvelle.

— Je viens d'apprendre que ma mère est en route pour Ruby-des-Ruisseaux !

— Que t'a-t-elle dit ? demanda Jean-Thomas.

— Je ne lui ai pas parlé. Je viens tout juste d'appeler au bureau et sa secrétaire m'a informé qu'elle était partie pour Ruby-des-Ruisseaux.

— Est-ce bon signe ? demanda Érin, anxieuse.

— Si elle se déplace, il me semble que c'est de bon augure, dit Jean-Thomas.

— Hum... je ne parierais pas là-dessus, répondit Ludovic. Ma mère ne se défilera pas. Elle a l'audace d'assumer ses décisions et de les rendre en personne.

— *Tut Tut Tut !* mes amis, intervint le père Ramsay. Demeurons positifs ! Vous avez obligé Morag à réfléchir et cela

représente beaucoup. Si elle refuse, nous trouverons une autre stratégie.

— Je dois absolument retourner à l'auberge, mais je serai de retour dans quelques instants, car je suis convaincu que ma mère s'arrêtera ici.

\*\*\*

Chez les Bluteau, Carmen terminait son café, lorsque Romain rentra inopinément à la maison. Elle déposa son travail de dentelle et alla vers lui.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Carmen. Aurais-tu un autre malaise ?

— Pas du tout ! rétorqua le maire, irrité.

— Romain, tu m'inquiètes !

— J'ai essayé à nouveau de joindre Beaudoin, et sa secrétaire me répond invariablement qu'il est en réunion. Je lui ai alors demandé si elle lui avait remis mes nombreux messages et elle m'en a assuré.

— C'est vraiment bizarre qu'il ne retourne aucun de tes appels, murmura Carmen. Est-ce que tu crois qu'il nous a menés en bateau ?

— Il se passe quelque chose, j'en suis certain !

Elle regarda son mari marcher de long en large; il semblait très soucieux.

— Après tout, est-ce si important de ne pas être actionnaires dans le nouveau projet de Beaudoin ? murmura-t-elle, souhaitant le calmer.

— Ta question est légitime, ma chère. Mais ce qui me turlupine, c'est plutôt William Beaudoin. Est-ce un homme de parole ? Je commence vraiment à me questionner... tu as parfaitement raison, ce qui est le plus important, c'est le projet en lui-même, car ce changement majeur sur l'île Macleod favoriserait la disparition du magasin de Mackensie ! Voilà ce qui est important.

— Sans compter la faillite de la Beaudin. Elle devra oublier ses grands airs ! ajouta la maïresse.

Le téléphone sonna, interrompant la discussion des Bluteau. Carmen répondit et leva immédiatement les yeux vers le ciel, exprimant ainsi son mécontentement.

— Que puis-je pour vous, madame Laberge ? demanda-t-elle du bout de lèvres.

Romain leva soudainement la tête, sidéré par le silence inhabituel de son épouse.

Carmen remercia Luce et raccrocha le combiné. Romain pressentit le drame.

— Morag Macleod-Beaudoin est au village ! Au magasin général ! s'exclama-t-elle, indignée.

— Y aurait-il un lien entre le silence de William Beaudoin et la présence de sa mère à Ruby-des-Ruisseaux ? murmura Romain, véritablement alarmé.

— Alors, ce serait vrai..., marmonna Carmen.

— Explique-toi !

— Luce Laberge aurait vu Ludovic s'arrêter au magasin général il y a environ une semaine. Érin se serait engouffrée dans sa voiture et ils seraient partis tous les deux.

— Tu as omis de m'en parler ? déclara Romain, réprobateur.

— Je croyais qu'elle désirait tout simplement se montrer intéressante, voilà tout ! Elle cherche sans cesse à m'épater ! Elle m'exaspère tellement !

— Reconnais au moins son utilité ! rétorqua-t-il.

Ce dernier, pensif, réfléchissait à vive allure, se questionnant sur la présence non prévue de Morag à Ruby-des-Ruisseaux.

— Il faut rejoindre William Beaudoin, c'est impératif ! déclara son épouse. Il est certainement au courant des événements.

— Tu as raison.

\*\*\*

Marguerite Sinclair, agenouillée près de son petit-fils Brian, s'amusait en tentant de le poursuivre. Les éclats de rire de l'enfant contribuaient à l'ambiance conviviale du magasin général.

Le père Ramsay et Serge l'asperge discutaient de la température comme s'il s'agissait d'une question primordiale.

Érin et Jean-Thomas s'occupaient de la dernière commande arrivée au magasin, lorsque Morag Macleod-Beaudoin fit son entrée dans le commerce. Même la petite clochette au son aigret émit un bruit sourd, comme intimidée par la vieille dame.

Tous cessèrent leurs activités, figés et stupéfaits.

Promptement, le petit Brian courut se réfugier dans les bras de sa mère. Marguerite se releva, tentant de replacer son chignon qui pendouillait lamentablement. Le père Ramsay cessa de se bercer, tandis que la tête de Serge l'asperge se tournait tantôt vers son vieil ami, tantôt vers Morag, cherchant à comprendre la situation.

Jean-Thomas fut le premier à réagir.

— Bonjour, madame ! Votre visite impromptue nous cause un véritable émoi, comme vous pouvez le constater, dit-il en ébauchant un sourire.

La vieille dame émit un petit ricanement de satisfaction.

— Je ne comprends pas pourquoi je fais si peur, répondit-elle, faussement repentante.

— Nous n'avons pas peur, rassurez-vous, intervint Érin. Au contraire, nous nous demandions si vous aviez oublié votre promesse, puisqu'une semaine est déjà passée depuis notre dernière rencontre.

Morag plissa les yeux, incertaine quant à la réplique d'Érin. Devait-elle s'en offusquer ou non ?

— Jeune fille ! Je n'ai qu'une parole, répliqua-t-elle.

Érin, consciente que cette dame détenait un énorme pouvoir concernant l'avenir de Ruby-des-Ruisseaux, préféra garder le silence.

Morag détaillait cette jeune femme déterminée qui affichait une telle confiance en elle, sans pour autant paraître impolie ou belliqueuse. « Telle est Érin Sinclair-Mackensie », se dit-elle, admirative.

— Venez, dit Morag, autoritaire. Allons à l'auberge.

— *Tut Tut Tut !* intervint le père Ramsay. Vous êtes incorrigible, chère madame ! Nous priver ainsi de votre décision, c'est tout simplement de la torture !

Morag, tout d'abord ébahie par le sans-gêne du père Ramsay, éclata de rire.

À ce moment-là, Ludovic fit brusquement irruption dans le magasin général. Décidément, la petite clochette subissait quelques assauts en cette matinée.

— Vous voilà ! s'écria-t-il en pointant sa mère. Je viens de communiquer avec Laurent, et il m'a informé de votre visite à Ruby-des-Ruisseaux. Je suis horriblement vexé par votre attitude envers moi ! Vous auriez pu me prévenir !

Ludovic, sous le regard estomaqué des gens présents, gesticulait tout en arpentant le magasin.

— Venir à Ruby-des-Ruisseaux sans même m'avertir ! répéta-t-il.

— Ludovic, intervint Morag, cesse de déambuler de la sorte, tu m'étourdis !

— Je suis mortifié, cruellement blessé. Tout mon être souffre ! ajouta-t-il avant de s'effondrer auprès de Serge l'asperge.

— *Cerise noire !* s'exclama Serge l'asperge. Il faut faire quelque chose. Monsieur Ludovic est malade !

— *Tut Tut Tut !* mon bon ami. Laissons sa mère le reconforter, déclara le père Ramsay.

— Ludovic, reprit Morag. Nous allons te rejoindre à l'auberge Les Lupins !

— Vraiment ?

— Ta mère venait juste de me l'ordonner, déclara Érin en défiant la vieille dame.

Morag fronça les sourcils, puis un mince sourire éclaira son petit visage ridé.

Ludovic, d'un bond, se retrouva à la porte du magasin.

— Alors ? On y va ?

— *Tut Tut Tut !* Ton arrivée bruyante a interrompu ma discussion avec ta mère. Celle-ci allait nous informer de sa décision concernant l'offre d'Érin. Tu ne vas certainement pas priver le doyen de Ruby-des-Ruisseaux d'une information aussi capitale !

La sonnette au son aigret se fit de nouveau entendre et Luce Laberge pénétra dans le magasin. Elle ne jeta aucun regard à la ronde, sauf à Morag.

— Bonjour, madame Macleod-Beaudoin. J'espère que vous allez bien. Sachez, chère madame, que nous, les habitants de ce beau village, sommes très enthousiastes concernant votre beau projet de petit centre commercial, débita-t-elle avec un grand sourire.

— Veuillez m'excuser, je dois me rendre à l'auberge avec mon fils Ludovic, répondit Morag avant de poursuivre à l'adresse d'Érin. Madame Mackensie, comme entendu précédemment, accompagnez-nous, votre concours sera très utile pour l'inventaire des denrées et je vous en saurais gré, conclut-elle sans un regard pour Luce Laberge, ébahie.

Érin fut d'abord consternée, puis admirative envers Morag. Cette dernière possédait un esprit logique, pratique et rapide.

— D'accord, je me joins à vous. Madame Laberge, Jean-Thomas se fera un plaisir de vous servir, dit-elle.

— Ce sera avec joie, répondit Jean-Thomas en souriant à Luce.

Luce Laberge les regarda partir, puis s'exclama juste avant de s'éclipser :

— Zut, j'ai complètement oublié ma liste d'effets.

La porte se referma et Marguerite éclata d'un rire bruyant.

— *Chansonnette !* La petite fouineuse n'a rien eu à se mettre sous la dent !

— Elle a gâché le moment, dit le père Ramsay, visiblement très déçu.

— Érin nous racontera tout en revenant. À votre âge, vous possédez certainement un trésor de patience, n'est-ce pas ? dit Jean-Thomas en regardant Marguerite en souriant.

Le père Ramsay haussa les épaules, résigné.

\*\*\*

Rose réfléchissait aux informations apprises ces derniers jours. Les hommes venus précédemment au salon de thé étaient des ouvriers et ils seraient responsables du projet de Macleod-Beaudoin concernant l'île Macleod. Le logo RM, aperçu sur le camion, suggérait qu'il s'agissait peut-être bien de Ralph, de son Ralph Morrisson. « Idiote ! Après tout ce qu'il t'a fait endurer, comment peux-tu encore éprouver des sentiments pour lui ? Que faire ? » se demanda-t-elle une énième fois.

Un coup frappé à la porte la fit sursauter. Elle regarda sa montre et réalisa qu'il était déjà onze heures. Ce devait être Rébecca, ponctuelle comme toujours. Elle se hâta de lui ouvrir et l'invita à l'intérieur.

— Merci d'être venue, dit-elle.

— J'imagine que c'est important, répondit son amie en s'asseyant sur un fauteuil.

Rose versa du thé dans deux jolies tasses de porcelaine, puis prit un fauteuil face à Rébecca qui l'observait attentivement.

— Allons ! l’invita cette dernière. Qu’y a-t-il qui te perturbe autant ?

Rose hésitait à confier son secret, même si Rébecca était digne de confiance.

— Le thé est excellent, mais tu ne m’as pas demandé de venir simplement pour siroter ! affirma Rébecca. Lâche le morceau et tu seras libérée d’un poids.

— Tu as raison..., avoua Rose. Je t’ai parlé de la voix entendue au salon de thé et...

— Et ?

— Je suis presque certaine qu’il s’agit de Ralph.

Rose exposa à Rébecca son raisonnement concernant le logo du camion comportant les initiales du père de sa fille.

— J’avoue que l’étai se resserre autour de ce vaurien ! commenta la mégère.

— Rébecca ! riposta la mère de Ruby, mécontente.

— Pardonne-moi, répondit-elle. Mais c’est plus fort que moi, j’exècre les gens qui se défilent face à leurs responsabilités.

— Il s’agissait d’amour, répondit Rose. J’aurais refusé qu’il m’épouse par devoir !

— Hum... Selon tes dires, il n’a même pas daigné rompre correctement avec toi... Il s’est tout simplement éclipsé de ta vie. Volatilisé ! Tu avoueras que cet individu est un moins que rien !

— Je comprends ton jugement, mais on ne commande pas à ses sentiments. J’ai aimé cet homme de tout mon cœur.

— Quelle est la prochaine étape ? demanda la recluse, désirant écourter un possible encensement du bonhomme.

— Voilà la question ! J’ai besoin de ton opinion.

— Concernant ce... malotru... pardonne-moi, ça m'a échappé. Rose, je ne suis pas certaine que je sois la personne toute désignée pour te conseiller adéquatement.

— Je dois réfléchir à ce que je dirai à ma fille. J'ai seulement besoin d'un son de cloche réaliste et dépourvu de sentimentalité, répondit-elle.

Rébecca se questionnait sur la dernière remarque de son amie. Était-ce un compliment ou un reproche ?

— La première chose à faire est de t'assurer qu'il s'agit bien de Ralph Morrisson, affirma Rébecca.

— Comment ? Je ne désire nullement attirer son attention.

— J'ai peut-être une idée, avança Rébecca, pensive. Ludovic Beaudoin m'a commandé une scène de l'auberge Les Lupins, celle-ci doit orner le foyer de la salle à manger. Il a requis ce tableau lors de la fête commémorative. À ce moment-là, je ne lui ai rien promis, car j'étais épuisée. J'avais beaucoup travaillé pour l'exposition de cette fête.

— Je ne comprends pas, dit Rose, sceptique.

— Je pourrais me rendre à l'auberge et lui demander s'il désire toujours ce tableau et, mine de rien, m'informer sur les rénovations, puis de fil en aiguille, sur ton Ralph Morrisson... Qu'en penses-tu ?

— Rébecca ! s'exclama Rose en riant. Je ne te savais pas si rusée.

— Moi non plus ! s'esclaffa Rébecca.

— Quand crois-tu être en mesure de mettre ton plan à exécution ?

— Maintenant, car je me dégonflerai si j'attends !

— Merci, mon amie, dit Rose, très émue par la gentillesse de cette femme méconnue par la plupart des gens.

Rébecca toussota, tant l'émoi de son amie l'embarrassait.

— S’il s’agit bien de lui, quelle sera l’étape suivante ?

— Je n’aurai aucune autre alternative que de le rencontrer. Il n’est pas question que Ruby subisse un rejet.

— Ce sera ardu pour toi.

— Je sais, mais j’ai aussi besoin de connaître sa version, dit Rose. Je pourrai ainsi véritablement boucler la boucle.

## *Chapitre 13*

Rébecca se dirigeait vers l'auberge Les Lupins en marchant d'un pas rapide, espérant ainsi clore cette démarche avec célérité. Elle traversa le joli ponceau et constata avec tristesse toute l'ampleur des dégâts.

Arrivée à la porte de l'auberge, elle prit une grande inspiration et entra. Quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir Morag Macleod-Beaudoin, Érin et Ludovic assis ensemble à une table de la salle à manger de l'auberge. Un homme au visage de marbre, vêtu de noir, se tenait debout près de l'entrée. Ce dernier la détailla sans vergogne et Rébecca avala de travers. « Qu'est-ce que je fous ici ? » pensa-t-elle. Elle se préparait à rebrousser chemin, lorsque Ludovic l'interpella :

— Rébecca ! Quel plaisir de vous voir !

Il se leva, se dirigea vers elle et lui prit le bras, l'entraînant vers sa mère et Érin.

Rébecca ressentit une panique l'envahir et elle tenta de se libérer de Ludovic, mais celui-ci, exubérant, babillait en informant sa mère du talent unique de cette artiste locale. Sans même s'en rendre compte, elle se retrouva assise parmi eux.

— Je m'excuse de vous importuner, bredouilla-t-elle. J'ignorais que Ludovic... monsieur Beaudoin, avait de la visite.

Faisant mine de se lever, Ludovic l'en empêcha en posant sa grande main sur son bras.

— Vous ne nous dérangez pas du tout, ma chère ! affirma-t-il.

Morag l'observait, tandis qu'Érin, réalisant l'embarras de Rébecca, s'empressa de réagir.

— Bonjour, Rébecca. Soyez sans crainte, votre présence ne nous dérange pas du tout.

— Que puis-je pour vous ? s'exclama Ludovic en effectuant une révérence devant Rébecca, qui rougit subitement.

— Ludovic ! intervint Morag. Cesse ces gestes grandiloquents, tu vois bien que tu embarrasses cette dame.

Rébecca ressentit immédiatement un grand respect pour cette petite femme autoritaire qui la traitait avec tant de politesse. Cela lui redonna un peu confiance en elle.

— Ma démarche peut aisément être remise à un autre jour, dit-elle.

— Mais non ! répondit Ludovic. Il n'est pas dit que vous êtes venue jusqu'à l'auberge pour repartir bredouille !

Rébecca se résigna et répliqua :

— Voilà ! Vous m'aviez demandé, lors de la fête commémorative, de peindre une scène représentant l'auberge dans le but d'orner votre salle à manger. L'affluence des visiteurs m'a accaparée et je fus dans l'impossibilité de vous rendre ma réponse. Je suis consciente que nous sommes en septembre, mais j'ai eu beaucoup de travail. D'ailleurs, je m'excuse du délai.

— Quelle idée géniale ! s'écria Érin. J'adorerais que le magasin général soit immortalisé en peinture ! Pourriez-vous prendre également ce contrat ? demanda-t-elle, enthousiaste.

— Certainement, répondit Rébecca, agréablement surprise.

— Jean-Thomas sera enchanté lorsqu'il apprendra cela ! Nous cherchions un cadeau spécial à offrir à son grand-père à l'occasion de son mariage, et voilà qui ne peut être plus parfait.

— J'espère avoir le temps de le peindre avant le mariage, répondit Rébecca. J'ignore quand aura lieu l'heureux événement.

— Ils attendent que le mystère entourant l'île Macleod soit résolu avant de fixer une date, répondit Érin en souriant à Morag.

— Maintenant la question ne se pose plus ! répondit la vieille dame.

— En effet ! dit Ludovic. Vous êtes la première à apprendre que ma mère a accepté l'offre d'Érin.

Rébecca, interrogative, fixait Ludovic sans comprendre.

— L'île Macleod deviendra un endroit particulier et Ruby-des-Ruisseaux conservera sa vocation de village bucolique et distinct par ses valeurs et sa magie. N'oublions pas « *l'effet Ruby* » !

— Pour le tableau..., dit Rébecca, vraiment dérouterée.

— J'ai une idée particulière concernant ma demande. Je vais réfléchir davantage, car j'opterais plutôt pour quatre tableaux de l'auberge, un pour chaque saison !

— Oh ! J'ai une idée ! s'écria à nouveau Érin. Pourquoi ne pas ajouter, parmi les compétitions sportives et culinaires de septembre, une compétition artistique ! Nous exposerions des œuvres représentant des scènes du village et les visiteurs voteront pour la plus belle œuvre. Le gagnant pourrait se voir offrir un forfait à l'auberge !

Rébecca n'y comprenait absolument rien. Morag opinait et Ludovic dansait de joie. Qu'est-ce qui se passait ici ?

— Vous pourriez nous aider à disposer les œuvres, suggéra Érin, tout à son projet.

— Bien sûr qu'elle le fera ! intervint Ludovic.

Rébecca fit un ultime effort pour accomplir la tâche promise à Rose.

— Alors, les rénovations...

— Et les constructions, coupa Ludovic.

— Tout s'enclenchera donc très bientôt, reprit Rébecca ?

— Aussitôt que monsieur Morrisson déposera sa soumission.

— Monsieur Morrisson ? demanda innocemment Rébecca.

— Ralph Morrisson. C'est un ouvrier très talentueux. Nous faisons régulièrement affaire avec cet homme, conclut Ludovic.

Rébecca tenta de cacher son étonnement en se levant avec nonchalance. « Ainsi, Rose ne s'était pas trompée », se dit-elle.

— Je constate que vous êtes particulièrement occupés, alors je vous laisse et nous discuterons plus tard de vos projets respectifs.

Sans plus attendre, elle se dirigea vers la sortie sans regarder l'homme en noir. Une fois dehors, elle se secoua et se pinça. Non, elle n'avait pas rêvé !

\*\*\*

Rébecca s'arrêta à la porte du chalet de Rose Desrosiers, tentant de reprendre son souffle. Avant qu'elle ne puisse grimper les quelques marches de la véranda, Rose lui ouvrit la porte.

— Alors ?

— Puis-je tout d'abord entrer ? demanda Rébecca entre deux respirations saccadées.

— Toutes mes excuses, répondit Rose, contrite. Allez, viens !

Installées au salon, les yeux fixés sur Rébecca, Rose attendait avec impatience le compte rendu de son amie.

— Tu avais raison ! Il s'agit bien de Ralph Morrisson.

Rose porta la main à sa bouche, incapable d'articuler une seule parole.

— Il y a peut-être plus d'un Ralph Morrisson, affirma Rébecca, elle-même peu convaincue.

— Peut-être... mais n'oublie pas que j'ai tout de même cru reconnaître sa voix, répondit Rose, songeuse.

— Ce n'est pas tout, poursuivit Rébecca.

Cette dernière raconta tout ce qu'elle avait appris à l'auberge Les Lupins.

— Oh ! J'imagine que c'est de bon augure, murmura Rose, l'esprit ailleurs.

Rébecca s'apercevait très bien que Rose ne l'écoutait qu'à moitié.

— Que vas-tu faire concernant ton bonhomme ?

— Rébecca ! dit Rose, désapprobatrice face à son ton peu amène. Je dois le voir, lui parler... Il faudra que je surveille sa présence dans le village, murmura-t-elle, pensive.

— Ça ne devrait pas tarder, car les gens de l'auberge m'ont semblé assez excités par leur projet, répondit Rébecca.

— Tant mieux ! J'espère régler toute cette question le plus rapidement possible. Ruby mérite que je réponde une fois pour toutes à son interrogation.

— Ça vaudra mieux pour toi aussi, déclara Rébecca.

\*\*\*

La petite cloche au son aigret du magasin général fit entendre le son que tous attendaient avec impatience : le retour d'Érin. Celle-ci, le sourire aux lèvres, se jeta dans les bras de Jean-Thomas, qui la serra tendrement contre lui.

— Morag a accepté ! s'écria-t-elle en riant.

— *Tut Tut Tut !* dit le père Ramsay. Ma chère enfant, nous aimerions énormément nous réjouir avec toi, mais nous ignorons ce qui cause ton bonheur. D'ailleurs, tu me vois très peiné d'être ainsi mis à l'écart de tes projets. C'est la première fois et je ne suis pas certain de me remettre d'un tel manque de confiance, conclut-il d'un ton piteux.

— *Cerise noire !* Le père Ramsay a raison. Je croyais que nous étions tous des amis !

— Mes chers amis, laissez-moi vous expliquer la raison de mon silence, répondit Érin. Premièrement, ce n'est pas un manque de confiance en vous, mais un acte de pure amitié visant à ne pas vous décevoir. Je désirais vous protéger, vous que j'aime tant, d'une amère déception.

Le père Ramsay et Serge l'asperge demeurèrent silencieux.

— Pardonnez-moi, mes chers amis, insista-t-elle. Je suis sincèrement désolée de vous voir si attristés. Mais, dit-elle avec un sourire, j'ai une excellente nouvelle à vous apprendre.

Les deux compères prolongèrent leur silence boudeur.

— Voilà ! reprit-elle. J'ai discuté avec Jean-Thomas et nous avons conclu qu'il fallait s'investir davantage pour sauver notre gagne-pain, ceux des autres marchands locaux et notre beau Ruby-des-Ruisseaux.

— Nous te pardonnons, ma chère enfant, dit le père Ramsay, dévoré par la curiosité. N'est-ce pas, mon ami ? continua-t-il en se tournant vers Serge l'asperge.

— *Cerise noire !* J'ai vraiment hâte de connaître cette nouvelle !

Érin et Jean-Thomas sourirent, puis la jeune femme se rapprocha des deux amis.

— Mes amis, je vous demande la plus grande discrétion. Morag viendra bientôt au village pour expliquer les détails concernant les réparations sur l'île Macleod. Les habitants de Ruby-des-Ruisseaux apprendront à ce moment-là la nouvelle orientation de celle-ci... Parce que vous êtes mes amis, je vous confierai le tout dès aujourd'hui, mais il est primordial de laisser à Morag l'initiative des événements. Aussi, je réitère votre promesse de retenue dans vos propos. Saurez-vous tenir votre langue ? demanda-t-elle en souriant.

— Quelle question ! dit le père Ramsay, feignant la colère.

— Il n'y aura pas de centre commercial sur l'île Macleod, déclara enfin Érin.

— *Cerise noire !* Je suis si content ! s'exclama Serge l'asperge.

Elle donna quelques informations sur l'entente, mais préféra que ses amis apprennent les détails de la voix de Morag Macleod-

Beaudoin qui, une fois encore, sauvait le village de Ruby-des-Ruisseaux.

\*\*\*

Une soudaine averse s'abattit sur Ruby-des-Ruisseaux, accompagnée de fortes bourrasques. Le village semblait désert, les gens préférant se terrer chez eux. Ruby tenait tant bien que mal son capuchon, soumis aux caprices de mère Nature.

En cette fin d'après-midi, elle entra au salon de thé, son manteau dégoulinant, sous l'œil effaré de Camélia qui sortait de la cuisine.

— Bonjour, Ruby, dit cette dernière.

Alice, sur les talons de Camélia, vit Ruby retirant son manteau qui ruisselait sur le plancher.

— Tu es toute trempée ! s'exclama-t-elle.

— Je sais bien ! répondit Ruby, irritée. Tu as vu le temps dehors ?

— Les clients se font rares, intervint vivement Camélia, s'apercevant de son humeur massacrate.

— Je ne peux les blâmer ! répondit-elle. Ce temps est exécration !

Alice étant retournée à la cuisine, Camélia en profita pour attirer Ruby un peu à l'écart.

— Ruby, je ne souhaite nullement me mêler d'affaires personnelles, mais je ne peux m'empêcher de remarquer ton attitude.

— Mon attitude ?

— Tu sembles impatiente, voire belliqueuse, répondit-elle. Comprends-moi bien, ma chère enfant, tu as le droit d'éprouver des émotions. Mais ici, au salon de thé, nous devons les mettre de côté pour le bien-être de notre clientèle et le nôtre. Nous travaillons ensemble et il deviendrait rapidement intolérable qu'une tension se dresse entre nous.

Ruby hésitait à confier à Camélia ce qui la troublait ainsi.

— Je vais m’excuser auprès d’Alice, dit-elle. Vous avez raison, le ton que j’ai utilisé avec elle est inexcusable.

— Ce serait en effet un geste de respect envers elle. Même si elle n’a aucun filtre, il n’est pas de mise de la bousculer sans raison véritable.

— Ma mère me préoccupe, lança Ruby.

— Rose ? demanda Camélia. Serait-elle souffrante ?

— Je l’ignore !

Camélia, stupéfaite, attendait des éclaircissements.

— Lorsque je suis arrivée de l’école, elle était assise près de la fenêtre, le regard dans le vide, prostrée. Je l’ai questionnée, inquiète de son état. Elle a tenté de me reconforter, mais le cœur n’y était pas. J’ignore ce qui la tourmente, mais je suis convaincue que ce n’est certainement pas banal. C’est la première fois que je la vois ainsi !

— Hum... Je te comprends, murmura Camélia.

— Je me demande si je dois contacter son frère, le docteur Desrosiers, murmura Ruby.

— Sans en discuter avec ta mère ?

— Je suis inquiète, se justifia Ruby.

— Je crois que tu devrais la consulter avant de prendre une telle initiative.

— Peut-être... surtout que mon oncle et ma mère ne s’entendent pas vraiment.

— Si je peux te prodiguer un conseil, avança Camélia, ce serait de dévoiler à ta mère ta grande inquiétude. Vous êtes tellement proches toutes les deux qu’elle t’écouterà.

— Je vais y réfléchir, répondit Ruby.

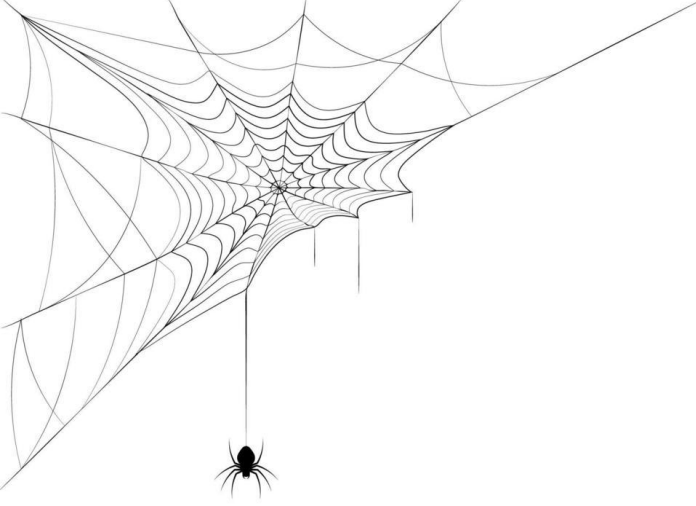
\*\*\*

La dernière semaine de septembre s'était lamentablement étirée. En effet, elle fut source de soucis pour certains et d'espoir pour d'autres.

Rose Desrosiers s'était donné beaucoup de mal pour croiser Ralph Morrisson, mais sans succès. Elle avait entrevu le camion de ce dernier à quelques reprises, mais seulement pour de courts allers-retours entre le village et Montréal.

Elle tentait tout de même de faire bonne figure devant Ruby, qui l'épiait, soucieuse de l'état de santé de sa mère. Rose en était pleinement consciente, mais il lui était impossible de faire mieux. Elle en avait perdu le sommeil et l'appétit. Néanmoins, une rencontre demandée par Morag Macleod-Beaudoin était prévue le mercredi 2 octobre, et Rose espérait que les citoyens de Ruby-des-Ruisseaux en apprendraient davantage sur les rénovations, donc sur Ralph Morrisson. Elle n'en pouvait plus d'attendre. Il lui tardait de clore ce chapitre de sa vie une fois pour toutes.





## *Calendrier d'octobre*



## *Chapitre 14*

Le premier mercredi d'octobre, la population de Ruby-des-Ruisseaux, dévorée de curiosité, s'entassa dans le salon de thé. Chacun énonçait ses prédictions. Pour certains, un centre d'achats représenterait un énorme éléphant blanc dans un si petit village, tandis que pour d'autres, il fallait suivre le progrès, Ruby-des-Ruisseaux ne s'en trouverait pas plus mal. Quant aux marchands locaux, plus réservés, ils gardaient le silence, espérant que la menace évoquée par William Beaudoin s'effondre.

Rose et Ruby, assises avec les sœurs Cummings, saluèrent Andrée-Anne et Julius qui se joignirent à elles. Thomas et Camélia, déjà installés, discutaient avec Érin et Jean-Thomas. Marguerite Sinclair, suivie du père Ramsay et de Serge l'asperge, fit une entrée remarquée, serrant des mains et distribuant des sourires sous l'œil furieux de Romain Bluteau et de son épouse.

Une table placée à l'avant, sur laquelle se trouvait une pile de documents ainsi que trois chaises inoccupées, attisèrent grandement la curiosité des gens.

Érin regarda l'heure, puis se dirigea vers l'avant. Carmen Bluteau, éberluée, la fixait avec intensité. Elle se pencha vers son mari et chuchota :

— Regarde ! La Mackensie se rend à la table ! Je n'y comprends rien.

— Je n'ai pas un bon pressentiment, murmura le maire, les sourcils froncés. Je me demande si cela n'explique pas le silence de William Beaudoin.

— Ne me dis surtout pas que le projet de centre d'achats tombe à l'eau pour une seconde fois ! rétorqua la mairesse.

L'arrivée de Morag Macleod-Beaudoin évita à Romain de répondre. Espérant apercevoir William, il fut amèrement déçu de

constater que seul Ludovic, le grand dadaïste, comme il le surnommait, suivait sa mère. Tous les deux se dirigèrent vers l'avant, rejoignant Érin.

N'y tenant plus, le maire se leva et toussa fortement, espérant ainsi imposer le silence dans la salle. Puis, il s'adressa directement à Morag :

— Madame Macleod-Beaudoin, je vous souhaite la bienvenue parmi nous. Il va sans dire qu'en tant que maire de Ruby-des-Ruisseaux, je me fais l'interprète de nous tous en vous exprimant notre reconnaissance. En effet, la compagnie Macleod-Beaudoin a su découvrir le potentiel de notre municipalité en investissant dans un projet qui nous propulsera vers un avenir florissant. Néanmoins, j'aurais cru que monsieur William Beaudoin, votre fils, responsable de ce projet, se joindrait à nous, ajouta-t-il.

Sous le regard effaré du maire, Érin se leva et déclara :

— Merci, monsieur le maire. Nous allons maintenant donner la parole à madame Macleod-Beaudoin.

La petite dame se leva et, sans un mot, fixa d'abord les habitants du village, puis elle s'exprima.

— Bonsoir à tous. Je remercie chacun d'entre vous pour l'intérêt porté au projet de l'île Macleod.

— J'exprime, au nom de tous mes concitoyens, notre fierté quant au développement prévu sur cette île, déclara pompeusement le maire.

Sans un regard pour Romain Bluteau, Morag poursuivit :

— Le projet initial, sous la responsabilité de mon fils William, consistant à construire un centre d'achats, est annulé.

La stupeur se peignit sur les visages. Le maire Bluteau, hébété, ne pipait mot. Cependant, son épouse Carmen se leva, et le doigt pointé vers la vieille dame laissa éclater sa fureur.

— Comment osez-vous, madame Macleod-Beaudoin, vous moquer ainsi de la population de Ruby-des-Ruisseaux ? Je vous croyais une femme d'affaires sérieuse et non une girouette ! Vous venez ici, chez nous, croyant que tout vous est permis, mais vous êtes dans l'erreur ! Sachez, chère madame, que vous manquez de rigueur et de savoir-vivre !

Un silence lourd s'abattit sur l'assemblée. Les têtes se tournaient tantôt vers Morag, qui affichait un visage fermé, et tantôt vers Carmen, cramoisie, les poings serrés. Malgré son corps frêle, Morag en imposait. Son impassibilité semblait plus menaçante qu'aucune parole. Le silence perdurait et les gens, mal à l'aise, se demandaient comment agir. Érin aussi se questionnait à savoir si elle devait intervenir ou laisser Morag répondre à la mairesse.

— Madame Bluteau, dit soudainement Morag, je conçois que vous ayez une opinion sur mon projet, mais ne vous avisez plus jamais de m'attaquer personnellement.

Le ton monocorde de la vieille dame semblait plus inquiétant qu'une tirade colérique. La mairesse, surprise, se rassit sans ajouter un mot.

— Avant d'être interrompue, déclara-t-elle en regardant l'épouse du maire, qui, remise de ses émotions, ne baissa pas les yeux, je vous annonçais que le projet initial de centre d'achats était dissous. Vous comprendrez également que mon fils William s'est vu retirer la supervision des travaux qui seront effectués.

Les gens interloqués ne savaient plus que penser. Morag poursuivit :

— Avant de vous dévoiler quelle sera la vocation à venir de l'île Macleod, je me dois de mentionner qu'encore une fois, l'intervention d'Érin Sinclair-Mackensie a fortement influencé ma décision. Cette jeune femme m'a soumis une idée que je qualifierais des plus intéressantes.

Morag se tourna alors vers Érin et Ludovic, leur demandant de procéder à la distribution des documents placés sur la table. Carmen arracha le document des mains de Ludovic, tandis que le maire, dédaigneusement, refusa ledit document. Tous les participants, intrigués, se penchaient sur la lecture du futur projet.

— Chers citoyens de Ruby-des-Ruisseaux, vous constaterez en lisant la brochure, que l'auberge Les Lupins sera rénovée et retrouvera sa vocation première, soit celle d'accueillir les nombreux visiteurs qui profiteront tout au long de l'année de votre charmant village, participant aux différentes activités proposées. Le détail de ces activités vous est présenté dans le feuillet. Les responsables de ces événements seront Érin Sinclair-Mackensie, qui agira en tant que consultante, et Ludovic, mon fils, qui sera un collaborateur hors pair.

— Il n'y a rien de vraiment nouveau ! s'exclama Carmen.

— Madame Bluteau a raison, ajouta Luce Laberge. Quelques événements étalés tout au long de l'année ne représentent pas ce que je qualifierais de « projet ».

— Bien dit ! scanda la mairesse avec défi.

— Avant d'être interrompue, et ce, pour une seconde fois, affirma Morag en ricanant, je m'apprêtais à expliquer ce qu'il adviendra du centre culturel.

— Vous allez le rénover ? ironisa Carmen.

Cette fois-ci, le maire, exaspéré, se tourna vers sa dame et son regard la fustigea. Ignorant l'intervention de Carmen, Morag continua ses explications.

— La suggestion d'Érin, de conjuguer le projet initial avec les événements mensuels, m'est apparue comme très attrayante. D'ailleurs, madame Bluteau n'a pas complètement tort en affirmant que le centre culturel sera rénové, dit-elle en regardant la mairesse. En effet, ce dernier offrira dorénavant plus de commodités pour les rassemblements événementiels et à ce bâtiment seront annexées des

boutiques spécialisées, comme une boutique de Noël et un magasin offrant les tartans écossais ainsi que différents objets et souvenirs concernant la culture écossaise. En conséquence, les commerces locaux ne perdront aucune affluence. Au contraire, ils seront mis à contribution.

— Donc, je ne perdrai pas mon emploi ! s'écria Alice, tout sourire.

— Quelle insignifiante ! affirma Carmen.

— Au contraire, rectifia Fiona Scott, piquée par l'attitude belliqueuse de Carmen. Alice Cummings a raison. La préservation des commerces locaux s'avère essentielle pour la survie des citoyens. Cette nouvelle avenue proposée par Macleod-Beaudoin amène plutôt un complément à notre beau village, et non la destruction de nos infrastructures actuelles.

— Gardez vos discours politiques pour le débat ! lança Carmen.

— Je ne comprends pas pourquoi la mairesse semble si enragée, intervint Alice. Il me semble que nous devrions tous nous réjouir de l'issue de la situation.

— En sommes-nous venus à écouter les élucubrations de cette écervelée ? répondit la mairesse, frustrée par la situation.

— En voilà assez ! intervint Andrée-Anne. Les insultes proférées par madame Bluteau sont disgracieuses et, à mon avis, démontrent une totale indifférence quant à la survie des commerces de Ruby-des-Ruisseaux. J'aimerais entendre le maire s'exprimer sur la proposition de Macleod-Beaudoin. Est-il du même avis que sa chère épouse ?

Tous les regards convergèrent vers le maire. Avec un soupir d'exaspération, il se leva et il s'adressa directement à Andrée-Anne.

— Chère madame, je croyais que vous seriez à même de discerner les opinions personnelles des avis officiels. Je constate

qu'une explication est nécessaire : mon épouse a le droit, au même titre que chacun d'entre nous ici présents, d'afficher ses opinions. Elle est une personne à part entière et elle est parfaitement apte à affirmer ses convictions. Cela étant dit, à votre demande, que je qualifie d'injurieuse, je vous répondrai qu'en tant que maire, les intérêts de mes concitoyens ont toujours été ma priorité.

— Que faites-vous de votre entente secrète avec William Beaudoin ? demanda Marguerite Sinclair.

— Mesdames et messieurs, intervint Morag, je vous suggère d'attendre au débat prochain pour étaler vos programmes électoraux. Chaque chose en son temps !

— Est-ce à dire qu'Érin travaillera dorénavant à l'auberge Les Lupins ? demanda Ruby.

Morag regarda Érin, qui prit la parole.

— Comme madame Macleod-Beaudoin l'a mentionné, je serai consultante pour tous les nouveaux projets pour l'année à venir. Ce genre d'emploi me permettra de poursuivre mon travail au magasin général tout en m'acquittant de mes nouvelles responsabilités au sein de la compagnie de madame Macleod-Beaudoin.

— Cela ne représente-t-il pas une grosse somme de travail ? demanda Camélia.

— Certainement, répondit Érin. Mais ce nouveau projet m'enthousiasme énormément et Ludovic sera un excellent compagnon de travail. D'ailleurs, je sais pertinemment que beaucoup de gens s'investiront à la réussite de ce projet.

— Madame Macleod-Beaudoin, est-il possible de connaître vos plans quant au début des travaux effectués sur l'île Macleod ? demanda Thomas Mackensie.

— La compagnie RM Construction, dirigée par monsieur Ralph Morrisson, se chargera de tous les travaux. Cet homme a très souvent travaillé pour moi et son professionnalisme est digne de

confiance. Pour répondre plus précisément à votre question, nous travaillerons dans les jours à venir sur les plans de ce nouveau complexe. Aussitôt le tout terminé, les travaux s'enclencheront. Pour ce qui est de l'auberge, les réparations débiteront dès demain.

Ruby remarqua la pâleur de Rose, ainsi que l'échange d'un regard complice entre sa mère et Rébecca Cummings. Sa curiosité éveillée, elle se promit d'élucider ce petit mystère.

La rencontre se termina quelques instants plus tard dans un tumulte de commentaires. Le couple Bluteau fut l'un des premiers à quitter le salon de thé.

Rébecca et Rose marchaient côte à côte, tandis que Ruby, Alice, Andrée-Anne et Julius les suivaient à courte distance en émettant leurs opinions sur la proposition d'Érin.

Rébecca épiait Rose qui gardait le silence. N'y tenant plus, elle osa lui chuchoter :

— Que comptes-tu faire ?

— Je dois réfléchir...

— Je comprends, murmura Rébecca. Néanmoins, il te faudra te hâter de prendre une décision. Il me semble que le plus tôt sera le mieux.

— Je sais.

Ruby réalisait que sa mère et Rébecca s'entretenaient d'un sujet délicat. Y avait-il un lien avec la pâleur de Rose, observée un peu plus tôt ?

Andrée-Anne, contente du dénouement de la soirée, ne cachait pas sa joie.

— Nous l'avons échappé belle, dit-elle à Julius en souriant.

— Érin s'est montrée très intelligente et, encore une fois, dévouée envers ce village, répondit-il en enlaçant Andrée-Anne, qui lui sourit avec tendresse.

— Elle devrait se présenter comme maire, au lieu de monsieur Bluteau, déclara Alice, sans réaliser qu'elle venait d'interrompre un doux moment entre les époux.

— Mais tu as raison ! s'exclama Andrée-Anne en riant.

— De quoi s'agit-il ? demanda Rébecca, en se tournant vers le petit groupe.

— Alice vient de suggérer la candidature d'Érin pour le poste de mairesse de Ruby-des-Ruisseaux, répondit Julius.

— Nous devons nous contenter de sa mère, déclara Alice.

— Alice ! s'indigna Rébecca.

— Quoi ? s'écria Alice. Je ne dis que la vérité ! C'est Érin et non sa mère qui vient tout juste de sauver mon emploi ainsi que celui de beaucoup d'autres !

Rébecca secoua la tête, résignée face au raisonnement de sa sœur cadette. Rose, perdue dans ses pensées, avait poursuivi sa route.

— Maman ! cria Ruby en la rejoignant. Est-ce que tout va bien ?

— Bien entendu, répondit Rose en souriant faiblement à sa fille.

— Je suis inquiète, avoua Ruby. Tu es toute pâle et perdue dans tes pensées... comme si tu avais d'énormes soucis.

— Je te répète que tout va bien. Je suis seulement un peu fatiguée. Sois sans crainte, je me porte bien, répondit Rose, tentant de rassurer sa fille.

Loin d'être convaincue par les propos de sa mère, Ruby choisit de ne pas insister.

## *Chapitre 15*

En ce jeudi de la mi-octobre, les habitants de Ruby-des-Ruisseaux vaquaient à leurs occupations. Les commentaires suivant la réunion du 2 octobre dernier s'essoufflaient. En effet, les commerçants poussaient un soupir de soulagement, car leurs commerces n'étaient plus menacés et les changements proposés pour l'île Macleod promettaient une affluence accrue des touristes, et ce, tout au long de l'année. Que demander de plus !

\*\*\*

Ce matin-là, Marguerite se permit un deuxième café, la menace imminente du centre d'achats étant écartée, sa fille Érin et sa famille pourraient souffler un peu, se dit-elle... et moi aussi.

Le bruit engendré par la porte d'entrée qui s'ouvrait la tira de sa réflexion. Pourtant tous les résidents se trouvaient dans leur chambre, sauf le père Ramsay qui, comme à son habitude, était au magasin général. Intriguée, elle se leva et se dirigea vers le portique.

— Marina ! s'écria-t-elle, abasourdie.

Marina, fille cadette de Marguerite avait quitté la maison, deux années auparavant, désirant vivre dans la grande ville et s'affranchir du village ne représentant pour elle que traditions révolues, désuètes et villageois arriérés. À la suite de son départ, elle n'avait daigné donner aucune nouvelle ni à sa mère ni à sa sœur Érin.

Et elle se tenait là, arborant un visage impassible, droite comme un i, avec pour tout bagage une petite valise.

Une fois la stupéfaction passée, Marguerite se rua vers sa fille, l'entourant de ses bras maternels. Elle la serrait étroitement, heureuse de ce retour inopiné, s'exclamant entre deux sanglots, « tu es là », « tu es là ». Sa fille cadette gardait le silence, aucune émotion ne transpirant. Elle se contentait de subir les débordements d'affection de sa mère.

Marguerite réalisa peu à peu l'attitude distante dont s'enveloppait sa fille. Elle recula légèrement et remarqua le visage fermé de celle-ci.

— Tu es de retour, répéta-t-elle... pour de bon ? risqua Marguerite, alertée par le comportement teinté d'indifférence de Marina.

— On verra ! répondit-elle, impassible.

— Comment vas-tu ? Pourquoi n'as-tu pas donné de tes nouvelles ? Qu'as-tu fait toutes ces années ? Où étais-tu ?

Les questions de Marguerite fusaient les unes après les autres, sans laisser de répit à sa fille. Marina la regarda, ses yeux dénués de chaleur, et lança :

— Puis-je occuper mon ancienne chambre ?

Marguerite était éberluée et, pour une rare fois dans sa vie, elle demeura interdite, incapable de prononcer une seule parole. Sa fille passa devant elle et, sans un mot, se dirigea vers sa chambre. Marguerite allait la rejoindre lorsque la porte se referma.

Décontenancée, elle demeura plantée là, au milieu du corridor, fixant la porte close.

Quelques minutes passèrent, puis avec vigueur, elle se débarrassa de son tablier, enfila son manteau et se rua hors de la résidence.

\*\*\*

Érin et Ludovic travaillaient avec acharnement au développement des divers événements prévus, ainsi qu'à l'élaboration du futur dépliant touristique, lorsque Marguerite s'engouffra avec fracas dans le magasin général. Cette fois-ci, son chignon ne pendouillait pas, il était complètement défait et ses cheveux épars et indisciplinés s'étaient étalés sur ses épaules. Même la petite clochette n'émit qu'un son rauque, tant son entrée fut bruyante. Le père Ramsay, Serge l'asperge, Érin, Jean-Thomas et Ludovic, ahuris, la

fixèrent avec étonnement. Érin fut la première à réagir. Elle s'élança vers sa mère et l'amena vers le banc, près de Serge l'asperge. Cette dernière, docile, se taisait.

— Maman, murmura Érin, qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne l'ai jamais vue ainsi ! s'exclama Ludovic.

— Marguerite, dit le père Ramsay, reprends-toi et explique-nous ce qui te bouleverse à ce point.

Marguerite cligna des yeux et sauta sur ses pieds, reprenant vie.

— Marina est revenue ! Elle est à la maison !

— Quoi ? s'exclama Érin. Comment va-t-elle ?

— Je l'ignore ! s'écria sa mère en levant les deux bras. Elle ne m'a rien dit !

— *Tut Tut Tut !* comment est-ce possible ? déclara le père Ramsay. Ce n'est pas le genre de Marina.

— Je vous le répète, s'indigna Marguerite d'un ton plus aigu. Elle est entrée dans la résidence avec une petite valise, m'a regardée avec indifférence, puis elle m'a demandé si elle pouvait reprendre son ancienne chambre. Sans même attendre que je lui réponde, elle est passée devant moi, comme si je n'existais pas et elle a refermé la porte... Je n'y comprends rien. Aucune explication, seulement cette absence de réaction !

— Maman, il faut te calmer, reprit Érin d'une voix rassurante. Le magasin n'étant guère achalandé, je vais t'accompagner et nous allons discuter avec Marina.

Marguerite opina et se laissa guider hors du magasin général.

\*\*\*

Tout en se hâtant vers la résidence, Érin gardait le silence, hésitant quant à la conduite à adopter; ses sentiments étaient tellement ambivalents; elle gardait rancune à sa sœur pour la peine qu'avait éprouvée sa mère lors du départ subit de sa cadette et l'absence de

nouvelles, causant une inquiétude sans nom. Mais elle était de retour et c'était sa sœur et, malgré tout, elle l'aimait profondément.

— Tu vois, elle s'est enfermée dans sa chambre ! dit Marguerite.

Érin s'avança et frappa doucement à la porte.

— Marina, c'est moi, Érin. Puis-je entrer ?

Aucune réponse ne leur parvint. Marguerite, n'écoutant que son tempérament impulsif, s'avança et ouvrit la porte.

Assise sur son lit, Marina fixait d'un regard morne la fenêtre de sa chambre. Marguerite se tourna vers Érin, décontenancée, quêtant un geste de réconfort. Qu'arrivait-il à sa fille cadette ?

— Marina... nous sommes conscientes, maman et moi que tu ne vas pas bien. Laisse-nous t'aider.

— Érin a raison, ajouta la mère.

— « Érin a raison », imita Marina sarcastique. Rien ne change ici ! Comme d'habitude la petite mademoiselle parfaite a réponse à tout !

— Ça suffit ! s'exclama Marguerite à bout de patience. Elle haussa le ton et ajouta : sache ma fille que tu es toujours la bienvenue dans la maison de ta mère, mais j'exige le respect !

Marina sursauta, puis s'emporta :

— Ne peut-on avoir la paix dans cette maison ? cria-t-elle.

— Qu'est-ce que tu t'imagines ? répliqua Marguerite qui avait retrouvé son aplomb. Tu te pointes ici, après deux années d'absence et tu crois que je n'exigerai pas d'explications ? Sache que je suis encore ta mère et que je réclame des réponses à mes questions !

— Sinon ? défia Marina, qui faisait maintenant face à sa mère.

Érin assistait à cette scène et elle devinait qu'un drame se jouait.

— Sois polie !

— Sinon ? répéta Marina. Tu me foudras à la porte... avec mon bébé.

La stupéfaction rendit Marguerite muette. Érin prit la main de sa mère en soutien.

— Ton... ton bébé ? répéta-t-elle.

— OUI ! hurla Marina. Je suis enceinte, hoqueta-t-elle, soudain submergée par les sanglots... maman, bredouilla-t-elle en se jetant dans les bras de sa mère.

— Ma petite fille, je suis là, murmura Marguerite, lui caressant les cheveux.

— Je serai la honte de Ruby-des-Ruisseaux, la honte de ma famille, ma vie est terminée, reprit Marina en pleurs. Que vais-je devenir ?

— Nous te soutiendrons, déclara Érin en s'approchant de sa sœur.

— Ne me touche pas ! Je ne veux rien de toi, surtout pas être témoin de ta vie exemplaire !

— Marina, intervint la mère. Érin ne désire que t'aider.

— Va-t'en, cria Marina à sa sœur.

Érin se tourna vers sa mère et, sans un mot, quitta la résidence.

Dès son retour au magasin général, elle confirma au père Ramsay, à Serge l'asperge et à Jean-Thomas, que Marina était de retour. Le père Ramsay sourit, heureux.

— Voilà un beau cadeau pour ta mère. Je suis très heureux de la savoir de nouveau parmi nous. Je comprends mieux l'attitude de Marguerite. Après toutes ces années sans nouvelles, voilà sa fille qui rentre au bercail. ... Serge pourrait m'accompagner à la maison pour que je puisse souhaiter la bienvenue à ta sœur, suggéra-t-il.

— Il vaut mieux attendre, affirma Érin.

— *Tut Tut Tut !* dit le père Ramsay. Pourquoi remettre à plus tard ?

Les regards interrogateurs dévisagèrent Érin.

— Marina est enceinte et je vous prie de garder le secret de sa situation. Ce sera à elle de vous en informer lorsqu'elle le jugera à propos.

— Est-elle avec son mari ? demanda Serge l'asperge.

— Non, elle est seule et très émotive. Il vaut mieux la laisser avec ma mère pour le moment, conclut Érin.

Malgré les questions du père Ramsay, Érin se mura dans le silence.

\*\*\*

Quelques journées passèrent sans qu'Érin ne retourne à la résidence. Sa mère l'informait que Marina passait beaucoup de temps dans sa chambre, mais qu'elle paraissait plus calme. Cependant, elle s'entêtait à éluder les questions concernant sa grossesse ainsi que celles concernant le père de cet enfant à venir. Elle demanda à Érin d'être patiente. Le mieux à faire était de vaquer aux occupations quotidiennes, que le temps arrangerait les choses.

\*\*\*

Le futur débat pour la mairie monopolisait maintenant toutes les conversations. Marguerite Sinclair ne manquait aucune occasion d'interpeller les habitants de Ruby-des-Ruisseaux, pour promouvoir ses idées. Quant au maire Bluteau, il se montrait plus réservé, ce qui inquiétait grandement Fiona Scott.

Cet après-midi-là, Fiona et Marguerite s'étaient donné rendez-vous au salon de thé. L'établissement étant peu achalandé, Andrée-Anne se joignit à elles.

— L'attitude du maire Bluteau me laisse perplexe, répéta Fiona.

— Je me demande bien pourquoi, répondit Marguerite. Je suis, pour ma part, convaincue qu'il tente de se faire oublier jusqu'au débat. Il espère probablement que les gens oublieront son alliance avec William Beaudoin.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Fiona à sa belle-sœur.

— La politique ne m'intéresse pas vraiment... mais ce dont je suis certaine, c'est que les Bluteau ne doivent pas être sous-estimés, affirma Andrée-Anne.

— Hum... Quelle sera leur stratégie ? demanda Marguerite. Je vous le répète : ils n'ont rien pour se battre !

— Je te concède qu'ils détiennent peu d'arguments, si ce n'est ta propagande lors de la journée commémorative, lui rappela Fiona.

— Pfft ! souffla dédaigneusement l'interpellée. C'est si peu que je ne m'en fais pas.

— Ne commettons pas l'erreur de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, reprit Fiona. Ces deux-là préparent le débat dans le but de le gagner ! J'y pense ! Les enfants ont aperçu Marina, l'autre matin, dit-elle en s'adressant à Marguerite. Serait-elle de retour à Ruby-des-Ruisseaux ?

— Je me souviens de cette jolie blonde, dit Andrée-Anne. Était-elle partie pour ses études ?

Marguerite hésita, puis se confia :

— En effet, elle est de retour, mais... je n'ai aucune réponse à fournir. Elle se terre dans sa chambre et n'en sort que pour le nécessaire.

Fiona et Andrée-Anne gardèrent le silence, ignorant quelle attitude adopter.

— Je laisse le temps faire son œuvre. Elle se confiera lorsqu'elle sera prête. En attendant, elle sait que je suis là pour elle et c'est ce qui compte.

— Changement de propos, intervint Andrée-Anne. Je me fais du souci pour Rose. Depuis quelque temps, elle dépérit à vue d’œil.

— Serait-elle souffrante ? demanda Fiona.

— Elle répond négativement lorsque nous nous informons, Camélia et moi. Même Alice s’est rendu compte qu’elle n’allait pas bien.

— En avez-vous glissé un mot à sa fille, Ruby ? demanda Fiona.

— Oui... mais elle est elle-même très tourmentée par l’état de santé de sa mère. Rose s’entête à dire que tout va bien, mais nous ne sommes pas dupes.

— L’avenir nous le dira, déclara Marguerite. Sur ce, mesdames, je me sauve.

\*\*\*

Ruby en avait assez de la situation qui s’éternisait. Sa mère mangeait peu et le sommeil la fuyait. Elle l’entendait faire les cent pas tard dans la nuit. Quelque chose la perturbait et elle refusait de se confier. Pourtant, Ruby avait tout essayé pour la soutenir : la préparation de petits plats qu’elle affectionnait, un thé propice aux confidences, une randonnée dans les bois paisibles de Ruby-des-Ruisseaux... rien n’y faisait. Ruby se disait que « *l’effet Ruby* » se faisait attendre.

Plus elle réfléchissait, plus elle se sentait impuissante à reconforter sa mère. Ce soir-là, elle déambulait, pensive, sur l’île de Camélia, lorsqu’elle aperçut Maple Cottage, la maisonnette des sœurs Cummings. Peut-être que Rébecca, la meilleure amie de sa mère, était au courant de ce qui la tracassait. « Au point où j’en suis, je n’ai rien à perdre », se dit Ruby qui se dirigea sans hésitation vers le cottage des Cummings.

Elle se préparait à frapper à la porte, lorsqu’Alice surgit.

— Ruby ! En voilà une surprise, s’écria Alice, tout sourire.

— Tu sortais ? demanda Ruby.

— Je peux remettre ma promenade à plus tard, suggéra Alice.

— En fait, je désirerais m'entretenir avec ta sœur Rébecca, dit-elle. Est-elle à la maison ?

— Elle peint ! Elle ne cesse de peindre ! À croire que tout le monde aspire à un tableau de ma sœur !

— Elle a vraiment beaucoup de talent ! commenta Ruby. Peut-être devrais-je revenir une autre fois ?

— Mais pas du tout ! Entre ! l'invita Alice en souriant. Rébecca ! Rébecca ! répéta Alice en faisant signe à Ruby de la suivre. Tu as de la visite !

— Je suis occupée ! rétorqua Rébecca.

— Il s'agit de Ruby ! répondit Alice.

— Ruby ? J'arrive.

Rébecca, un pinceau à la main, vit Ruby qui suivait Alice.

— Je peux revenir une autre fois, proposa Ruby. Je constate que vous êtes occupée.

— Balivernes ! s'écria Rébecca. Viens t'asseoir !

— Je vais rejoindre Andrée-Anne, intervint Alice. À plus tard !

Alice partit, les deux femmes gardèrent le silence. Rébecca, en femme pratique, attendait de connaître le motif de la visite de Ruby. Quant à celle-ci, elle ne savait par où commencer, tant cette visite lui semblait à ce moment-ci des plus ridicules.

— Ma mère m'inquiète ! dit-elle soudainement.

— Voilà qui est des plus direct ! commenta la recluse avec satisfaction.

Elle détestait ceux qui tournaient autour du pot des heures durant avant d'en arriver finalement au but.

— Je me demandais si vous pouviez m'aider.

— T'aider ? Je ne comprends pas.

— Vous êtes la meilleure amie de ma mère. Peut-être vous a-t-elle confié son secret ? suggéra Ruby en détaillant Rébecca qui baissa les yeux.

— J'ai été très occupée ces derniers temps, alors j'ai peu vu ta mère.

La jeune fille garda le silence, dévisageant Rébecca qui se sentit soudain mal à l'aise. « Au point où j'en suis, autant aller jusqu'au bout », se dit Ruby en relevant le menton en signe de défi.

— Sans vouloir vous manquer de respect, mademoiselle Cummings, je crois que vous connaissez la cause des tourments de ma mère et je vous demande de m'en faire part. Ma mère a besoin d'aide ! dit-elle en levant la main, interrompant ainsi le désir de répartie de Rébecca. Sachez que j'ai vu les regards complices échangés entre vous deux, ainsi que vos chuchotements, poursuivit-elle.

— Comme tu l'as mentionné, ta mère et moi sommes amies. Comment peux-tu espérer que je brise sa confiance en divulguant un secret, si secret il y a, répondit la peintre.

— Ma mère se renferme de jour en jour dans un univers peuplé de pensées plus noires les unes que les autres. Je ne peux l'abandonner à son triste sort ! Si, comme vous l'affirmez, vous éprouvez de l'amitié pour elle, vous devez me dévoiler ce qui la détruit ainsi.

Rébecca se leva et se mit à arpenter le petit salon. Ruby, plus convaincue que jamais que cette dernière détenait des informations, espérait de tout cœur qu'elle se laisserait fléchir. Soudain, Rébecca soupira, puis reprit son interminable aller-retour dans la petite pièce exigüe. Brusquement, elle s'arrêta et regarda Ruby droit dans les yeux.

— J'ignore si j'opte pour le bon choix, murmura-t-elle, mais mon amitié pour Rose me commande de prendre soin d'elle, et cela au détriment de ma promesse de silence. J'espère ne pas envenimer la situation.

— Je vous écoute, répondit la jeune fille, à la fois soulagée et anxieuse.

Rébecca se taisait et le silence se prolongeait. Il était évident qu'elle hésitait encore, aussi, Ruby revint-elle à la charge.

— Qu'est-ce qui se passe ? Ma mère est-elle malade ?

— J'éprouve des doutes quant à ce que je dois faire... Rose me pardonnera-t-elle ?

— Vous devez m'aider ! L'aider ! s'exclama Ruby. Elle se détruit à petit feu !

— D'accord, répondit-elle à nouveau. Je vais te raconter tout ce que je sais.

Cette dernière apprit à Ruby que son père biologique avait abandonné Rose, la laissant seule avec une grossesse et un bébé à venir. Elle lui avoua également que ce dernier ne daigna donner aucune explication, aucune lettre signifiant son départ. Rébecca relata également les derniers événements, soit la présence de Ralph Morrisson dans le village et le fait que Rose l'aimait encore malgré tout le mal qu'il lui avait fait.

— Pourquoi ma mère me cache-t-elle toutes ces informations ? Pourtant, je lui demande régulièrement des détails concernant mon père biologique, dit Ruby.

— Ta mère veut te protéger ! répondit Rébecca.

— Me protéger de la vérité ? Je suis capable de faire face à la réalité ! Je ne suis plus une enfant ! rétorqua Ruby. Je ne comprends pas pourquoi elle n'a pas confiance en moi.

— Il ne s'agit aucunement de confiance ! répondit Rébecca d'un ton brusque. Ta mère souhaite t'éviter un rejet, comme celui qu'elle a subi et qui l'a anéantie ! Elle espère que ta recherche concernant ton père biologique ne se termine pas par un drame émotif pour toi ! Alors, si tu es apte à te comporter comme une adulte, comme

tu le dis, réfléchis à l'amour incommensurable que ta mère éprouve pour toi !

La tirade de l'amie de sa mère laissa Ruby interdite. Lentement, les larmes embuèrent ses yeux. Rébecca, sans un mot, s'en fut chercher un mouchoir qu'elle tendit à la jeune fille qui pleurait. Elle se questionnait pour la énième fois : avait-elle déclenché un drame ? Sa grande et unique amie l'abandonnerait-elle ? Devait-elle la prévenir de la violation de la promesse faite ? Mille questions se bousculaient dans sa tête. Rébecca sursauta lorsque la jeune fille se leva.

— Ruby, quelles sont tes intentions ?

— Je l'ignore... Je dois réfléchir, répondit-elle d'un ton monocorde.

— J'espère n'avoir pas à regretter de t'avoir confié le secret de ta mère.

— Ne vous inquiétez pas, je ne désire pas que ma mère souffre davantage, répondit Ruby.

Sans un mot de plus, elle se leva et se dirigea vers la porte d'entrée. Avant de partir, elle se retourna et vit le désarroi de Rébecca. Elle s'élança vers elle et déposa un baiser sur sa joue.

— Faites-moi confiance, murmura-t-elle.

\*\*\*

La pluie de la nuit dernière avait cessé et un soleil timide tentait une percée à travers les nuages qui s'attardaient. Camélia et Thomas, attablés au salon de thé, dégustaient la gâterie de ce samedi-dégustation, soit le feuilleté aux amandes. Cette pâtisserie délicieusement décadente contenait des amandes grillées, de la noix de coco et, entre autres ingrédients, des flocons de maïs.

— C'est bon, mais je préfère mes *cinnamon rolls*, commenta Thomas.

— Je ne peux imaginer quoi que ce soit pour déloger tes *cinnamon rolls*, répondit Camélia en souriant.

— Tout se passe bien au salon de thé ? demanda-t-il soudainement.

— Oui, répondit-elle avec surprise. Pourquoi une telle question ?

— Ruby, habituellement très dynamique et avenante, semble absente, perdue dans ses pensées. D'ailleurs, je remarque que le client assis à la table du fond lève sans cesse la main pour attirer son attention, poursuivit-il.

Camélia observa Ruby et constata que Thomas avait raison. La jeune fille n'accomplissait pas un travail efficace. Elle se leva et la rejoignit avant qu'elle n'entre dans la cuisine.

— Ruby, interpella doucement Camélia. Puis-je te dire un mot ?

— Bien sûr.

— Y a-t-il un problème avec Andrée-Anne ou Alice ?

— Non, pas du tout, répondit Ruby. Tout va bien.

— Ce n'est pas mon opinion, répondit calmement Camélia. Un client tente depuis un long moment d'être servi et tu ne le vois même pas. Je répugne à faire ce genre de commentaire, mais je le dois pour le bon fonctionnement du salon de thé. Tu es distraite et ton travail s'en ressent. Tu dois te reprendre.

— Je suis sincèrement désolée, murmura Ruby au bord des larmes. Je vous promets de m'acquitter correctement de mes tâches.

Avant que Camélia ne puisse répondre, la clochette du salon de thé tinta et deux hommes entrèrent.

— Bonjour, madame Beaudin, dit l'un d'eux.

— Bonjour, monsieur Morrisson, répondit Camélia en souriant.

Ruby, sous le choc, laissa tomber une assiette sur le sol. Tous les regards se tournèrent vers elle. Ralph Morrisson s'empressa de ramasser les débris de porcelaine, tandis que Ruby, sidérée, ne bougeait pas. Camélia lui toucha le bras, lui enjoignant d'aller chercher la serpillière. Lorsqu'elle revint, Ralph tenta de l'aider, mais elle le repoussa sans ménagement sous l'œil estomaqué de Camélia. Ralph Morrisson se releva, le regard interrogateur, et Camélia lui murmura des excuses.

— Ruby, avant mon départ, nous aurons une discussion sérieuse, affirma Camélia avant de s'éloigner et de rejoindre Thomas.

— Que s'est-il passé ? s'informa son futur époux.

Camélia lui relata la conduite disgracieuse de Ruby envers le client. Thomas secoua la tête.

— Cette petite cache quelque chose. D'ailleurs, j'y pense... sa mère ne va pas bien non plus. Lorsqu'elle s'est présentée au magasin général, Érin a remarqué que mademoiselle Desrosiers avait perdu quelques tours de taille et elle semblait porter le poids du monde sur ses épaules, selon les dires du père Ramsay.

— Il y a forcément un lien, répondit Camélia, songeuse. Si sa mère est souffrante, il se peut très bien que Ruby soit très affectée. Je me montrerai plus conciliante, conclut-elle.

— Tu l'es toujours, répondit-il, amoureux d'elle.

Ruby entra dans la cuisine et s'affala sur une chaise, blême et tremblante.

— Andrée-Anne ! s'exclama Alice. Je crois que Ruby est malade.

Andrée-Anne, à qui les matinées-dégustations occasionnaient énormément de travail, se retourna. « Il ne manquait plus que cela », se dit-elle, irritée. Puis, elle se gourmanda.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Rien... Je vais mieux.

— Je crois que tu mens, intervint Alice qui la dévisageait. Tu es toute pâle et tu t'es effondrée sur la chaise, comme si tu n'avais plus de force.

Andrée-Anne se taisait, attendant que Ruby s'explique.

— Je vais beaucoup mieux, répéta-t-elle en se levant brusquement. Je retourne en salle, ajouta-t-elle avant de tourner les talons.

Ébahies, Andrée-Anne et Alice échangèrent un regard affichant leur doute quant à la supposée explication fournie par Ruby.

Ruby se sermonna, s'obligeant à se concentrer sur son travail. Néanmoins, elle ne pouvait s'empêcher de dévisager son père, assis à une table et discutant avec un autre homme. Ses sentiments s'entremêlaient. Elle éprouvait le secret désir de le connaître mieux, puis un instant plus tard, elle aspirait à le frapper pour le punir de ses actions irresponsables envers sa mère. L'achalandage diminuant, Camélia fit signe à Ruby de la rejoindre à sa table. Thomas se fit discret, tout en sirotant son thé.

— Ma chère enfant, tes agissements d'aujourd'hui me laissent perplexe. Il est inadmissible de faire preuve d'indifférence ou d'insolence envers une clientèle qui, je te le rappelle, représente notre gagne-pain. Nous leur devons le respect.

— Je suis désolée, murmura l'employée.

— Cela, je l'avoue, ne suffit pas, poursuivit Camélia. Il est primordial que ça ne se reproduise plus. Il est évident que ta concentration n'est pas au travail. Sache que je suis disponible pour t'écouter, si cela peut te reconforter et t'aider, proposa-t-elle en souriant.

Ruby, la tête baissée, s'obstinait à garder le silence. Camélia regarda Thomas, indécise.

— Ruby, j'ai remarqué que ta mère n'était pas au mieux de sa forme, dit-il. Peut-être pouvons-nous vous épauler ?

— Nous nous débrouillerons toutes seules ! rétorqua la jeune fille avec rudesse.

Aussitôt dit, aussitôt regretté.

— Pardonnez-moi, monsieur Mackensie. Je suis vraiment confuse.

— Il est incontestable que tu résolves ce qui te tourmente ainsi, reprit Camélia en posant une main sur le bras de Ruby. Il en va de ta santé, mon enfant.

— Je sais... Soyez sans crainte, déclara-t-elle, je vais remédier à la situation. Merci à vous deux pour votre gentillesse.

Ruby se leva, puis s'acquitta de son service avec célérité. Le couple quitta le salon de thé peu de temps après en observant le changement radical dans l'attitude de la jeune fille.

— Je crois qu'elle a retrouvé sa combativité, dit Thomas.

— En espérant que cela dure, répondit Camélia, dubitative. Je m'inquiète tout de même pour elle et Rose que j'apprécie énormément.

Ruby, quant à elle, venait de prendre une décision. Depuis que Rébecca lui avait confié le secret de sa mère, elle hésitait à s'en mêler, se questionnant sur la voie à suivre. Devait-elle en discuter avec sa mère ou prendre l'initiative de confronter le bonhomme ? La deuxième option fut celle choisie. Elle épiait Ralph Morrisson et, quand il se dirigea vers la caisse pour le paiement de sa facture, Ruby prit son courage à deux mains.

— Monsieur, pourrais-je m'entretenir avec vous ?

Surpris, Ralph acquiesça.

— Je dois me rendre à l'auberge Les Lupins dans une heure environ, dit-il en regardant sa montre.

— Je termine mon service dans une quinzaine de minutes, répondit Ruby. Si cela vous convient, nous pourrions discuter sur la terrasse, ici, au salon de thé.

Ralph Morrisson opina. Il demanda à son compagnon de se rendre directement à l'île Macleod et de l'attendre sur place.

\*\*\*

Camélia tenait le bras de son cher Thomas tandis qu'ils s'engageaient sur le ponceau. Ils firent une pause, admirant le paysage qui leur était si cher.

— Nous sommes privilégiés de vivre dans un hameau aussi beau, murmura Thomas.

— Thomas, ton idée pour notre mariage me comble de bonheur... Cependant, j'ignore si cela sera possible...

— Allons à l'auberge Les Lupins, Érin et Ludovic sont sur place. Ils sauront nous conseiller quant aux modalités du mariage.

— Je t'aime, lui murmura tendrement Camélia à l'oreille.



## *Chapitre 16*

Ruby se sentait terriblement nerveuse en se dirigeant vers Ralph Morrisson, installé sur la terrasse du salon de thé. Des papiers étalés sur la table monopolisaient son attention. Ruby s'arrêta et l'observa attentivement. C'était un homme dans la quarantaine, encore séduisant. Elle comprenait aisément qu'il ait plu à sa mère. Elle eut un haut-le-corps en constatant qu'elle tenait probablement ses cheveux roux de son père. Il releva soudainement la tête et lui fit signe d'approcher. Elle remarqua ses yeux vifs de couleur verte.

— Bonjour, monsieur Morrisson.

— Bonjour, jeune fille.

L'homme se taisait, attendant que la jeune fille s'explique. Ruby, intimidée par le sérieux du bonhomme, se demandait comment parvenir à ses fins.

— Alors ? demanda-t-il, légèrement impatient.

L'agacement de l'homme brisa sa timidité et elle opta pour une franchise directe.

— Je me nomme Ruby Cameron et je souhaite m'entretenir avec vous pour la raison suivante : avez-vous connu une femme nommée Rose Desrosiers ?

La stupéfaction se peignit sur le visage de l'homme qui blêmit. Puis, ses traits se durcirent.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il, bourru.

Ruby s'enhardit, déterminée à en avoir le cœur net.

— Pourriez-vous, je vous prie, répondre à ma question ?

— Je n'ai pas de temps à perdre avec une effrontée doublée d'insolence, rétorqua-t-il. Il ramassa ses documents et se leva, disposé à quitter la terrasse du salon de thé.

— Veuillez vous asseoir, dit Ruby en le regardant droit dans les yeux.

La témérité de la jeune fille attisa la curiosité de l'homme qui, les sourcils froncés, détailla pour la première fois cette jeune fille qui affichait tant de confiance en elle.

— Que voulez-vous ? demanda Ralph. Mon temps est précieux, alors déballez votre sac !

— Votre temps est-il aussi précieux qu'il y a vingt-six ans ? ironisa-t-elle.

L'homme plissa les yeux et dévisagea Ruby. Elle poursuivit, décidée à vider la question une fois pour toutes.

— Rose Desrosiers ? Cela vous rappelle quelqu'un ?

— Je vous défends de prononcer son nom ! rétorqua Ralph avec colère.

— Pourquoi ? Vous ressentez de l'embarras, de la honte, peut-être ?

— Je n'ai pas à écouter des propos aussi malveillants. J'ignore qui vous êtes, mais ce que je sais, c'est que je ne veux plus jamais avoir affaire avec vous !

— Cela me rappelle quelque chose... répondit Ruby. Ah oui, il y a vingt-six ans, vous avez agi de la même façon avec cette jeune femme. Vous lui avez tourné le dos, l'abandonnant, enceinte de votre enfant ! De moi, en l'occurrence !

Ralph, la bouche ouverte, les yeux ronds, la regardait avec horreur.

— Vous êtes folle à lier ! s'exclama-t-il. Ce sont des inventions ! Rose Desrosiers et moi n'avons jamais eu d'enfant !

— Vous l'avez quittée sans un mot d'explication, la laissant seule... Quelle lâcheté !

— En voilà assez ! déclara Ralph d'un ton furieux. Jeune fille, vous divaguez. Rose Desrosiers m'a brisé le cœur, sachez-le !

La colère de Ruby s'amplifia.

— Comment osez-vous lui rejeter le blâme ? Vous étiez incapable de prendre vos responsabilités à ce moment-là et maintenant vous vous dérobez en l'accusant faussement. Je n'ai aucun respect pour un individu tel que vous !

— Je n'ai que faire de votre respect ! Vos élucubrations sont tout simplement démentes. J'ignore d'où vous tenez vos informations, mais je suis persuadé que l'on vous a basement bernée.

— Seriez-vous assez courageux pour accepter d'être confronté à la vérité ? demanda-t-elle, furibonde par l'attitude belliqueuse du bonhomme.

— Comment comptez-vous vous y prendre ? railla-t-il.

— En discutant avec la principale intéressée : ma mère, Rose Desrosiers, riposta la jeune fille.

— Rose ! Où se trouve-t-elle ? demanda-t-il, le ton adouci.

— Juste ici, sur l'île de Camélia, répondit-elle calmement.

— Ici..., murmura Ralph.

— Alors ? Qu'en dites-vous ? insista durement Ruby.

— Maintenant ?

— Pourquoi pas ?

Ralph marchait à côté de Ruby, le cœur troublé. « La revoir après tant d'années, se répétait-il, est-ce possible ? » Ruby, quant à elle, regrettait déjà sa démarche insensée. Que dirait sa mère en voyant apparaître son amoureux d'autrefois, celui à qui elle avait donné son cœur et qui l'avait abandonnée. Serait-elle très en colère ? Elle secoua la tête en tentant de se convaincre qu'il fallait crever l'abcès une fois pour toutes. Sa mère dépérissait à vue d'œil et il fallait tenter quelque chose. Arrivée près de la maison, Ruby s'arrêta et prévint Ralph que Rose ignorait tout de sa démarche.

— Je vous conjure, monsieur Morrisson, de ne pas la faire souffrir davantage.

Ralph se tut, incapable d'articuler quoi que ce soit, tant il était ému.

Ils entrèrent dans la maisonnette et Ruby se dirigea vers le salon, où elle savait trouver sa mère.

— Maman, dit-elle, j'ai amené quelqu'un avec moi.

— Tous tes amis sont les bienvenus, répondit Rose en ébauchant un sourire.

— Ce n'est pas un ami, répondit-elle.

Rose dévisagea sa fille, attendant une explication.

— En fait il s'agit de Ralph Morrisson.

En entendant ce nom, Rose porta la main à son cœur et pâlit. À cet instant, celui-ci entra dans la pièce et la regarda intensément.

Ruby, sidérée par cet échange de regards intenses, garda le silence quelques instants, puis elle décida de prendre l'initiative des opérations.

— Maman, je t'en prie, ne m'en veux surtout pas. Constatant que ta santé déclinait et le silence dans lequel tu te murais, j'ai décidé de contacter Rébecca, qui, après plusieurs tentatives de ma part, m'a finalement avoué ton secret. Elle l'a fait dans l'unique but de te venir en aide. Ne lui en tiens surtout pas rigueur. J'ai ainsi obtenu une réponse à ma question : je connais enfin mon père. Je suis consciente que cet homme t'a abandonnée et, par le fait même, m'a rejetée. Cependant, il a tout de même accepté de te revoir, même si je l'y ai fortement incité. Il espère me prouver que mes paroles lui affirmant que je suis sa fille ne sont que mensonges. Tu pourras enfin, toi aussi, lui exprimer toute ta rancœur et lui assurer que je suis vraiment de son sang !

Ruby, le visage cramoisi, regardait l'homme, triomphante. Ce dernier, les yeux fixés sur Rose, semblait abasourdi. Rose reprit contenance et, d'un ton empreint de douceur, s'exprima :

— Ralph, contrairement à ce que Ruby a dit, je n'éprouve aucune colère envers toi. Je t'ai pardonné il y a longtemps.

— Pardonné ? interrompit Ralph. Je ne comprends pas. C'est toi qui as rompu.

— Comment ? Mais je t'ai écrit deux lettres, la première t'annonçant la venue de notre enfant et je n'ai reçu aucune réponse. Je t'ai également fait parvenir une deuxième missive, te suppliant de ne pas m'abandonner, te signifiant tout mon amour. J'ai attendu avec impatience chaque visite du facteur, puis peu à peu... je me suis résignée. Tu m'avais rayée de ta vie.

— C'est impossible ! Je n'ai jamais reçu quoi que ce soit ! Sache que je t'ai écrit moi aussi. Tu m'as répondu de te laisser tranquille, de cesser de te harceler, que tu avais rencontré quelqu'un d'autre, rectifia-t-il.

— Ça suffit ! s'écria Ruby. En voilà assez ! Vous avez du culot de traiter ma mère de menteuse ! Croyez-vous sincèrement qu'elle vous aurait éconduit de la sorte, étant enceinte de votre enfant ?

— J'ai gardé cette lettre, répondit Ralph. Fouillant dans les poches de son pantalon.

Il en sortit son porte-monnaie, dont il extirpa une feuille jaunie par l'âge et presque toute déchirée.

— Vous croyez que nous serons dupes ! Garder une lettre pendant plus de vingt ans ! C'est absurde et impossible, rétorqua la jeune fille, les mains sur les hanches.

Sans se soucier de l'intervention de Ruby, Ralph la déplia avec le plus grand soin, comme s'il s'agissait d'une fragile porcelaine.

La situation devenait ambiguë, car il était évident que Ralph gardait précieusement ce document, même si une souffrance réelle et incontestable se lisait sur son visage.

La mère et la fille, subjuguées, ne pouvaient détacher les yeux de ce bout de papier. Ralph plongea ses yeux dans ceux de Rose, puis

il se mit à lire ce qu'il savait pourtant par cœur, tant il avait lu et relu ce message qui l'avait brisé. Rose devina son émoi et en fut grandement ébranlée.

*Cher Ralph,*

*J'ai reçu ta lettre et je me dois de rompre nos fréquentations.*

*Je sais que nous nous étions promis de nous aimer pour la vie, mais je te demande de comprendre que mon jeune âge est probablement responsable de telles promesses.*

*Je t'implore de m'oublier, de ne pas me harceler, car tout est terminé entre nous.*

*Quant à moi, sache que j'ai rencontré quelqu'un d'autre et cette fois, je suis convaincue que c'est l'homme de ma vie.*

*Je te souhaite une belle vie,*

*Rose*

Ralph leva les yeux, puis tendit la lettre à Rose.

— Je n'ai jamais rien écrit de tel ! s'exclama-t-elle.

— Cette missive est pourtant signée de ta main, répondit-il calmement.

Rose prit la lettre et examina soigneusement la signature, puis l'étonnement se peignit sur son visage.

— Qu'y a-t-il, maman ? demanda vivement sa fille en se rapprochant.

— Ralph, je ne sais que penser, balbutia Rose avec émotion. Je t'assure que ce n'est pas ma signature... Elle lui ressemble, mais je ne peux croire que quelqu'un ait imité ma calligraphie. Oh ! le papier à lettres est celui que ma mère utilisait !

— Ta mère ! s'exclama Ralph.

— Grand-mère Esmée ! s'écria Ruby. Je ne comprends plus rien. Pourquoi aurait-elle agi de la sorte ?

Rose et Ralph se regardèrent, chacun éprouvant une gamme de sentiments s'entremêlant dans leur tête, tels le désarroi, l'étonnement, l'incompréhension, la dénégation et la colère.

— Je savais que ma mère n'approuvait pas notre relation, dit Rose pensive, mais de là à agir ainsi...

— Elle m'avait clairement fait comprendre que je ne représentais pas le gendre idéal ! Elle désirait que tu rencontres un homme détenant un statut de professionnel, déclara-t-il. Je lui avais d'ailleurs affirmé que l'amour ne se commande pas, que nous éprouvions des sentiments véritables l'un pour l'autre, que je prendrais bien soin de toi.

— Que t'avait-elle répondu ? demanda Rose.

— Que nous étions trop jeunes, que nous ne connaissions rien de la vie. Ta mère possédait une forte personnalité et il était pratiquement impossible de la faire changer d'avis.

— Si on abonde dans ce sens, grand-mère Esmée aurait intercepté vos lettres, dit Ruby en regardant Ralph. Mais celles de maman ?

— Nous déposions les lettres à poster sur le petit meuble positionné dans le portique du *manoir*, et Martha, la servante de ma mère, se chargeait de les poster. Il est possible que ma mère ait demandé à Martha de lui montrer le courrier avant de poster quoi que ce soit et Martha était toute dévouée à ma mère.

Ruby, Ralph et Rose gardèrent le silence, imaginant cette cruelle machination ourdie par Esmée Desrosiers.

— Elle t'a tout de même encouragée à garder le bébé, songea Ralph.

— Pas du tout ! déclara Rose. Elle était déterminée à faire adopter mon bébé, mais pour une rare fois, je tentai de me dresser

contre sa volonté. Cet enfant était tout ce qui me restait de toi, dit-elle en le regardant. L'accouchement fut extrêmement difficile et elle m'a appris que l'enfant était décédé.

— Pourtant, cette jeune fille prétend être notre fille, dit-il, confus.

— Ça, c'est une autre histoire, intervint Ruby. Je vous la raconterai plus tard. Présentement, je tiens à m'excuser pour mes propos agressifs et accusateurs.

— Tu es toute pardonnée, dit Ralph en souriant timidement à sa fille.

— « *L'effet Ruby* » existe vraiment ! déclara Ruby en leur souriant.

— « *L'effet Ruby* » ? demanda Ralph.

— Nous t'expliquerons ! répondirent simultanément Rose et Ruby en riant.

Ruby, témoin d'un silence embarrassant, ponctué de regards échangés entre Rose et Ralph, sentit le besoin de les laisser seuls, en tête à tête. Elle toussota et dit :

— J'ai une course à faire au magasin général.

Après toutes ces années, ils avaient bien mérité ce moment privilégié.

Ruby partie, Rose et Ralph se regardèrent intensément. Émue, elle rougit, puis lui offrit de prendre un thé, ce qu'il accepta avec empressement. Assis, face à face à la petite table de la cuisine, chacun jonglait avec mille et une questions.

— Est-ce que tu es marié ? demanda-t-elle avec hésitation.

— Je ne me suis plus jamais engagé avec quelqu'un d'autre. Notre rupture fut un véritable choc et il me fut impossible d'éprouver une confiance quelconque envers quelqu'un, répondit-il. Et toi ?

— Après mes lettres demeurées bredouilles, me signifiant que l'amour ressenti n'était pas réciproque, et la perte de mon enfant, je

me suis enfermée dans un monde intérieur, me détachant de la réalité, et ce, jusqu'à l'arrivée de Ruby il y a un peu plus d'une année.

— Elle a du caractère ! murmura Ralph en souriant.

— Oui, elle est adorable. Je ne puis croire que ma mère ait délibérément détruit nos vies, reprit-elle tristement.

— Quant à moi, je me suis totalement concentré sur mon travail et j'ai fondé ma propre entreprise de construction, tentant d'oublier l'échec de ma vie amoureuse.

Ils échangèrent de nouveau un regard intense, laissant deviner que leurs sentiments demeuraient intacts.

— Crois-tu possible que nous gardions contact ? demanda-t-il timidement.

— Rien ne me plairait davantage, répondit chaleureusement Rose.

Un sourire éclatant éclaira le visage de Ralph.

— Je serai au village pour quelques mois, car je suis responsable des réparations nécessitées sur l'île de Morag Macleod-Beaudoin.

— J'en suis très heureuse. À quel endroit comptes-tu loger ?

— L'auberge Les Lupins a subi quelques avaries que je dois tout d'abord réparer. Je crois qu'un mois sera suffisant pour rafistoler le lieu, alors je pourrai y loger et ainsi être plus près de la construction de la nouvelle bâtisse prévue.

— À quel endroit demeures-tu ? demanda Rose.

— À Montréal. Mes affaires se concentrent majoritairement là et la compagnie Macleod-Beaudoin me confie souvent des projets.

— Tu feras l'aller-retour à Montréal durant le premier mois ?

— Peut-être y a-t-il un endroit avec des chambres à louer, ici, à Ruby-des-Ruisseaux ? C'est certain que ce serait avantageux pour moi.

— Je sais que madame Ross a déjà accepté des chambreurs occasionnels... Mais pourquoi ne pas t'installer ici ? proposa Rose en rougissant, nullement préoccupée par la spontanéité de cette décision.

— Ce serait épatant ! laissa-t-il échapper avec un grand sourire. Cependant, ta demeure me semble assez restreinte pour accueillir une personne en surplus. De plus, que pensera Ruby de cet arrangement ?

— Je m'occupe de Ruby, répondit-elle trop heureuse de l'attitude amicale de Ralph. Ainsi, nous pourrions réapprendre à nous connaître.

— Si tu crois que je ne dérange pas, alors j'accepte avec le plus grand plaisir. Nous débutons les réparations lundi. Quand pourrais-je emménager ? ajouta-t-il enthousiaste.

— Le temps que je mette Ruby au courant... Que dirais-tu de lundi soir ? Tu pourrais venir pour le souper ?

— Je ne peux espérer mieux. J'anticipe déjà le plaisir de ta compagnie, de votre compagnie.

Rose afficha son plus beau sourire et Ralph, heureux, lui sourit aussi.

## *Chapitre 17*

La température de ce dimanche d'octobre était des plus maussades. Une pluie froide et drue tombait sur le petit village de Ruby-des-Ruisseaux. Cependant, au magasin général, l'ambiance était au beau fixe. Camélia et Thomas, radieux, exposaient leur projet de mariage à leurs amis.

— Hogmanay ! s'exclama Serge l'asperge.

— Hogmanay est le nom que les Écossais donnent aux célébrations du Nouvel An, soit le 31 décembre, expliqua Thomas.

— L'auberge Les Lupins sera fonctionnelle et Thomas et moi souhaiterions y célébrer notre mariage selon la tradition écossaise, ajouta Camélia. Je sais que tu travailles d'arrache-pied avec Ludovic pour mettre tout le projet de Macleod-Beaudoin en branle, mais nous nous demandions, Thomas et moi, si tu pouvais nous assister dans les préparatifs.

— Rien ne me ferait plus plaisir, répondit Érin, tout sourire.

— Nous sommes conscients de l'énormité de tes tâches, avança Thomas, mais...

— Ne vous préoccupez pas de cela, répondit Érin. Je crois que ce serait une idée géniale d'inaugurer l'auberge et de célébrer un mariage pour débiter notre calendrier d'événements, répondit Érin, pensive.

Le père Ramsay, Serge l'asperge, Thomas, Camélia et Jean-Thomas observaient Érin qui déambulait dans le magasin général.

— Accepteriez-vous que nous insérions une ou deux photos de votre cérémonie dans notre dépliant publicitaire ? demanda Érin, les yeux brillants.

— Pourquoi pas, répondit Camélia en regardant Thomas qui opina.

— Merveilleux ! s'exclama Érin. Aviez-vous quelques idées concernant votre union ?

— Il va sans dire que Thomas portera son kilt du clan Mackensie, répondit Camélia. Pour ma tenue, une robe bleue assortie à la teinte du clan conviendra très bien.

— Hum, dit Érin. Une partie de la célébration d'Hogmanay, que Ludovic et moi créons, demande une participation extérieure, donc dans la froidure d'un début d'hiver. Pourriez-vous prévoir un manteau ou une cape aux couleurs des Mackensie ?

— Cela me plairait énormément, répondit Camélia qui se tourna vers Thomas dont le sourire en disait long.

— Bien. Après la cérémonie de votre mariage à la chapelle du village, il y aura une promenade avec flambeaux jusqu'à l'auberge, accompagnée d'un air de la cornemuse que Ludovic se fera un plaisir d'interpréter, serait des plus appropriés. Ainsi, nous adapterions la tradition d'Hogmanay à Ruby-des-Ruisseaux.

— J'adore cette idée ! Thomas et moi sommes terriblement attachés à ce village, et le fait de cheminer dans les rues de ce cher Ruby-des-Ruisseaux donne un sens profond qui nous rejoint en plein cœur.

— Ensuite, l'auberge nous accueillera pour la noce. Ludovic et moi avons présentement quelques discussions avec des traiteurs des environs, mais nous collaborerons en premier lieu avec le salon de thé.

— Je désire que les employés du salon de thé ainsi qu'Andrée-Anne soient des invités, durant cet événement, dit Camélia.

— Très bien, dit Érin. Nous pourrions discuter du menu plus tard.

— Érin, intervint Thomas, si Camélia est d'accord, nous te laisserions toute latitude pour le repas.

Camélia s'assura ensuite que cela ne nécessitait pas trop de travail supplémentaire, puis acquiesça à la proposition de son futur époux.

— Je crois que vous ne serez pas déçus, affirma Érin. J'ai mille et une idées qui me trottent dans la tête.

— Ma chère enfant, tu nous combles, déclara Camélia d'une voix chevrotante. Non seulement tu sauves notre bien-aimé Ruby-des-Ruisseaux et nos commerces, mais en plus, tu organises notre mariage.

— Camélia a parfaitement raison, ajouta Thomas. Mon cher Jean-Thomas, tu as une véritable perle entre les mains.

Le père Ramsay toussota, tentant d'alléger une atmosphère très émotive. Érin, Camélia et Thomas, visiblement très émus, étaient incapables de prononcer un mot supplémentaire.

— *Cerise noire !* s'exclama Serge l'asperge. Pourquoi ces yeux inondés de larmes, nous discutons d'un projet magnifique et joyeux ? Il faudrait sourire !

\*\*\*

Rose et Ruby planifiaient l'installation de Ralph. Ruby avait fortement insisté pour lui laisser sa chambre, alléguant qu'elle s'installerait dans l'alcôve du salon, qui était garni d'un divan. Elle avait été catégorique sur le fait qu'elle y serait très confortable. Constatant le changement majeur sur l'état de santé de sa mère qui affichait un réel bonheur, Ruby se confortait dans sa décision et elle se disait qu'ainsi elle apprendrait à le connaître.

Un coup frappé à la porte interrompit les deux femmes.

— Ce doit être Rébecca, dit l'aînée. Je tiens à la mettre au courant de ma rencontre avec Ralph.

— Souhaites-tu ma présence ? demanda Ruby.

— À ta convenance, ma chère enfant, répondit Rose en souriant.

— Dans ce cas, Rébecca appréciera certainement que vous soyez seules.

— Tu es gentille. Je vais lui ouvrir, dit sa mère.

Rébecca, soucieuse depuis ses confidences à Ruby, ne savait quel comportement adopter. Devait-elle aviser sa meilleure amie qu'elle avait failli à la parole donnée et ainsi faire face à une possible rupture amicale ? Ou tout simplement attendre et espérer que les choses se tassent d'elles-mêmes ?

L'appel de Rose l'invitant à venir chez elle lui occasionna une grande anxiété. Néanmoins, il fallait régler cette situation. Le choix n'étant plus à faire, elle anticipait tout de même avec angoisse l'issue de cette rencontre.

La porte s'ouvrit et Ruby, souriante, l'invita à entrer. L'invitée obtempéra et vit Rose s'avancer vers elle. Son visage radieux l'apaisa légèrement.

— Rébecca ! Entre ! Assieds-toi et accorde-moi un instant. Je vais nous faire du thé, mentionna Rose en quittant la pièce.

Assise et silencieuse, Rébecca attendait son retour avec plus de calme, tant l'atmosphère du chalet dégageait un bien-être.

— Tu sembles en meilleure forme, dit-elle au retour de son amie.

En prenant une première gorgée de thé, elle ne quittait pas Rose des yeux, réprimant son impatience à la bousculer de questions.

— Je vais effectivement beaucoup mieux, répondit celle-ci.

Rose rassembla ses pensées dans le but de raconter sa rencontre avec Ralph, ne réalisant nullement qu'un silence embarrassant s'était installé entre les deux femmes. Rébecca, n'y tenant plus, se jeta à l'eau.

— Rose ! Je te demande de me pardonner. Je suis consciente d'avoir dérogé à notre entente en confiant à ta fille le secret concernant son père. Je suis pleinement responsable et si je puis me permettre, le

seul élément à ma défense est que ta santé se détériorait. Ta fille, très inquiète à ton sujet, m'a convaincue de lui confier ton secret dans le seul but de t'apaiser. Mais sache que si tu ne veux plus de moi comme amie, je comprendrai, conclut-elle d'une traite.

— Rébecca, ma bonne amie, il n'y a rien à pardonner, répondit Rose en souriant. Ton intervention a plutôt engendré une issue heureuse.

L'aînée des sœurs Cummings arqua les sourcils, sidérée.

— Tu as donc rencontré ton sacripant !

— Rébecca !

— Ton bonheur plus qu'évident me suggère que tu as remis ce vilain bonhomme à sa place, marmonna-t-elle sans tenir compte du ton désapprobateur de son amie.

— Ralph est venu ici, et...

— Tu l'as invité ici ! coupa Rébecca.

— Pour faire une histoire courte, il s'est présenté ici avec Ruby et nous avons longuement discuté. Il s'avère que ma mère s'est interposée entre nous en détruisant les lettres que je lui écrivais et en s'appropriant celles que Ralph me faisait parvenir. Elle a d'ailleurs poussé l'infamie en envoyant une lettre, imitant ma signature, stipulant que je le priais de disparaître de ma vie, que mon cœur appartenait à un autre.

Rébecca, les sourcils froncés, affichait une moue dubitative.

— Tu l'as cru ? demanda-t-elle.

— Ralph avait gardé cette lettre qu'il nous a montrée à Ruby et moi. Ça a suffi à nous convaincre.

— Une invention de sa part !

— Rébecca, réfléchis un peu. Pourquoi avoir conservé une fausse missive ? Il ignorait ma présence ici, à Ruby-des-Ruisseaux. De plus, j'ai reconnu le papier à lettres de ma mère, conclut Rose.

— Oh ! Je ne peux croire à une telle bassesse de ta mère !  
déclara son amie, ébranlée.

— C'est pourtant la vérité.

— Donc ce... Ralph est maintenant dans tes bonnes grâces,  
affirma Rébecca du bout des lèvres.

Rose éclata de rire.

— Tu ne te laisses pas facilement convaincre, ma chère amie.  
Fais-moi confiance, si je t'affirme qu'il n'a rien à se reprocher. Il a été  
meurtri, tout comme moi, par toute cette vilénie. Sa confiance ainsi  
bafouée, il ne s'est plus jamais engagé envers quelqu'un.

— Hum... Alors tout est pour le mieux, murmura Rébecca.

— J'aimerais te le présenter, dit Rose.

— Tu me connais, je suis très malhabile socialement. Je me  
contenterai de te savoir heureuse.

— Grâce à toi et à Ruby ! J'admets volontiers n'avoir pas eu  
le courage de le confronter. Vous m'avez aidée et je vous en suis très  
reconnaissante. Ma bonne amie, j'insiste pour que tu le rencontres.

— Peut-être un jour, qui sait, concéda Rébecca. Je le croiserai  
probablement dans le village.

— Que dirais-tu de te joindre à nous pour le souper... demain  
soir ?

— Nous ? Ne me dis pas que tu l'as déjà invité ici ?

— Je lui loue une chambre en attendant que l'auberge soit de  
nouveau fonctionnelle, répondit calmement Rose.

Les yeux écarquillés, Rébecca, incrédule, fixait sa grande  
amie.

— Tu me trouves trop impulsive ? demanda Rose en  
ébauchant un sourire.

— C'est rapide, tu en conviendras, mais c'est à toi de décider.

— J'ai l'impression de retrouver ma jeunesse perdue, confia-t-elle. En acceptant mon invitation de demain, tu me rendrais service.

— Comment ? demanda Rébecca, sceptique.

— Tu poseras sur Ralph un regard plus objectif que je ne saurais le faire.

— Objectif ? Je n'en suis pas si certaine, répondit son amie.

— Ruby et moi sommes très enthousiastes, et un point de vue différent serait le bienvenu. Je ne puis envisager de souffrir une autre fois, murmura Rose.

Rébecca réfléchit quelques instants, puis accepta l'invitation de Rose, se promettant de fournir un effort de neutralité pour mieux jauger le bonhomme.

\*\*\*

Carmen et Romain Bluteau, installés confortablement au salon face à un feu crépitant dans le foyer, sirotaient un porto, tradition du dimanche soir.

— Le débat est imminent, dit Carmen.

— Je sais. D'ailleurs, je suis inquiet, car Marguerite Sinclair m'attaquera sans ménagement concernant William Beaudoin, répondit-il. Je considère tout de même qu'elle a de meilleures cartes dans son jeu.

— Peut-être, concéda-t-elle, mais la meilleure défense demeure l'attaque, ne l'oublie pas. Ne la ménage surtout pas. Tu n'en feras qu'une bouchée, si tu demeures concentré.

— J'aimerais ressentir la même confiance que toi, dit-il, non convaincu. Je suis fatigué depuis quelque temps.

— Ne te laisse pas abattre, nous vaincrons, nous l'avons toujours fait. Les gens du village ne sont pas assez idiots pour élire une imbécile à la mairie.

— Peut-être, soupira Romain.

— Reprends-toi ! Je ne te reconnais pas ! déclara-t-elle, d'un ton tranchant. J'y pense, il faudrait déterminer un modérateur pour le débat.

— N'oublie pas que nous devons consulter la Sinclair, répondit son époux.

— Il n'est pas question que l'on suggère la Beaudin pour ce poste, déclara-t-elle d'un ton sans réplique.

— C'est pratiquement impossible qu'une personne de Ruby-des-Ruisseaux, c'est-à-dire un électeur, soit neutre, reprit le maire, pensif.

— Il ne manquerait plus que ce soit la petite vieille autoritaire, Morag Macleod-Beaudoin, ironisa-t-elle.

Romain, songeur, réfléchissait.

— Ne me dis pas que tu considères sérieusement cette mégère ! reprit Carmen.

— Sois plus intelligente, ma chère..., murmura-t-il, arborant un sourire rusé. Si nous suggérons Morag Macleod-Beaudoin comme modératrice pour le débat, il sera délicat pour la Sinclair d'impliquer son fils William dans une collusion avec moi. Cette femme, fière et autoritaire, ne supportera certainement pas que sa famille soit entachée d'un scandale. Si la Sinclair insiste sur ce point, elle insultera Morag qui, j'en suis persuadé, tentera de la faire taire, ce qui me facilitera les choses d'une façon ou d'une autre.

Carmen, admirative et tout sourire, félicita son époux pour son astucieuse stratégie. « Voilà le véritable Romain », se dit-elle.

## *Chapitre 18*

Ralph se présenta le lundi en fin d'après-midi avec ses effets, prêt à s'installer. Ruby, témoin du bonheur de sa mère, succombait elle aussi à son charme. Sa délicatesse envers sa mère, qui rougissait comme une adolescente, et la douceur de son sourire lorsqu'il l'observait témoignaient d'un lien profond les unissant. Sauraient-ils se rejoindre tous les deux, après tant d'années ? Ruby le souhaitait ardemment.

Rose, embarrassée, avoua à Ralph qu'elle avait invité Rébecca Cummings, sa meilleure amie, pour le souper. Ce dernier s'était montré charmant en acceptant sa proposition, consistant à aller chercher Ruby au salon de thé, après être allé porter des documents à l'auberge; ainsi, Rébecca arriverait avant eux et serait moins mal à l'aise.

Rose se questionnait encore sur son impulsivité. Pourquoi convier Rébecca aussi rapidement ? Ralph se sentira-t-il envahi, soumis à un jugement quelconque ? Comment se comportera Rébecca ? Elle espérait de tout cœur que tout se déroule sans anicroche.

Rose avait opté pour la simplicité : un potage au navet et sirop d'érable, puis un pâté au poulet, une salade mesclun et des légumes racines, suivi d'une tarte aux pommes, accompagnée d'une crème glacée à la vanille.

Elle terminait de dresser sa table, admirant les verres étincelants et le couvert de porcelaine aux tons vert et lilas, lorsqu'un coup frappé brusquement à la porte l'avertit que Rébecca, pour une rare fois, était en avance.

— Rébecca ! Entre !

— Je dois t'avouer que je me sens très mal à l'aise, dit abruptement Rébecca en ouvrant la porte, comme à son habitude, ne

s'embarrassant d'aucun détour. J'hésite encore... Il serait plus adéquat de vous laisser en famille. Tu viens à peine de le retrouver. Vraiment, je ne reste pas, déclara-t-elle en tournant les talons.

— Cesse de te tourmenter ainsi, dit Rose en interceptant Rébecca. Tu ne peux refuser mon invitation, de plus j'ai besoin de ton opinion concernant Ralph. Je me laisse porter sur une vague nostalgique de nos anciennes amours, et je compte sur toi pour me donner l'heure juste.

— Hum... je ne crois pas être la personne idéale pour cela. Ce bonhomme, ton Ralph, je ne lui donne pas mon absolution aussi rapidement. Ce que j'aurai à te dire après cette rencontre ne te plaira peut-être pas du tout.

Rose éclata de rire et entraîna son amie à la cuisine.

— Ça sent rudement bon ! s'exclama Rébecca.

Des voix parvenant du portique de la maisonnette attirèrent l'attention de Rose et Rébecca. Le visage de cette dernière se ferma immédiatement.

— Maman ! dit Ruby.

— Nous sommes à la cuisine, répondit-elle.

Ruby salua chaleureusement Rébecca, tandis que Rose la présenta comme étant sa meilleure amie. Ralph lui tendit une main accueillante qu'elle daigna serrer avec froideur.

Un malaise palpable accompagna tout le repas. Rose, Ruby et Ralph conversaient gaiement tandis que Rébecca se murait dans une indifférence frisant l'impolitesse. Rose regretta de l'avoir invitée.

Pour le premier repas en compagnie de celui-ci, elle aurait souhaité que tout fût parfait. Son amie ne faisait aucun effort pour se joindre au groupe.

Rose proposa de prendre le thé au salon. Ralph se leva prestement et lui offrit son aide. Rébecca et Ruby se dirigèrent au

salon, tandis que Ralph et Rose préparaient le plateau avec théière et tasses de porcelaine.

— Est-ce que j'ai déplu à Rébecca ? chuchota Ralph à l'oreille de Rose.

— Rébecca est une personne très solitaire et elle n'accorde pas sa confiance avec facilité, répondit-elle. Il faut lui accorder le temps nécessaire.

— D'accord, souffla-t-il.

De retour au salon, Rose versa le thé dans les tasses. Ralph tendit une tasse de thé à Rébecca qui le remercia du bout des lèvres. Ruby et sa mère échangèrent un regard accablé.

Avant que la conversation reprenne, Rébecca posa lourdement sa tasse de thé sur la table.

— Je m'excuse de devoir vous quitter, mais le travail m'appelle.

— Tu pars déjà ? demanda Rose, étonnée.

— Désolée, dit Rébecca en se levant.

Elle salua rapidement à la ronde et s'en fut vers la sortie. Avant que quiconque réagisse, Ralph murmura « je reviens sous peu » et courut à la suite de Rébecca qui marchait d'un pas rapide.

— Mademoiselle Cummings ! interpella-t-il en la rejoignant.

Elle se retourna et dévisagea l'homme avec hostilité.

— Pourrais-je vous raccompagner chez vous ? demanda-t-il.

— Je connais parfaitement mon chemin, rétorqua-t-elle avec brusquerie.

Ralph éclata d'un rire franc, ce qui la déstabilisa complètement, elle qui croyait pourtant l'avoir remis à sa place.

— Vous ne m'aimez vraiment pas ! déclara-t-il.

— J'exècre les hypocrites, monsieur Morrisson.

Ralph rougit sous l'insulte. Calmement, il répliqua en regardant Rébecca droit dans les yeux :

— Mademoiselle Cummings, je vous accorde mon respect parce que vous êtes la meilleure amie de Rose. J'oublierai ces mots méchants et sans fondement que vous venez de prononcer. Rose m'a confié qu'elle vous avait raconté notre triste histoire; alors, vous savez que sa mère a volontairement ruiné une partie de nos vies respectives. S'il n'en tient qu'à moi, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir d'honnête homme pour rendre Rose, la seule femme que j'ai véritablement aimée, heureuse. Mes intentions sont nobles et si vous êtes une amie sincère pour ma Rose, vous ne détruirez pas la seconde chance de bonheur que notre fille Ruby nous offre.

Ralph la laissa au milieu du sentier sans nom et revint vers la maison qu'il venait de quitter.

— Vous ne m'aviez pas offert de me raccompagner ? demanda Rébecca, les mains sur les hanches.

Ralph, estomaqué, fixait cette femme au caractère imprévisible, puis avec un sourire, il répondit :

— À votre service, mademoiselle Cummings.

— Rébecca, je me nomme Rébecca.

Ils marchèrent en silence. Lorsqu'ils arrivèrent devant Maple Cottage, Rébecca s'arrêta brusquement.

— Me voilà arrivée, dit-elle. Monsieur Morrisson, je veux bien vous accorder ma confiance, mais il me faut un peu de temps.

— Ralph, mon prénom est Ralph, répondit-il en souriant. Prenez tout le temps nécessaire, mademoiselle... Rébecca. Quant à moi, j'apprécie la loyauté dont vous faites preuve envers Rose.

— Ne tentez surtout pas de m'amadouer avec de belles paroles, rétorqua-t-elle. Le temps saura me fournir des preuves de votre droiture.

— Il ne me viendrait jamais à l'idée que l'on puisse vous amadouer, répondit-il.

Rébecca se demanda s'il se moquait d'elle ou s'il plaisantait tout simplement. Elle souleva les épaules et lui dit :

— Bonsoir !

Ralph, pensif, la regarda s'éloigner.

Lorsqu'il revint chez Rose, il raconta le tout à cette dernière et à Ruby qui pouffèrent de rire.

— C'est un excellent début, affirma Rose.



## Chapitre 19

Le mois d'octobre fut maussade et frisquet. La pluie et le vent persistaient. Ce soir-là, les habitants du village se montraient contents de côtoyer leurs semblables. Même les nuages noirs annonciateurs d'orage ne parvenaient pas à éteindre l'enthousiasme général de ce mardi 29 octobre. Marguerite devait se concentrer, même si Marina lui causait beaucoup de soucis en s'entêtant dans son mutisme. Elle ne pouvait faire faux bond à tous ses supporteurs, il fallait qu'elle se ressaisisse et remporte ce débat.

Chacun y allait d'une opinion quant au dénouement de cette rencontre. Les plus conservateurs, comme Walter Scott, avaient peine à envisager une femme en tant que principal magistrat du conseil municipal.

— Je me demande si madame Sinclair pourra se défendre contre les arguments de monsieur Bluteau, énonça-t-il sérieusement.

— À mon avis, mon cher Walter, vous devriez plutôt vous préoccuper du maire Bluteau, émit le père Ramsay en riant.

D'une démarche énergique, Marguerite se dirigea vers Walter.

— *Chansonnette !* lança Marguerite en lui tapant vigoureusement sur l'épaule. Où se trouve Fiona ? Le débat commencera bientôt !

— Elle devait terminer certaines tâches, répondit Walter en fronçant les sourcils. D'ailleurs, ma Fiona connaît sa place !

— *Chansonnette !* Est-ce que vous insinuez qu'en tant que femmes nous devons nous contenter de la cuisine et du ménage ? bougonna Marguerite en fronçant à son tour les sourcils.

— Voilà Morag Macleod-Beaudoin qui arrive, chuchota Olivier Laberge.

— Que fait-elle ici ? demanda Walter Scott.

— Fiona ne vous a pas appris que Morag sera la modératrice du débat ! s'exclama Marguerite, abasourdie.

La salle du salon de thé était occupée au maximum de sa capacité. Érin et Jean-Thomas se hâtèrent de rejoindre le père Ramsay.

— Comment te sens-tu ? demanda Érin à sa mère.

— En pleine forme ! répondit-elle en riant.

Morag, digne comme toujours et habituée d'imposer le respect, se dirigea vers la table où trônait un marteau en bois. Elle s'en empara et, sans perdre une seconde, elle asséna un violent coup sur la table, imposant ainsi le silence à l'assemblée. Elle invita ensuite Marguerite Sinclair et Romain Bluteau à prendre place de chaque côté d'elle.

— Mesdames et messieurs, je vous souhaite la bienvenue à ce débat visant à en apprendre davantage sur les programmes électoraux des deux candidats à la mairie de Ruby-des-Ruisseaux. Les deux aspirants sont le maire sortant, monsieur Romain Bluteau, et madame Marguerite Sinclair, propriétaire de la résidence pour personnes âgées du village. Étant tous les deux résidents depuis plusieurs années de ce hameau, ils n'ont pas vraiment besoin de présentation additionnelle. Alors, madame, monsieur, si nous allions directement au but, c'est-à-dire, à vous de proposer vos objectifs pour Ruby-des-Ruisseaux.

Les gens gardaient le silence, attentifs à l'autorité émanant de la petite dame. Morag poursuivit en invitant chacun des deux candidats à prononcer leur plaidoyer :

— Madame Sinclair, à vous la parole !

— *Chansonnette !* J'ai le grand plaisir de vous accueillir et j'espère pouvoir compter sur votre vote ! lança Marguerite.

— C'est tout ? questionna Carmen. On peut dire sans se tromper que votre programme électoral est simpliste !

— Je vous demande d’attendre la période de questions, à la fin de la séance, pour vous exprimer, intervint Morag en frappant avec son marteau sur la table.

— Certains ne connaissent pas la différence entre questions et commentaires insignifiants ! répondit Marguerite en riant.

— Madame Sinclair, poursuivez, je vous prie, lui intima Morag.

— *Chansonnette !* Je n’attends que cela ! En tant que mairesse, je vise un seul objectif.

Un ricanement surgit dans la salle. Tous les regards convergèrent vers la mairesse qui, d’un air candide, ajouta :

— Un seul objectif ? C’est peu, persifla-t-elle.

Quelques rires fusèrent, mais Marguerite, imperturbable, poursuivit :

— Chère madame Bluteau, je vais devoir tout vous expliquer dans le menu détail, ironisa-t-elle. Mon unique objectif est le bien-être et la prospérité de mes concitoyens. N’est-ce pas le devoir ultime d’un maire ?

— *Cerise noire !* Bien dit, madame Sinclair ! s’écria Serge l’asperge, tout sourire.

— Des mots, seulement des mots ! lança Carmen.

— Nous avons besoin de plus ! Des actions ! Voilà ce qu’il nous faut ! renchérit Luce Laberge en souriant à Carmen.

— Mesdames, vous devez respecter les directives données préalablement, coupa vivement Morag. Si vous en êtes incapables, vous devrez quitter le salon de thé.

Carmen rougit d’indignation, tandis que Luce tournait la tête à gauche, puis à droite, cherchant un soutien quelconque.

— Je disais donc que l’avenir de Ruby-des-Ruisseaux me tient à cœur, poursuivit Marguerite. Je tiens également à préserver la couleur locale, tout en favorisant la vie économique. Comme vous le

savez, ma fille Érin et monsieur Ludovic Beaudoin travaillent à l'élaboration d'un projet d'envergure, que je me promets de soutenir.

— Vous êtes donc l'employée de votre fille ! coupa Carmen sous le regard ulcéré de Morag.

Carmen baissa les yeux, faisant mine d'être repentante. Elle jubilait, car elle était convaincue que Marguerite Sinclair n'avait pas fait une impression favorable à l'électorat. Luce se pencha vers elle et lui chuchota :

— Nous sommes une équipe du tonnerre.

La mairesse fit celle qui n'avait rien entendu.

— Monsieur Bluteau, dit Morag, à votre tour de vous adresser aux habitants de Ruby-des-Ruisseaux.

— Merci, chère madame Macleod-Beaudoin. Je tiens tout d'abord à vous remercier d'avoir accepté le rôle de modératrice.

Morag, le visage impassible, ne laissa transparaître aucune émotion.

— Chers amis de Ruby-des-Ruisseaux, je vous demande de m'accorder un nouveau mandat pour le poste de maire. Comme vous le savez, l'avenir de notre municipalité me tient à cœur et...

— C'est faux ! s'écria Alice Cummings. J'ai failli perdre mon emploi par votre faute.

Ignorant l'intervention d'Alice, le maire actuel poursuivit son allocution.

— Le projet de l'île Macleod favorisera le développement économique de notre beau village et quoi qu'en disent certaines personnes, je tiens à affirmer que la décision prise par Macleod-Beaudoin d'aller de l'avant fut entérinée sous l'égide du conseil municipal actuel !

— Personne ne peut nier cela ! s'exclama Luce.

— Madame Laberge, sachez que si vous intervenez encore une fois avant la période de questions, vous devrez quitter cette réunion !

Me suis-je montrée assez claire ? déclara Morag d'un ton sans réplique.

Le maire, satisfait de son petit discours, conclut :

— Je terminerai en vous promettant, chers électeurs, de m'acquitter de ma tâche de maire en priorisant vos intérêts.

Morag expliqua ensuite la façon de procéder pour s'adresser aux candidats. La personne désirant poser une question devait prioritairement lever la main, et Morag se chargerait de lui donner la parole.

— Première question ? demanda Morag. À vous, madame Perreault.

— Ma question s'adresse au maire Bluteau. Comme chacun le sait, vous étiez impliqué avec William Beaudoin dans le projet de centre d'achats, j'aimerais que vous élaboriez sur l'arrangement prévu entre vous et monsieur Beaudoin.

— Chère madame, nous sommes ici pour débattre du futur de Ruby-des-Ruisseaux, et non pour ressasser le passé, répondit Romain avec condescendance.

— Sachez, cher monsieur, ironisa Andrée-Anne, que s'il en avait été tel que vous le souhaitiez, et ce, avant l'intervention d'Érin Sinclair-Mackensie, je n'aurais plus eu de « futur ».

— Est-ce une question ? ironisa le maire en ricanant.

— C'en était une, que vous avez éludée ! rétorqua Andrée-Anne.

— Madame Scott, à vous la parole, dit Morag.

— Monsieur le maire, je réitère la question d'Andrée-Anne : quels étaient les motifs de votre entente secrète avec William Beaudoin ?

— Mais c'est un complot visant à discréditer mon époux ! s'écria Carmen, d'une voix haut perchée et véritablement outrée.

— Si je ne m’abuse, madame Scott, vous tentez de briguer les suffrages comme conseillère à la municipalité, dit le maire Bluteau.

— Exactement ! rétorqua Fiona. Puisque vous soulevez la question, je me permettrai de déclarer que jamais je n’accepterai qu’un membre du conseil municipal, incluant le maire, ne magouille avec quiconque !

— Ce sont des accusations graves ! s’insurgea Romain avec colère.

— Sachez, cher monsieur, que je n’ai accusé personne, c’est tout au plus un avertissement à celui qui tenterait une telle bassesse, reprit Fiona. Pour conclure, je ferai remarquer à l’assemblée ici présente que vous n’avez jamais daigné répondre à la question.

Walter, sidéré, ne reconnaissait plus sa douce Fiona. Néanmoins, il éprouvait une certaine fierté. Sa Fiona avait démontré qu’elle n’avait pas froid aux yeux.

— En voilà une autre qui affiche son manque d’éthique professionnelle, déclara la mairesse, empêchant ainsi Morag de prendre la parole.

— Étant donné que personne n’a levé la main pour s’exprimer, nous passerons sous silence votre mépris des règles établies pour le bon fonctionnement de cette rencontre, dit Morag d’un air pincé.

— Comme je le mentionnais, continua-t-elle avec effronterie, Fiona Scott et Marguerite Sinclair se ressemblent énormément. Toutes deux ont clairement prouvé leur manque de scrupules. Madame Scott en a profité ici même pour publiciser sa candidature au poste de conseillère municipale, tandis que Marguerite Sinclair s’en est prise aux participants de la fête commémorative en distribuant des dépliants moussant sa candidature. Nous sommes tous témoins d’un manque total de respect envers la population de Ruby-des-Ruisseaux.

Luce regardait avec méchanceté le visage de Fiona qui rougissait de minute en minute.

— Aviez-vous une question à formuler, railla Morag, ou est-ce un discours électoral nous indiquant votre candidature à la mairie ?

Des éclats de rire se firent entendre dans la salle. Carmen se rassit, tout de même fière d'avoir soulevé le manque de savoir-vivre de Marguerite Sinclair.

— Monsieur Ramsay ? dit Morag.

— Merci, madame. Permettez-moi de poser une question au maire Bluteau.

La rareté des interventions du père Ramsay attisa la curiosité générale et tout le monde se tut.

— Je souhaite, monsieur le maire, connaître votre opinion personnelle concernant l'intervention d'Érin Sinclair-Mackensie auprès de Macleod-Beaudoin ?

— Eh bien... je crois que... en fait..., balbutia le maire, réellement embarrassé. Toute initiative visant à l'amélioration de notre communauté mérite d'être soulignée.

— Mais le projet d'Érin et de Ludovic ne correspondait pas à celui auquel vous croyiez au tout début, insista le père Ramsay de sa petite voix fluette. Ce nouveau plan aura-t-il votre support si vous êtes élu maire ?

— Je serai toujours en faveur du développement de Ruby-des-Ruisseaux, répondit le maire, reprenant confiance.

— Même si les commerçants locaux subissent des dommages pouvant entraîner leur faillite ? intervint Julius Perreault.

— Ça, c'est vous qui l'affirmez ! rétorqua Carmen d'un ton aigu. Vous n'avez aucun argument valable à présenter, seulement des hypothèses !

— Chère madame, répondit calmement Julius. Ce n'est pas moi qui déclare que les petits commerces locaux sont voués à disparaître à l'arrivée d'un centre d'achats. Ce sont des gens qualifiés que l'on appelle des économistes.

— Je tiens à préciser que la question ne se pose plus ! Macleod-Beaudoin a choisi un autre projet ! Peut-on se concentrer sur l’avenir et non sur des suppositions ! reprit Romain.

— Bluteau ! Tout l’intérêt de cette question tourne autour de votre attitude en tant qu’homme, c’est-à-dire de n’avoir aucun scrupule à détruire ce que des gens, comme moi, ont travaillé toute leur vie à construire. Nous parlons ici d’honnêteté et de loyauté envers ceux qui vous ont élu ! intervint Thomas Mackensie d’une voix forte.

— Vous présenteriez-vous à la mairie ? coupa Carmen en ricanant.

— Madame Bluteau a raison : il est facile de critiquer lorsque nous ne tenons pas les rênes du pouvoir, ajouta Luce Laberge.

— Il est également dangereux d’en abuser ! rétorqua Thomas.

— Il est temps de terminer ce débat, dit Morag. Les questions se font rares et les interventions partisans, répétées. Mesdames et messieurs, la rencontre est terminée, ajouta-t-elle en donnant un violent coup de marteau sur la table.

Les gens se levèrent lentement et les commentaires se multiplièrent.

— Le maire Bluteau s’en est très bien sorti, disaient certains.

— C’est facile de critiquer quand tu n’as aucune responsabilité, aucun compte à rendre ! affirmaient les plus conservateurs.

— Marguerite Sinclair possède des qualités, comme son dynamisme, sa joie de vivre et son attachement au village, déclaraient les plus innovateurs.

— Une femme comme maire ! Pensez-y un seul instant : « *Chansonnette !* » par-ci, « *Chansonnette !* » par-là, c’est ridicule ! énonçaient les ardents défenseurs du clan Bluteau.

— Le maire Bluteau a fait son temps ! L’entente avec William Beaudoin demeure mystérieuse et son entêtement à éviter de répondre

me semble douteux, répondaient ceux en faveur de Marguerite Sinclair.

Érin et Jean-Thomas discutaient avec Camélia, Thomas, Andrée-Anne et Julius. Alice les écoutait, attentivement.

— J'ignore quelle est l'issue de ce débat qui, en fait, n'en fut pas vraiment un, commenta Érin. Les deux adversaires n'ont pas débattu sur différents sujets. Pourtant cela aurait été intéressant.

— Compte tenu des personnalités de nos deux candidats, je doute de la pertinence d'un tel affrontement. À mon avis, ça aurait été le chaos. Morag a difficilement tenté de maintenir l'ordre, malgré les interventions répétées de Carmen et de Luce, répondit Camélia.

— Personne d'autre n'aurait eu l'autorité nécessaire ni la crédibilité pour s'acquitter de cette tâche, approuva Julius.

— Si ma mère est élue mairesse de Ruby-des-Ruisseaux, je sais pouvoir compter sur son entière collaboration. Néanmoins, rien n'est moins certain avec Romain Bluteau, déclara Érin en soupirant.

— S'il sort vainqueur du vote de novembre prochain, je crois plutôt qu'il surveillera ses arrières, dit Jean-Thomas. Le débat de ce soir a mis sur la sellette les doutes engendrés par ses actions. Il se montrera prudent.

— Jean-Thomas a raison, approuva Julius.

— Je lui ai dit ma façon de penser, dit Thomas avec fierté. Ce satané Bluteau l'a bien mérité.

— Je dois partir, dit Alice. Ma sœur va s'inquiéter.

— Ce débat n'intéressait pas Rébecca ? demanda Érin.

— Elle a beaucoup de travail ces temps-ci, alors je ne dois pas la déranger, répondit Alice. Elle a de l'inspiration et se laisse totalement absorber par ses tableaux.

— C'est une véritable artiste, déclara Andrée-Anne.

— Les réparations sont amorcées sur l'île Macleod, dit Thomas, préférant changer de sujet.

— Le grand patron, monsieur Morrisson, demeure chez Rose, dit Alice.

— Chez Rose ? demanda Andrée-Anne avec surprise.

— Tu l’ignorais ? affirma Alice. Monsieur Ralph Morrisson est le père de Ruby. Ruby, la fille de Rose !

L’étonnement d’Andrée-Anne et de Julius exigeait des éclaircissements. Alice s’empressa de les informer.

— Comment sais-tu tout cela ? demanda Andrée-Anne.

— Rébecca m’a tout raconté ! D’ailleurs, tout le monde est au courant.

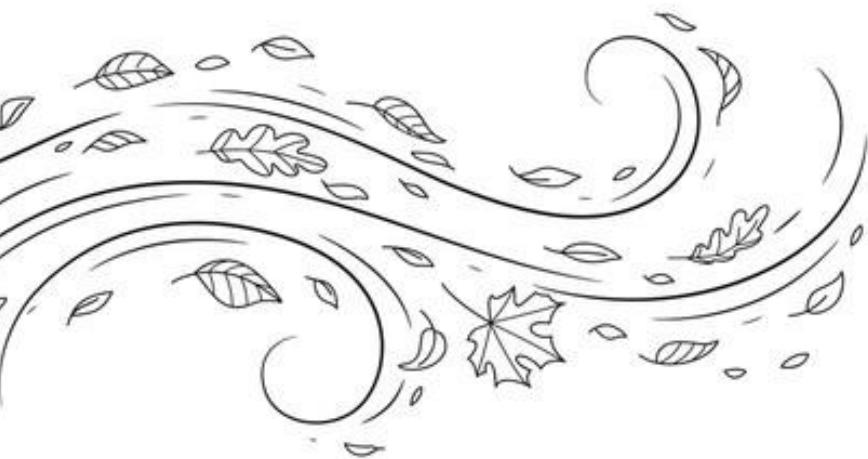
— C’est vrai que nous arrivons d’une petite escapade, dit Julius. La morale de cette histoire : ne pas s’absenter trop longtemps, car Ruby-des-Ruisseaux dévoile régulièrement des secrets.

— Rose dit qu’elle est privilégiée, car elle a bénéficié par deux fois de « *l’effet Ruby* », répondit Alice en souriant.

— « *L’effet Ruby* », murmura Camélia avec douceur.

— Ce village prend soin de nous, reprit Érin, en souriant amoureuxment à Jean-Thomas.

# *Calendrier de novembre*





## Chapitre 20

L'automne s'était installé au village et les grands arbres de la rue principale avaient presque tous perdu leurs feuilles. Le vent et la pluie froide décourageaient les marcheurs, chacun préférant la chaleur et la quiétude de leur maison, à ce prélude de l'hiver tapi tout près.

Marina se lamentait tant ses nausées l'épuisaient et même si Marguerite faisait de son mieux pour l'encourager, rien n'y faisait. Elle soupçonnait une colère sourde cachée à l'intérieur de sa fille. Cependant, il s'avérait impossible d'en connaître la cause. Marguerite réitérait les tentatives pour connaître le nom du père et la raison de son absence, mais Marina, butée, se campait dans sa position et ne soufflait mot.

\*\*\*

Le débat de la semaine précédente alimentait encore les conversations. Ce matin-là, madame Ross entra au magasin général en tentant de reprendre son souffle.

Que vous arrive-t-il, chère madame ? demanda le père Ramsay. Vous devriez vous montrer plus prudente, vous n'êtes plus de première jeunesse.

— *Cerise noire !* s'exclama Serge l'asperge. Le père Ramsay a parfaitement raison. Venez-vous asseoir un instant, lui suggéra-t-il.

— Vous plairait-il de boire un peu d'eau ? demanda Érin.

— C'est gentil, mon enfant, répondit madame Ross. Je vais mieux. Lorsque je vois le docteur Desrosiers, j'ai toujours une réaction similaire : mon cœur s'emballe.

— Vous êtes souffrante ? s'informa le père Ramsay.

— Pas du tout ! répondit madame Ross en se levant. J'ai reconnu le docteur Desrosiers, voilà tout !

— Je me demande qui peut bien être malade ? murmura le père Ramsay.

— Le docteur se rendait chez les Bluteau, répondit madame Ross.

— Voilà qui est curieux, dit le père Ramsay. C'est peut-être pour un des enfants ? Comment connaître la vérité ? murmura-t-il.

— Vous êtes trop curieux, déclara Érin en riant.

La clochette au tintement aigret se fit entendre et Luce Laberge pénétra dans le magasin général.

— Bonjour, chère madame Laberge, dit le père Ramsay. Quel bon vent vous amène ?

— *Cerise noire !* s'exclama Serge l'asperge en se tapant sur une cuisse. Elle est bien bonne !

— Qu'y a-t-il de si risible ? demanda Luce, courroucée.

— Quel bon vent vous amène et il vente dehors, expliqua Serge l'asperge, tout sourire.

Elle haussa les épaules.

— Comment se porte votre santé ? demanda le père Ramsay.

— Très bien, répondit-elle, abasourdie.

Le père Ramsay ne s'informait jamais auprès d'elle.

— Et notre cher conseiller municipal, votre mari, Olivier ? insista le père Ramsay.

Érin releva la tête, surprise par les questions du père Ramsay. Luce se planta devant ce dernier.

— Mon époux se porte bien ! Que voulez-vous réellement savoir ? demanda-t-elle sèchement.

— Chère madame, la santé de mes concitoyens me tient à cœur, répondit le père Ramsay, feignant l'incompréhension. Par exemple, madame Ross ici présente a éprouvé un malaise en entrant

dans le magasin général. Cela m'a peiné et j'ai tenté de l'apaiser. Il s'avère qu'elle angoisse lorsqu'elle aperçoit le docteur Desrosiers.

— Voilà le chat qui sort du sac ! s'écria Luce. Je comprends maintenant votre soi-disant considération pour la population de Ruby-des-Ruisseaux.

— Je ne comprends pas votre insinuation, répondit le père Ramsay, piteux.

— En fait, vous désirez savoir pour qui et pourquoi le docteur Desrosiers se trouve présentement au village ! Vous êtes un vieil homme curieux, monsieur Ramsay !

Érin se pencha, tâchant de cacher son sourire qui menaçait de se changer en éclat de rire d'un instant à l'autre. Luce Laberge poursuivit :

— Je devine aisément ce que vous cherchez à savoir. Je vais avoir pitié d'un vieil homme indiscret et vous révéler que le maire se sent très fatigué, ces temps-ci. Il ne faut pas chercher trop loin la cause de ses soucis. Une certaine personne cherche à le salir, à lui ravir son poste de maire. Il me semble que c'est une raison suffisante pour éprouver de la fatigue ! Finalement, j'irai dans la ville voisine pour faire mes courses !

Luce quitta le magasin général en claquant la porte. Érin pouffa de rire et le père Ramsay se frotta les mains, satisfait.

— Madame Ross, le mystère est éclairci. Notre maire est fatigué, dit-il.

— *Cerise noire* ! Madame Laberge est furieuse.

— Père Ramsay, dit Érin entre deux hoquets de rire, vous êtes incorrigible !

\*\*\*

Au salon de thé, Rose s'activait dans la cuisine en compagnie d'Andrée-Anne. Elle chantonnait et elle irradiait de bonheur.

— Tu sembles d'excellente humeur, dit Andrée-Anne.

Rose se tourna vers elle et lui sourit chaleureusement.

— Ma vie actuelle me comble, répondit-elle. J'ai une fille merveilleuse, un travail que j'aime et...

— Monsieur Morrisson, suggéra Andrée-Anne en souriant.

— Oui, Ralph.

— Ruby-des-Ruisseaux nous réserve quelquefois de petits miracles, murmura Andrée-Anne en repensant à sa rencontre avec Julius.

— « *L'effet Ruby* », murmura Rose. La majorité des gens croient que je viens tout juste de rencontrer Ralph, mais c'est faux. Ralph fut l'amour de ma vie... En fait, c'est le père biologique de Ruby.

— Il t'a... Il est parti lorsqu'il a appris ta grossesse ?

— Ralph ignorait que j'étais enceinte. Des circonstances malheureuses se sont dressées entre nous. Je te raconterai toute cette histoire lorsque nous aurons plus de temps à notre disposition, répondit-elle, car elle venait d'apercevoir des clients arriver. Cependant, je puis t'assurer que j'ai bel et bien bénéficié de « *l'effet Ruby* » deux fois.

— Ce village est magique, acquiesça Andrée-Anne en souriant.

## Chapitre 21

Au magasin général, les spéculations se déchaînaient, car les élections municipales devaient se dérouler dans quelques jours seulement.

— *Cerise noire !* s'exclama Serge l'asperge. Ta mère doit être fébrile !

— Ma mère est toujours fébrile, répondit Érin en riant.

— *Tut Tut Tut !* ma chère enfant, tout dernièrement, j'ai remarqué la nervosité de Marguerite. Elle apporte le dessert avant le potage, nous demande à répétition si nous allons bien ou quelle heure il est. Mais le fait le plus cocasse, c'est qu'hier matin, elle a failli partir en pyjama pour un rendez-vous !

— Je ne changerais pas de place avec elle, dit Jean-Thomas. Imagine, c'est la deuxième fois qu'elle tente de déloger le maire Bluteau ! S'il fallait qu'elle perde !

— Il ne faut pas trop s'inquiéter pour ma mère, répondit Érin. Malgré sa personnalité exubérante, ma mère possède une force à toute épreuve, elle est indestructible ! Si elle gagne, elle jubilera, et si elle perd, elle s'en remettra. Qui sait, peut-être nous dira-t-elle : « *Chansonnette ! Jamais deux sans trois* », et elle récidivera ! Ma mère est tellement imprévisible.

— J'ai parlé avec Marina hier soir, dit soudain le père Ramsay. Je l'ai interceptée juste après le souper.

— Avez-vous appris du nouveau ? demanda son acolyte.

— Rien du tout ! Pourtant, habituellement j'arrive à mes fins, poursuivit le père Ramsay.

— Laissons-lui le temps dont elle a besoin, déclara Érin avant de tourner les talons et de se diriger vers l'arrière-boutique.

— Marina ne veut toujours pas la voir, affirma Jean-Thomas en regardant le père Ramsay et Serge l'asperge.

— Elle a toujours été jalouse de sa sœur aînée, reprit le père Ramsay. Malgré l'optimisme de Marguerite, je ne suis pas convaincu que la situation va s'améliorer.

La petite clochette tinta et Camélia entra au magasin général.

— Bonjour tout le monde !

— Bonjour, Camélia, comment allez-vous ? demanda Érin qui revint à ce moment-là.

— Je vais bien, mais je t'avoue que j'ai hâte que les élections soient chose du passé. Thomas ne cesse de spéculer sur l'issue de ce vote. Tantôt, ta mère l'emporte avec une majorité écrasante, une autre fois, c'est le maire Bluteau qui est vainqueur, et là, Thomas s'emporte... et ça recommence.

— Plus que deux jours à attendre. Le 6 novembre en soirée, nous aurons la réponse à notre question, répondit Jean-Thomas. Je sais que grand-père souhaite la défaite de monsieur Bluteau... Mais je me questionne et j'aimerais savoir : pourquoi ne s'est-il jamais présenté à la mairie, contre son éternel adversaire ?

— Le magasin général occupait tout son temps et ta défunte grand-mère lui répétait qu'ils devaient préserver leur commerce de la partisanerie politique. Elle disait que la neutralité était primordiale pour la prospérité du magasin général.

— *Cerise noire* ! C'est plein de bon sens ! s'exclama Serge l'asperge.

— C'était une femme hors du commun, murmura le père Ramsay. Thomas est un homme chanceux : il a eu deux femmes exceptionnelles dans sa vie, Clara et Camélia !

À la surprise générale, Carmen Bluteau entra dans le magasin général. Même la petite clochette se fit discrète. Sans un regard pour quiconque, elle s'engagea dans l'allée des aliments surgelés et

s'empara rapidement de deux pizzas, puis se dirigea vers la caisse enregistreuse.

— Bonjour, madame Bluteau, dit Érin avec politesse.

Carmen ne daigna pas répondre, se contentant de payer ses effets. Elle tenait la poignée de porte, se préparant à partir, lorsque le père Ramsay se racla la gorge, puis s'adressa à elle :

— Bonjour, chère madame, dit-il.

La mairesse n'eut d'autre choix que de se retourner vers lui.

— Je vous demande pardon ? dit-elle, affichant une moue dédaigneuse.

— Je vous saluais, tout simplement, répondit innocemment le père Ramsay.

— Je vois... bonjour, monsieur, articula-t-elle avec effort, tant elle désirait quitter l'endroit sans plus attendre.

— Comment se porte votre époux ? poursuivit le père Ramsay, ignorant l'attitude peu engageante de Carmen.

— Mon époux, le maire, se porte bien ! répondit-elle d'une voix cassante.

— Me voilà rassuré, dit-il. La visite du docteur Desrosiers s'est donc avérée superflue, affirma-t-il.

Camélia, Érin, Jean-Thomas et même Serge l'asperge n'en revenaient tout simplement pas de l'aplomb du père Ramsay. Oser questionner ainsi Carmen ! Tous se taisaient, extrêmement attentifs, en faisant mine de s'intéresser à autre chose.

— Que signifient ces paroles ? demanda-t-elle, les sourcils froncés.

— Lorsque le docteur Desrosiers se présente dans une demeure du village, il est toujours à craindre qu'un malheur arrive, répondit le père Ramsay. Votre réponse me rassure.

— En voilà une bonne ! s'exclama la mairesse. Vous exprimez le contraire de vos pensées, monsieur Ramsay. Votre supposée sollicitude envers mon mari me révolte. Ne me faites pas croire que vous souhaitez la réélection de mon mari ! Quelle hypocrisie !

— *Cerise noire* ! Vous insultez le père Ramsay !

— Taisez-vous, espèce de membre inutile de notre communauté ! rétorqua-t-elle avec colère.

— *Tut Tut Tut* ! chère madame. Les injures sont inutiles et cette personne que vous qualifiez de « membre inutile » paie ses taxes et ne mérite certainement pas que vous l'offensiez ainsi. Des excuses démontreraient votre savoir-vivre.

— C'est risible ! Vous, monsieur Ramsay, vous vous permettez de me donner des leçons de civilité, alors que vous n'hésitez pas à commérer sans retenue sur la vie d'autrui, rétorqua-t-elle, furieuse. J'ajouterai que mon époux se porte bien et qu'il se fera un plaisir de vaincre la Sinclair pour une deuxième fois d'affilée !

Sans plus attendre, Carmen quitta le magasin général, la tête haute.

— Elle est vraiment en furie ! commenta Serge l'asperge.

— Père Ramsay, sans vouloir vous vexer, je dirais que vous avez du toupet, affirma Jean-Thomas en riant. Interroger ainsi la mairesse !

— J'ignore pourquoi elle a réagi aussi violemment, répondit le père Ramsay de sa petite voix fluette.

— Père Ramsay, intervint Érin, vous êtes incorrigible. Ne faites surtout pas semblant d'être désarçonné par les répliques agressives de la mairesse. Nous connaissons tous votre... intérêt pour les gens de Ruby-des-Ruisseaux.

— *Tut Tut Tut* ! ma chère enfant, répondit le père Ramsay, tu dois comprendre qu'à mon âge, étant le doyen de ce merveilleux village, j'ai une responsabilité envers les autres. Chacun sait que je

possède une grande sagesse et une grande connaissance de tout ce qui se passe à Ruby-des-Ruisseaux ! C'est pratiquement une obligation pour moi de détenir toutes les informations concernant mon village. C'est une tâche ardue, et quelquefois, je suis rabroué, mais que voulez-vous, c'est ma destinée, conclut-il, piteux.

Camélia tourna la tête en direction d'Érin, cachant à grande-peine son sourire. Serge l'asperge, que les propos du père Ramsay avaient impressionné, déclara :

— *Cerise noire* ! Tout le monde connaît et apprécie votre contribution au village.

— Merci, mon fidèle ami, répondit le père Ramsay.

\*\*\*

Marguerite bravait la pluie et le vent en se dirigeant vers la maison de Fiona Scott. À la veille des élections municipales, elle sentait l'appréhension et le doute s'emparer d'elle. Elle avait besoin d'encouragement et Fiona était la personne tout indiquée pour remplir ce dessein.

Arrivée à la demeure des Scott, elle reprit son souffle, tentant de se donner une allure décontractée tant elle répugnait à se sentir aussi vulnérable, puis elle frappa à la porte. Fiona lui ouvrit.

— Marguerite ! Que faites-vous dehors par ce temps épouvantable ? Entrez vite !

Marguerite se dépouilla de sa grande cape mauve toute dégoulinante et suivit Fiona au salon. Le feu de bois qui crépitait dans la cheminée lui procura instantanément un réconfort douillet. Avec un grand soupir, elle s'affala dans le fauteuil le plus près du foyer. Fiona l'observait et s'inquiétait. Marguerite semblait désorganisée et perturbée. Comment une femme comme elle pouvait-elle sembler si démunie ?

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Fiona sans tergiverser.

— Est-ce donc si apparent ? *Chansonnette !* s'écria soudainement Marguerite. Je ne me reconnais plus ! J'oublie des choses, je me répète sans cesse, tellement que mes pensionnaires de la résidence me regardent avec inquiétude.

— Nous sommes à la veille de la journée des élections, il me semble normal d'être nerveuse, répondit Fiona.

— *Chansonnette !* Pourtant, toi, tu sembles en parfait contrôle !

— Je respecterai la décision du public, répondit Fiona en haussant les épaules. Ma candidature ne me semble plus nécessaire maintenant que le plan de William Beaudoin a échoué.

— Mais n'oublie pas le maire Bluteau ! s'écria Marguerite. Il faudra l'avoir à l'œil... si je ne suis pas élue..., murmura-t-elle en rougissant.

— Soyons positives, reprit Fiona. De toute façon, il faudra se plier à la volonté de la majorité. Que pouvons-nous faire de plus ?

— Je t'avoue sincèrement que j'ai peur, avoua la femme habituellement si énergique.

Fiona, sidérée, observait son amie avec étonnement. Cette femme si dynamique, possédant une si grande force de caractère, se montrait tellement vulnérable.

Indécise, elle se demandait quelle attitude adopter pour la reconforter. Avant qu'elle ne puisse la rassurer, cette dernière se leva brusquement, tâcha de replacer son chignon qui pendait, puis avec un sourire, déclara :

— J'y pense ! Il me reste quelques heures pour faire du porte-à-porte, et rappeler à mes électeurs l'enjeu de leur vote ! Merci, ma chère Fiona, ça m'a fait un grand bien de me confier à toi !

Fiona, interdite, assista au départ bruyant de Marguerite.

## Chapitre 22

Au magasin général, Érin et Jean-Thomas s'activaient en cette matinée du 6 novembre. Le temps frisquet ne freinait pas les citoyens de Ruby-des-Ruisseaux qui défilaient pour débattre de l'élection. Le père Ramsay et Serge l'asperge participaient activement aux discussions, car certains s'arrêtaient au magasin avant de se rendre aux urnes. D'autres préféraient avoir voté avant d'aller au magasin, pour ainsi relater leurs impressions concernant l'ambiance qui régnait au bureau de scrutin.

Intéressée par les différentes opinions, Érin tentait de prédire l'issue du vote. Elle espérait de tout cœur le succès de sa mère. Les avis étant partagés, il était impossible de prévoir quel serait le résultat de cette élection.

\*\*\*

La clientèle s'était donné rendez-vous au salon de thé et l'excitation se traduisait par des conversations parfois houleuses. Camélia pourvoyait aux désirs de ses clients avec le sourire, tandis qu'Andrée-Anne et Alice avaient fort à faire en cuisine.

La clochette tinta et Camélia vit Rébecca entrer dans le salon de thé. Elle remarqua le peu de confiance et la grande nervosité de la sœur d'Alice. Rébecca fit un effort pour sourire à Camélia qui vint à sa rencontre.

— Serait-il possible pour Alice de s'absenter quelques instants. Nous irions voter, demanda Rébecca qui ne s'embarrassait jamais de détours pour exprimer sa pensée.

— Peux-tu patienter, demanda Camélia, je vais voir Andrée-Anne à la cuisine. Comme tu peux le constater, nous sommes excessivement occupés ce matin.

— Je vous promets de faire vite, dit Rébecca.

Après l'approbation de Camélia, les deux sœurs se hâtèrent en direction du sous-sol de la chapelle, lieu de votation.

— Tu sais que Fiona Scott, la belle-sœur d'Andrée-Anne, se présente comme conseillère ? voulut s'assurer Rébecca.

— Je sais ! rétorqua Alice. Je voterai pour madame Sinclair et pour madame Scott.

— Je t'ai déjà avertie que ton vote doit demeurer secret, déclara Rébecca. Il n'est aucunement question que tu dévoiles à qui que ce soit pour qui tu as voté !

— Je sais ! Cesse de me rebattre les oreilles avec les mêmes consignes ! Je ne suis pas idiote ! D'ailleurs, tout le monde sait très bien que je ne voterai pas pour le maire Bluteau ! Je ne suis pas insignifiante !

— D'accord, répondit Rébecca en soupirant.

\*\*\*

Ralph et Rose déjeunaient ensemble, Ruby étant partie tôt pour ses cours.

— Tout est si facile entre nous, murmura-t-elle.

— Je sais, et j'en suis très heureux, répondit-il en souriant. Comment est-ce possible après toutes ces années ?

— J'ai l'impression d'avoir retrouvé ma jeunesse... Cependant, j'éprouve beaucoup de difficulté à pardonner à ma mère tout le mal qu'elle m'a... qu'elle nous a fait.

— Ne lui donne pas le privilège de gâcher notre bonheur retrouvé, déclara Ralph. Profitons plutôt de la chance que nous avons et du temps qui nous est alloué.

— La chance... ou « *l'effet Ruby* » ?

— Tu m'as expliqué ce qu'est « *l'effet Ruby* », mais je n'ose croire à la magie.

— Ici, les gens croient à « *l'effet Ruby* » et plusieurs ont bénéficié de ces petits miracles, répondit Rose. Tu ne peux nier que Ruby-des-Ruisseaux est un village particulier.

— La beauté de ce site est extraordinaire, je te le concède. Néanmoins, attribuer un quelconque pouvoir à ce lieu me paraît exagéré.

— Peut-être, murmura-t-elle. Personnellement, je crois en cet enchantement.

— Toujours aussi candide, dit-il en lui souriant tendrement.

Rose ne se lassait pas de le regarder. Elle se sentait comblée par la vie. Que demander de plus ?

— Changement de propos, dit-elle. C'est jour d'élection aujourd'hui.

— Le maire Bluteau affronte cette femme... Marguerite ?

— Marguerite Sinclair. Elle est propriétaire de la résidence pour personnes âgées. C'est la deuxième fois qu'elle tente sa chance.

— Une femme comme maire...

— Ralph Morrisson ! s'exclama Rose. Serais-tu misogyne ?

Un éclat de rire accueillit sa réplique.

— Ma belle et tendre Rose, dit-il. Serais-tu féministe ? Sache, ma douce, que j'apprécie l'intelligence et l'efficacité d'un être, qu'il soit homme ou femme.

— Que de sagesse, répondit-elle en souriant.

— Alors quel sera ton choix ?

— Marguerite Sinclair, bien entendu ! D'ailleurs, je dois me rendre au sous-sol de la chapelle pour exercer mon droit de vote.

— Quant à moi, je me rends sur l'île Macleod, le travail m'attend.

Ralph se leva et lui prit la main en la regardant intensément.

— J'adore être avec toi et notre fille. J'aimerais que tu réfléchisses à ma proposition, c'est-à-dire de vivre ensemble de façon permanente.

Rose se jeta à son cou, les yeux embués de larmes d'intense bonheur.

— C'est tout réfléchi ! Oui ! Oui !

Ralph prit son visage entre ses mains et l'embrassa tendrement, puis fougueusement.

— Alors nous nous marierons le plus tôt possible, murmura-t-il tendrement à son oreille.

\*\*\*

— Je suis tellement nerveux ! s'exclama subitement Walter Scott.

— Papa ! Tu m'as fait sursauter, dit Marjory.

— Walter, dit Fiona, il faut te calmer. Ce ne sont que des élections. Ce n'est pas une question de vie ou de mort.

— Je sais ! rétorqua-t-il. N'empêche que je suis soucieux. S'il fallait que tu perdes !

— Ce sera la volonté des gens de Ruby-des-Ruisseaux, répondit-elle calmement.

— Papa a raison, coupa Marjory. Si tu perds, je préfère ignorer qui a voté contre toi, car je les détesterai.

— Marjory, tu te dois de respecter l'opinion des autres. Les idées varient d'un individu à l'autre et chacun a droit à ses convictions. La démocratie veut que l'on se rallie à la majorité. C'est ce que je ferai de même que ton père et toi.

— Hum, soupira Walter. Ta mère a raison, c'est pourquoi une femme de cette trempe mérite sa place au conseil municipal !

Fiona, stupéfaite, regarda son époux et vint poser un baiser sur sa joue.

\*\*\*

Chez les Laberge, Luce réfléchissait et fronçait les sourcils. Olivier, son époux, l'observait à la dérobée.

— Qu'est-ce qui se cache derrière ce joli front ?

— Hein ?

— Je te demande tout simplement ce qui te tracasse ?

— Olivier ! Aurais-tu oublié que nous sommes le 6 novembre ?

— Comment le pourrais-je ? répondit-il en souriant.

— J'anticipe déjà la défaite cuisante de Marguerite Sinclair. Nous n'aurons pas à subir aucun « *Chansonnette !* », ajouta-t-elle en ricanant.

— Pourquoi tant de haine envers cette femme ? demanda Olivier, réprobateur.

— Tu oses me questionner sur cette femme ! Sache qu'elle me méprise !

— Et toi ? Comment te comportes-tu envers elle ?

— Est-ce mon procès ? rétorqua son épouse, cramoisie.

— Condescendance et dédain, voilà ce que tu éprouves envers cette femme remarquable.

— Remarquable !

— En effet, répondit Olivier. Marguerite Sinclair possède une résidence pour les aînés. Elle traite ces derniers comme des membres de sa famille et, juste pour cela, elle mérite notre respect.

— Ma parole, tu dérailles complètement !

— Assez ! dit Olivier en élevant le ton pour une rare fois.

Luce, estomaquée, se tut.

— Il est temps que quelqu'un te ramène sur terre, ma chère. Je voterai pour Marguerite Sinclair et je veux que tu saches que si ton vote va au maire Bluteau qui, soit dit en passant, a magouillé pour détruire les commerces locaux, en ne pensant qu'à lui et non aux besoins de notre communauté, je ne te le pardonnerai pas.

— Comment ? Tu oses me dicter à qui j'accorderai ma confiance !

— Ta confiance ! Ma parole, tu es complètement sous le joug de ta Carmen !

— Ne prononce pas un mot contre elle, rétorqua-t-elle.

— Cesse de te conduire comme une adolescente qui cherche à plaire à quelqu'un qui n'en a rien à foutre ! Cette femme se sert de toi !

Luce se mit à pleurer de rage. Olivier, habituellement si conciliant, se montrait tout à coup odieux.

— Comment peux-tu être si méchant envers moi ?

— Je suis tout simplement excédé que Carmen Bluteau se moque de mon épouse. Tu accorderas ton vote à la personne de ton choix... Quant à moi, je vais travailler !

Olivier se leva et, sans embrasser son épouse, ce qu'il faisait tous les jours depuis leur mariage, partit.

Luce, sidérée par l'attitude inhabituelle de son mari, se mit à sangloter.

\*\*\*

— Ce soir, nous serons enfin débarrassés de cette chipie de Sinclair ! dit Carmen en arpentant anxieusement son salon.

— Je rêve de ce moment depuis longtemps, répondit Romain. J'espère qu'elle comprendra enfin que sa place est avec ses pensionnaires de la résidence.

— Je doute de son intelligence ! Comment peut-elle prétendre au rôle de représentante des citoyens de Ruby-des-Ruisseaux, et ce, pour une deuxième fois ?

— Ce soir, il nous faudra agir avec dignité, déclara le maire.

— C'est-à-dire ? demanda-t-elle, méfiante.

— Nous comporter comme des personnes de notre statut, comme les notables de ce village, en félicitant la Sinclair pour ses efforts.

— Tu ne parles pas sérieusement ? s'écria son épouse.

— En agissant ainsi, personne, je dis bien personne, n'aura rien à nous reprocher.

Carmen garda le silence, évaluant la stratégie de Romain.

— Ça sera infiniment ardu de complimenter cette idiote !

— Au contraire ! Réfléchis, ma chère, au plaisir ressenti à illustrer notre victoire. Elle devra, malgré son deuxième essai, afficher une mine de circonstance et nous féliciter à son tour.

— Je vois, murmura Carmen, un sourire mauvais s'affichant sur son visage. Tu as raison, je m'en réjouis à l'avance.

\*\*\*

Thomas et Camélia, assis confortablement dans la serre de la résidence des Mackensie, dégustaient un thé *English Breakfast* aromatisé d'un quartier de citron. Tous les deux réfléchissaient à cette journée des plus importantes pour Ruby-des-Ruisseaux.

— J'ai tellement hâte de constater la déconfiture de Bluteau ! s'exclama soudainement Thomas.

— Tu sembles convaincu de sa défaite, répondit Camélia.

— Bien entendu ! Les habitants de ce village ne sont pas idiots !

— Tu oublies que Romain Bluteau a ses fidèles supporteurs. Le conseiller Gérard Lupien en est un. Il affiche clairement son adhésion au clan Bluteau.

— Je sais bien, avoua Thomas. Il y a trois conseillers municipaux dans ce village : Lupien, Olivier Laberge et Luc Bouchard. Lupien est totalement dévoué à Bluteau, Laberge est un conseiller honnête et Luc Bouchard est une girouette. Il vote toujours du côté du maire. Bluteau a toujours deux conseillers pour lui.

— Cette fois, tout peut changer : Fiona se présente contre Luc Bouchard, les deux autres étant élus par acclamation.

— Si Fiona Scott l’emporte, elle jouera un rôle primordial, dit Thomas.

— Effectivement, surtout si Romain Bluteau est reporté au pouvoir.

— Je suis soulagé que ce soit encore le docteur Desrosiers qui soit président des élections. Il est tellement méticuleux et acariâtre que chacun effectue son travail avec efficacité.

— Tu as raison, d’autant plus que le docteur Desrosiers n’affiche jamais ses convictions politiques, approuva-t-elle.

— Il me tarde de me rendre au salon de thé, affirma-t-il. Les résultats sont toujours donnés vers dix heures.

— La population sera au rendez-vous ! La lutte, cette année, laisse présager un scrutin des plus serrés.

\*\*\*

À environ une heure du dévoilement des résultats, le salon de thé était bondé. La population de Ruby-des-Ruisseaux s’y était entassée, anxieuse de connaître l’issue du scrutin. Ni Marguerite Sinclair ni les Bluteau n’étaient encore arrivés. Les gens discutaient et certains s’arrogeaient le pouvoir de divination, prédisant avec certitude la victoire de l’un ou de l’autre.

Rose, accompagnée par Ralph, avait réussi à convaincre Rébecca de se joindre à eux. Alice et Ruby, requises pour le service aux tables, ne chômaient pas. Les gens commandaient thé sur thé.

— Je déteste les rencontres communautaires, bougonna Rébecca.

— Rébecca, dit Rose. Il s’agit d’une soirée des plus importantes. Le maire Bluteau, premier magistrat de ce village depuis des décennies, risque la défaite !

— J’y croirai lorsque je l’entendrai ! grommela son amie.

Andrée-Anne rejoignit Julius, assis avec Thomas et Camélia.

— Tout va bien en cuisine ? s'informa Camélia.

— Oui, les gens ne mangent pas, ils ne font que commander du thé ! répondit Andrée-Anne en riant.

— On sent l'effervescence de la population, dit Julius.

— Je n'ose imaginer une défaite possible pour Marguerite, murmura Camélia.

— Il ne faut pas s'inquiéter outre mesure, dit Érin, qui venait de se joindre à eux. Ma mère saura toujours se tirer d'affaire et retomber sur ses pieds !

— Tout de même, Carmen ne se priverait pas de l'humilier en public, répondit Andrée-Anne.

— Bluteau sera défait, coupa Thomas. J'en suis convaincu, commenta-t-il, tentant de se convaincre lui-même.

— Ce sera très serré, intervint Julius. Je n'ai personnellement aucune idée du gagnant. Je ne me risquerai à aucune prédiction.

— C'est intenable, dit Andrée-Anne.

— Voilà ma mère qui arrive avec le père Ramsay et Serge l'asperge, dit Érin. Voyez comme elle semble confiante, saluant tout un chacun.

— Elle est impressionnante ! affirma Andrée-Anne.

— Bonsoir à tous, dit le père Ramsay. Mon ami Serge et moi nous joindrons à vous.

— *Cerise noire* ! Je ne me sens pas bien. J'ai mal au cœur et au ventre, ajouta ce dernier, le visage pâle.

— *Tut Tut Tut* ! mon ami, répondit le père Ramsay. Il faut te calmer, car ce n'est pas toi qui es sur la sellette, c'est notre courageuse Marguerite. Tu dois afficher un visage confiant. Si tu la crois battue, elle s'en apercevra et cela la peinera.

— *Cerise noire* ! Vous avez cent fois raison.

Thomas, Camélia, Andrée-Anne, Julius ainsi qu'Érin et Jean-Thomas dissimulèrent un sourire.

— *Chansonnette !* Puis-je m'asseoir quelques instants avec vous ? J'ai l'impression que ma figure va fendre, tant je souris ! Est-ce que les Bluteau sont arrivés ? demanda-t-elle en regardant tout autour.

— Ils ne sauraient tarder, répondit Julius. Il est presque dix heures et, habituellement, le docteur Desrosiers se présente avec les résultats dans ces environs-là.

— Les voilà ! intervint Érin.

Les Bluteau, arborant un sourire confiant, saluaient à la ronde. Ils passèrent sans s'arrêter devant le petit groupe de Thomas.

— Quel arrogant ! s'exclama ce dernier.

Walter et Fiona firent leur entrée. Elle était d'un calme exceptionnel, et semblait confiante. Elle s'arrêta pour saluer quelques personnes, puis se dirigea vers le groupe de Thomas.

Quatre places vacantes situées à l'avant étaient destinées aux candidats en élection.

Tous attendaient avec impatience l'arrivée du président d'élection. L'horloge marquait dix heures ! Le brouhaha du début de soirée s'essoufflait. Les gens se regardaient, affichant inquiétude et incertitude. Même les candidats devenaient nerveux. Le silence s'installa peu à peu dans le salon de thé.

Plus d'une demi-heure passa avant que le son de la clochette tinte et que le docteur Desrosiers, le visage fermé, fasse son entrée. Il s'installa face au lutrin et, d'un geste, invita les candidats à prendre place à l'avant. L'atmosphère était à couper au couteau, tant l'angoisse et l'anxiété de certains étaient palpables.

— Chers citoyens de Ruby-des-Ruisseaux, mon retard s'explique par la chaude lutte que les candidats se sont livrée. Il a fallu

procéder à un recomptage pour assurer les gagnants de notre certitude quant au résultat.

Les gens se regardaient, fébriles et anxieux de connaître le résultat de ce scrutin.

— J'inviterais messieurs Olivier Laberge et Gérard Lupin à s'avancer à l'avant et à se tenir à ma droite. Il est maintenant temps de vous dévoiler le conseil municipal élu. Je demande à madame Fiona Scott et à monsieur Luc Bouchard de bien vouloir se lever. Avec une majorité de cinquante-trois voix, madame Fiona Scott devient conseillère municipale de Ruby-des-Ruisseaux.

Un tonnerre d'applaudissements retentit immédiatement dans la salle. Walter Scott, oubliant sa grande timidité, se leva en criant :

— Il s'agit de mon épouse !

— Madame Scott, je vous prierais de rejoindre messieurs Laberge et Lupien, à ma droite.

Fiona, épanouie, se joignit aux conseillers Laberge et Bouchard sous des applaudissements nourris après avoir serré la main de son adversaire.

Les Bluteau se regardèrent, stupéfiés.

— Il est maintenant temps de dévoiler le nom du maire élu, déclara pompeusement le docteur Desrosiers. Avec une majorité de six voix seulement... Silence, imposa-t-il à une foule indisciplinée. Je disais donc : avec six voix de majorité, le nouveau maire de Ruby-des-Ruisseaux est madame Marguerite Sinclair.

Marguerite, le sourire radieux, se leva et regarda la population de Ruby-des-Ruisseaux, les yeux inondés de larmes. Érin, émue, se dirigea vers sa mère et la conduisit vers le lutrin pour qu'elle puisse prendre la parole. Thomas applaudissait bruyamment, tandis qu'Alice riait et disait à qui voulait bien l'entendre :

— Madame Sinclair sera une mairesse extraordinaire !

Marguerite, escortée par Érin, parvint à l'avant de la salle.

— *Chansonnette* ! Mes chers amis et concitoyens, je tiens à vous remercier de tout cœur pour votre confiance. Sachez que vous ne le regretterez pas. Je m'en voudrais de ne pas saluer mon adversaire, monsieur Romain Bluteau.

Les regards convergèrent vers celui-ci. Son visage était d'une pâleur inquiétante. Il se redressa... puis devint subitement livide. Brusquement, il s'effondra. Carmen poussa un cri aigu.

— Romain ! Romain ! répéta-t-elle, penchée sur son mari.

Le docteur Desrosiers se fraya un chemin, exigeant qu'on le laisse passer. Parvenu auprès de l'ex-maire Bluteau, toujours inconscient, il vérifia ses signes vitaux. Le visage sérieux, il entreprit des manœuvres de réanimation sous le regard éberlué des personnes présentes.

Carmen ne cessait de crier le prénom de son époux, tandis que Luce poussait ceux qui obstruaient son chemin. Elle se dirigea vers sa grande amie.

— Calmez-vous, lui dit-elle. Le docteur sait ce qu'il a à faire.

— Taisez-vous ! Laissez-moi tranquille ! rétorqua Carmen, les yeux injectés de sang. Vous n'êtes qu'une insignifiante ! Tout cela est votre faute ! répéta-t-elle en regardant méchamment Luce. Jamais je ne vous le pardonnerai !

Luce rougit sous l'insulte et, penaude, rejoignit son mari. Carmen criait et pleurait, invectivant tous ceux qui croisaient son regard d'hallucinée.

— Docteur ! cria de nouveau Carmen. Faites quelque chose !

Le docteur se releva lentement et la regarda avec compassion.

— Je suis désolé chère madame, mais votre époux est décédé.

La stupeur s'abattit sur l'assemblée, muette. Marguerite, indécise, ne savait quelle attitude adopter. Finalement, elle se dirigea vers Carmen.

— Madame Bluteau, je suis sincèrement désolée pour la mort de votre mari.

Carmen, telle une furie, pointa Marguerite du doigt :

— C'est votre faute ! Vous avez tué mon époux !

La nouvelle mairesse eut un haut-le-corps, abasourdie par son accusation. Un murmure désapprobateur se fit entendre.

— Madame Bluteau, intervint le docteur Desrosiers, je crois que vous devriez vous calmer et rentrer chez vous... vos enfants... auront besoin de vous. Il y a certainement quelqu'un qui sera heureux de vous accompagner.

Personne ne pipa mot, même Luce demeura de marbre. L'épouse du conseiller Lupien s'avança timidement et posa la main sur l'épaule de Carmen. Cette dernière se dégagea farouchement de ce geste de solidarité et releva la tête avec défi. Les yeux rougis, elle déclara :

— J'attendrai l'ambulance ! J'ai toujours été solidaire de mon époux et ce n'est pas ce soir que je l'abandonnerai !

Les ambulanciers se présentèrent une vingtaine de minutes plus tard et emportèrent le corps du défunt maire Romain Bluteau. Madame Ross se leva et se dirigea vers Carmen, lui offrant gracieusement son soutien. Carmen, les yeux embués de larmes, se redressa et lança :

— Je n'ai besoin de personne !

Elle quitta ensuite le salon de thé sans un regard pour quiconque.



## *Chapitre 23*

À la suite du départ de l'ambulance, le silence s'abattit dans le salon de thé.

Le docteur Desrosiers confirma les résultats du vote et s'éclipsa rapidement afin de rejoindre l'hôpital où était transporté le maire Bluteau.

Les habitants de Ruby-des-Ruisseaux se regardaient, incrédules, ne sachant que faire, ignorant comment réagir. Mais, peu à peu, la foule se dispersa, puis Marguerite et Fiona rejoignirent leurs amis.

— Quelle soirée ! dit Walter Scott, en poussant un énorme soupir... La défaite lui fut probablement impossible à accepter. La mairie était toute sa vie. Pauvre homme !

— Walter ! s'insurgea Fiona. On ne meurt pas parce qu'on perd des élections ! Il était certainement malade. D'ailleurs, le docteur lui avait rendu visite dernièrement.

— Ça n'en demeure pas moins dramatique comme soirée d'élections, reprit Julius.

— Je plains Carmen, murmura Camélia. Elle est maintenant seule. Ils représentaient un couple uni... ils appréciaient tellement le statut rattaché à celle de premier magistrat du village.

— Pauvre Marguerite ! s'exclama Alice. Elle a vaincu le maire Bluteau, mais il lui a tout de même volé sa soirée ! Il a réussi à monopoliser toute l'attention.

— Alice ! s'exclama Rébecca. Il est mort ! Tu ne te rends pas compte de ce que tu dis.

— Au contraire ! rétorqua Alice. Ils étaient méchants lui et sa femme, alors je ne le plains pas ni elle... elle n'a jamais manqué une occasion de me ridiculiser devant tout le monde.

Un silence embarrassant s'installa au cœur du petit groupe.

— Je crois que je vais retourner à la résidence, dit Marguerite. Le père Ramsay est fatigué.

— *Tut Tut Tut !* je me dois de te reprendre, ma chère Marguerite. Je ne suis pas fatigué, mais plutôt sous le choc. Romain Bluteau était plus jeune que moi ! Assister à la mort de quelqu'un est toujours très troublant.

Marguerite, le père Ramsay et Serge l'asperge quittèrent le salon de thé. Érin, émue, déclara :

— Ma mère a travaillé tellement fort pour obtenir la confiance des habitants de Ruby-des-Ruisseaux et, malgré sa victoire, elle ne peut même pas célébrer, car les circonstances ne s'y prêtent pas et cela me rend triste pour elle.

— Elle a tout de même réussi, affirma Fiona et nous tiendrons nos promesses. Mais les jours à venir seront consacrés à Romain Bluteau.

— Bien dit ! répondit Walter.

\*\*\*

Carmen dut se montrer forte pour ses enfants qui devenaient orphelins, de père. Éric et Claire furent effarés par la triste nouvelle.

— Il faut prévenir Frédéric, dit Éric, qui sentit le besoin d'épauler sa mère.

— Tu as raison, murmura-t-elle. Je vais l'appeler.

Elle prit le téléphone, tandis qu'Éric et Claire ne la quittaient pas des yeux. Lorsqu'elle raccrocha, elle leur annonça que leur frère aîné arriverait dès le lendemain.

— Je vais préparer du chocolat chaud, suggéra Claire. Cela nous fera du bien.

— C'est une excellente idée, répondit Éric. Qu'en dites-vous, maman ?

— Bien sûr, répondit-elle d'un air absent.

Le téléphone sonna et ils sursautèrent tous les trois. Éric s'empressa de répondre.

— L'appel est pour toi, dit-il en s'adressant à sa sœur cadette.

— Qui est-ce ? Je n'ai vraiment pas le goût de parler à qui que ce soit, répondit Claire d'une voix chevrotante.

— C'est Marjory, dit-il en lorgnant sa mère du coin de l'œil.

Le premier réflexe de Claire fut d'en faire autant, mais ils durent se rendre à l'évidence, leur mère était sous le choc, distraite, voire indifférente.

— Je m'occupe du chocolat chaud, dit Éric en tendant l'appareil à sa jeune sœur.

Il entraîna sa mère dans la cuisine... il pressentait que la nuit serait longue et difficile.

\*\*\*

Marguerite et le père Ramsay entrèrent dans la résidence où tous les pensionnaires les attendaient, impatients de connaître l'issue du scrutin. Constatant leur mine déconfite, ils en déduisirent immédiatement que Marguerite avait perdu. Ils se confondirent en mots plus encourageants les uns que les autres, tentant de remonter le moral de leur chère Marguerite.

— *Chansonnette !* J'ai gagné ! s'exclama Marguerite en riant.

— Pourquoi ce calme si tu as vaincu Bluteau ? demanda Marina qui les avait attendus dans le salon.

Le père Ramsay et Marguerite échangèrent un regard.

— Romain Bluteau est décédé, déclara le père Ramsay.

La surprise se peignit sur tous les visages.

— Expliquez-vous ! dit Marina d'un ton bourru.

— Lors de la lecture des résultats du vote, il est subitement devenu pâle comme la mort... Oh *Chansonnette* ! Quel malencontreux lapsus !

— Il n'aura pas à subir l'humiliation de la défaite, rétorqua Marina.

— *Tut Tut Tut* ! Quelle sorte de langage est-ce là ? Un homme est mort ce soir. Que t'arrive-t-il, mon enfant, pour exprimer des paroles si dénuées d'humanité ?

— Je n'en ai rien à foutre des Bluteau ! lança-t-elle avant de tourner les talons.

— Elle agit ainsi depuis son retour; soit elle se tait, soit elle déverse sa colère, affirma Marguerite. J'espère qu'elle reviendra à de meilleurs sentiments, car ma patience a une limite.

— Ce soir, ma chère Marguerite, il ne faut que penser à ton succès, reprit le père Ramsay.

\*\*\*

Le lendemain, Frédéric Bluteau arriva au village, accompagné par Iris Mackensie, la sœur jumelle de Violette.

— Si tu le permets, j'aimerais d'abord voir ma mère. Ensuite, si tu le désires, nous pourrions rendre visite à tes parents, suggéra-t-il.

— Il va de soi que notre premier arrêt devra être chez tes parents... désolée... chez ta mère. Le décès de ton père l'a profondément bouleversée et elle a certainement besoin de toi à ses côtés.

— Il y a si longtemps que je ne me suis retrouvé dans ce trou perdu, dit-il dédaigneusement en lorgnant le paysage.

— N'exagère pas, répliqua Iris, légèrement contrariée par le snobisme de son compagnon. Ce n'est pas la grande ville, mais c'est tout de même très joli.

— Si tu le dis !

— Je me demande... si je dois t'accompagner, murmura-t-elle songeuse... ta mère préférera certainement se retrouver seule avec toi, et moi, il me tarde de revoir mes parents.

— Je tiens à ce que tu m'accompagnes, répondit Frédéric avec conviction. Ensuite, nous nous rendrons chez tes parents.

Iris accepta, hésitante à le contrarier. Après tout, il venait de perdre son père. Ce dernier soupira de soulagement.

Il était furibond que son paternel ait perdu les élections et était avide de vengeance contre les habitants de ce hameau retardé, qui avaient causé sa perte... et sa mort. Il avait ourdi un plan machiavélique ayant pour but de semer le chaos au sein de cette communauté, qu'il tenait responsable de la mort de son paternel et du désespoir de sa mère.

Sa première démarche serait d'affronter le clan Mackensie, surtout Jean-Thomas, qu'il haïssait de tout son être. Il se souvenait parfaitement que ce dernier s'était moqué de lui, lors de leur première rencontre. Quelle humiliation ! pensa Frédéric en serrant les poings. Que dirait Jean-Thomas, lorsqu'il verrait Iris, sa sœur, à son bras ? Frédéric en savourait déjà de plaisir.

\*\*\*

Iris, impatiente, marchait d'un pas alerte, entraînant avec elle un Frédéric décontenancé. Sa mère l'avait à peine regardé. Elle passait le plus clair de son temps enfermée dans sa chambre. De plus, il avait constaté que Claire et Éric vivaient une grande solidarité qu'il leur enviait. Ces derniers lui avaient réservé un accueil glacial. Il secoua la tête. De toute façon, il n'en avait rien à foutre ! Il quitterait ce bled aussitôt les funérailles achevées.

Iris ouvrit la porte à toute volée et s'élança à l'intérieur de la résidence des Mackensie, Frédéric à sa suite. Il contempla tout cet étalage d'aisance, ce qui attisa sa jalousie. Tous, ils ne perdaient rien pour attendre, se dit-il.

Ils se retrouvèrent au salon, où plusieurs personnes étaient présentes : Thomas Mackensie et Camélia Beaudin, Jean Mackensie et Juliette Perreault – les parents d’Iris. Cerise sur le sundae: Érin et Jean-Thomas, également présents et accompagnés d’un petit morveux, qui devait être leur fils.

Constater la stupeur sur le visage d’Érin valait mille dollars. Jean-Thomas, stupéfait, fronçait les sourcils, et Frédéric s’en amusa beaucoup. Que dire du vieux Mackensie et de la vieille Beaudin, qui le regardaient sans trop savoir quelle attitude adopter ?

Iris se jeta d’abord dans les bras de ses parents, s’informant de sa jumelle, Violette, qui se trouvait présentement à Londres pour parfaire des études en littérature, puis elle se dirigea vers son frère, à qui elle fit la bise.

— Tu reconnais Frédéric Bluteau ? demanda-t-elle.

— Comment l’oublier, répondit Jean-Thomas, en regardant à peine l’aîné des enfants Bluteau.

— Toujours marchand général ? intervint Frédéric, d’un ton méprisant.

— C’est un travail honorable, coupa Thomas, piqué par l’allusion insultante et condescendante du jeune Bluteau.

— C’est un métier primordial pour un petit village... les gens doivent manger, déclara Frédéric, hautain.

— Nous sommes venus pour les funérailles du père de Frédéric. Nous repartons aussitôt après, intervint Iris.

— Déjà ? Je ne te vois pas assez souvent, dit Juliette.

— Sois sans crainte, maman, nous serons de retour pour les fêtes de Noël.

— Nous avons une grande nouvelle à t’annoncer, déclara Thomas en se levant. Nous célébrerons un mariage à Hogmanay.

— Un mariage ! s’exclama Iris, intriguée. De qui s’agit-il ?

— Cette dame, répondit Thomas, en regardant tendrement Camélia, qui lui sourit, m'a fait l'honneur d'accepter d'unir sa destinée à la mienne.

— Grand-père ! Je suis très heureuse pour vous.

— Peut-être devrait-il y avoir un âge limite pour ce genre de cérémonie ! déclara Frédéric en riant.

Un silence réprobateur tomba sur le petit groupe.

— Il plaisante, intervint Iris... N'est-ce pas Frédéric ? dit-elle en regardant intensément ce dernier, lui suggérant tacitement de se rétracter.

— Si tu le dis, répondit-il. Iris, je te laisse avec ta famille, car ma mère étant en deuil, elle a besoin de mon soutien.

Il salua froidement le groupe, embrassa Iris avec passion et quitta la résidence Mackensie.

En dévalant les marches de la véranda, il afficha un sourire satisfait.

— Qu'est-ce que tu penses de te présenter ici avec ce bon à rien ? explosa Jean-Thomas.

— Je ne te demande pas ton opinion ! rétorqua Iris, piquée par le ton agressif de son frère. Tu as fait ton choix de vie et je ferai le mien.

— Ne te rends-tu pas compte qu'il se sert de toi ? poursuivit Jean-Thomas.

— Et quel serait le but de Frédéric ? ironisa Iris.

— De nous narguer, de se moquer de nous !

— Te voilà bien présomptueux, mon frère, répliqua-t-elle, piquée au vif.

— Cessez vos chamailleries, intervint Juliette.

— Nous nous reverrons aux funérailles, fulmina Jean-Thomas avant de se diriger vers la sortie

— Érin salua brièvement, prit le petit Brian et lui emboîta le pas.

## *Chapitre 24*

Quelques jours passèrent, ponctués de doutes et de querelles. En effet, Frédéric profita de cette courte période avant les funérailles pour semer la discorde dans le village. Répandre l'incertitude, la méfiance, engendrer des mésententes, voilà ce à quoi il aspirait.

La famille Mackensie subissait une tension négative qui se répercuta sur l'ambiance générale de la maisonnée. Iris et Jean-Thomas se boudaient. Quant à Thomas, sous les conseils de Camélia, il dut tenter de contrôler ses émotions belligérantes concernant le jeune blanc-bec Bluteau, comme il le surnommait. Il lui gardait rancune de son arrogance et de son manque de considération pour le métier de marchand général.

Chez les Perreault, Julius, d'ordinaire peu loquace, se murait dans le silence. Andrée-Anne se demandait quelle était la cause de ce comportement inhabituel. Lorsqu'elle s'en ouvrait à son mari, il répondait invariablement que tout allait bien. Mais elle n'était pas dupe.

Puis ce fut la journée des funérailles de Romain Bluteau.

La petite chapelle de Ruby-des-Ruisseaux était bondée. Une courte période allouée aux marques de sympathie fut prévue, avant la cérémonie religieuse.

Carmen, le visage impassible, se tenait droite, semblant être à mille lieues de là, tandis que Frédéric, accompagné par Iris, Éric et Claire, se tenait près d'elle.

Les citoyens défilaient les uns après les autres, offrant leurs condoléances à la famille.

Lorsque Marguerite se retrouva face à Carmen, cette dernière accepta ses condoléances, indifférente, sans démontrer une once d'animosité. Soulagée, la nouvelle mairesse se dirigea ensuite vers

Frédéric. Ce dernier la regarda avec colère, sans serrer la main qu'elle lui tendait. Cependant, il se pencha vers elle et lui murmura :

— Je vais détruire ce village.

Marguerite recula, comme si elle venait de recevoir un coup de poing. Telle une automate, elle se tourna vers Éric et Claire, à qui elle offrit sa sympathie.

Érin avait réussi à convaincre Jean-Thomas qu'il fallait absolument offrir ses respects à la famille Bluteau. Lorsqu'elle se présenta devant Frédéric, il lui prit la main, la tira vers lui et lui glissa à l'oreille :

— Je détruirai votre magasin général.

Stupéfaite de tant de haine, elle le regarda avec pitié et lui répondit, laconique :

— Je te plains.

Il rougit de colère contenue et lorsqu'il s'adressa à Jean-Thomas, il lui dit :

— Quand j'en aurai fini avec vous, les Mackensie, je me débarrasserai de ta sœur.

Jean-Thomas jeta immédiatement un coup d'œil vers Iris, qui serrait des mains. Il était évident qu'elle n'avait rien entendu de la menace de Bluteau. Il se devait de la prévenir, aussitôt les obsèques terminées.

Andrée-Anne et Julius vinrent ensuite. Lorsque Julius se retrouva face à Frédéric, ce dernier lui chuchota :

— Ne soyez pas jaloux, monsieur Perreault. Je suis persuadé que votre épouse avait d'excellentes raisons de discuter avec le nouveau venu... Morrison. Même si elle lui souriait, ça ne veut rien dire. Néanmoins, un homme plus jeune peut s'avérer plus excitant...

Julius rougit. Les allusions du jeune Bluteau réveillèrent en lui les premiers doutes ressentis lors de sa rencontre avec Andrée-Anne.

La cérémonie débuta et, pendant la célébration, le prêtre invita ceux qui désiraient prononcer quelques mots, à le rejoindre.

Malgré les paroles méchantes de Frédéric, Marguerite se devait, en tant que nouvelle mairesse, de prendre la parole.

— Madame Bluteau, Frédéric, Éric et Claire, sachez que toute la population de Ruby-des-Ruisseaux vous offre sa sympathie la plus sincère. Je...

— Assez ! s'écria soudainement Frédéric. J'exige que vous retourniez à votre place ! Vous n'êtes pas la bienvenue ici, vous qui avez causé la mort de mon père.

Marguerite étouffa un cri en posant la main sur sa bouche. Marina venait tout juste d'entrer dans la chapelle après avoir eu un léger inconfort dû à sa grossesse, lorsqu'elle entendit Frédéric qui insultait sa mère devant tout le village. Elle se dirigea vers l'avant, prit le bras de sa mère et, sans un regard pour Frédéric, la ramena dans son banc. Les villageois n'avaient jamais été témoins d'une telle scène. Un scandale ! Voilà ce que chacun pensait.

Le prêtre lui-même, bouche bée, fut sous le choc, et son immobilité trahit son désarroi.

Soudain, le père Ramsay se leva et, soutenu par Serge l'asperge, se dirigea vers l'avant.

Frédéric, debout au centre de l'allée centrale, l'invectiva :

— Où croyez-vous aller ainsi, vieil homme ?

Le père Ramsay ne lui accorda aucune attention, mais lorsque lui et Serge l'asperge arrivèrent à sa hauteur, Frédéric se dressa devant eux, leur barrant carrément le chemin.

Étonnamment, Carmen ne broncha pas, malgré tout le branle-bas occasionné par son fils aîné. Rien ne semblait l'atteindre.

— Votre route s'achève ici, vieil imbécile !

À la surprise générale, Serge, d'un seul bras, éloigna Frédéric. Jamais personne n'avait été témoin d'autant de détermination chez

Serge l'asperge et l'aîné des Bluteau le ressentit. Tentant de sauver la face, il lança :

— À votre guise ! Je tiens à vous dire que mon père désapprouverait. Il ne vous aimait pas !

Serge l'asperge se tint près du père Ramsay, tel un gardien.

— Mesdames et messieurs, dans un moment comme celui-là, il est primordial que les querelles personnelles ou partisans soient mises de côté. Nous, les gens de Ruby-des-Ruisseaux, sommes ici pour remercier monsieur Romain Bluteau pour les services rendus à la municipalité.

— En le rejetant... en lui enlevant son poste de maire qu'il aimait tant ! cria Frédéric.

— Jeune homme, cela s'appelle la démocratie... et votre père y croyait. Monsieur Bluteau avait ses convictions et c'était son droit, tout comme chacun d'entre nous. D'ailleurs, cette cérémonie devrait en être une empreinte de solidarité et d'amitié envers madame Bluteau et ses enfants, qui vivent un grand deuil et je crois qu'il est impératif que nous offrions nos respects à Romain Bluteau.

— Quel hypocrite ! s'écria Frédéric.

— Ça suffit ! s'exclama Marina. Laisse le père Ramsay s'exprimer !

— Mêle-toi de tes affaires, répliqua Frédéric en la fusillant du regard.

— Mes affaires ! Comme tu t'occupes de tes affaires, peut-être ? Tu n'as pas de leçons à donner, Frédéric Bluteau ! Tu es incapable d'agir correctement, de prendre tes responsabilités ! Comment oses-tu traiter les gens avec autant d'insensibilité ! Tu m'as fait un enfant et tu m'as abandonnée, rejetée. Tu es la honte de ta famille !

Cette parole de Marina eut un effet retentissant : Carmen ouvrit les yeux, semblant revenir à la vie. Quant à Iris, le visage

cramoisi, elle se leva et quitta le banc des Bluteau pour retourner auprès de sa famille.

Tout le village fut plongé dans la stupeur : la fille de la mairesse, enceinte, sans mari... enceinte d'un Bluteau, qui plus est. Deux familles ennemies depuis toujours.

— Mes amis, intervint le père Ramsay en fixant Frédéric Bluteau. Soyons vigilants, car un serpent s'est introduit dans le jardin d'Éden, dans notre beau village.

— Vieux radoteur ! s'exclama Frédéric.

Soudain, le père Ramsay se mit à chanceler, sa bouche se tordit et il s'effondra sur le sol.



## Chapitre 25

Marguerite, Serge l'asperge, Marina, Érin et sa famille se morfondaient dans la salle d'attente de l'hôpital.

— Ça fait une éternité que nous patientons, se lamenta Marguerite.

— Voilà le médecin ! dit Érin.

— Madame, dit-il en s'adressant à Marguerite, monsieur Ramsay a été terrassé par un violent AVC. Il est partiellement paralysé du côté gauche et sa parole est plus difficile. J'avoue que sa frêle condition ne contribue nullement à un bon rétablissement.

— Il va mourir ? demanda Serge l'asperge d'une petite voix.

— Il ne lui reste que quelques heures, peut-être quelques jours tout au plus, confirma le médecin.

— Est-il conscient ? demanda Érin.

— Oui, mais terriblement épuisé.

— Pouvons-nous le voir ? demanda anxieusement Marguerite.

— Pour le moment, il est très faible... mais étant donné son état critique, j'autorise la présence d'une seule personne à la fois, répondit le médecin.

— Je dois le voir, implora Marguerite. Il doit se sentir tellement seul et démuné. Laissez-moi le rassurer.

Le petit groupe acquiesça.

Marguerite se rua vers les soins intensifs. Le spectacle du père Ramsay, menu, le visage d'une pâleur extrême, lui coupa le souffle. Elle se mit à pleurer.

— *Tut...Tut... Tut... !* articula-t-il péniblement.

Puis il fit signe à Marguerite de se rapprocher.

— Prends bien... soin de Serge... Dis à... tes filles que je... les aime.

Marguerite pleurait et opinait à chacun des souhaits émis par le père Ramsay.

— Ma chère Mar... guerite, je désirerais partir de la... résiden... ce pour me rendre à la chapelle. C'était chez moi... Prends soin de mon vi... llage.

Ces efforts furent tellement exigeants que ses yeux se refermèrent aussitôt. Peu après, l'infirmière entra dans la chambre et demanda à Marguerite de le laisser se reposer.

— Pouvons-nous le veiller ? demanda Marguerite.

— À la condition qu'il n'y ait qu'une personne à la fois et il ne faudra à aucun moment solliciter les forces de monsieur Ramsay.

Après consultation, Érin serait la première à le veiller, suivie par Marina, Serge puis Marguerite. Lorsque Marina se présenta pour remplacer Érin, elle lui sourit, pour la toute première fois, depuis son retour. Marina regrettait sa confession devant tout le village. Maintenant, elle serait la risée de tous et on se moquerait d'elle.

Les minutes passèrent et le père Ramsay ouvrit soudainement les yeux :

— Mon en... fant...

— Père Ramsay, murmura Marina.

— ... prends soin de ta mère. Mon heure est...

Il sombra à nouveau dans un sommeil profond. Ses respirations devinrent plus lentes, de plus en plus d'écarts se creusaient entre chacune. Marina, paniquée, appela l'infirmière.

— Il éprouve de la difficulté à respirer.

L'infirmière se pencha vers le vieil homme, puis elle regarda la jeune fille :

— Il s'en va tout doucement, lui dit-elle

— Comme il a vécu, balbutia Marina, les larmes roulant sur ses joues.

\*\*\*

Andrée-Anne et Julius prenaient leur petit déjeuner. Habituellement, Julius commentait les nouvelles de l'actualité, mais comme ces récents matins, il ne semblait plus s'intéresser à rien.

— En voilà assez, affirma Andrée-Anne. Il est temps que tu lâches le morceau.

Julius se contenta de la regarder, sans répondre.

— Julius, reprit Andrée-Anne, raconte-moi ce qui te tourmente ainsi. Ça devient invivable.

— Invivable de partager ta vie avec un vieil homme ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Julius hésita, puis opta pour vider son sac.

— Si tu désires me quitter, dis-le-moi !

— Hein ? Je ne comprends pas.

— Il paraît que tu éprouves beaucoup de plaisir à converser avec Ralph Morrisson, répondit-il.

— Ralph Morrisson ?

— Oui, on t'a vue toute souriante en sa compagnie.

— Qui t'a raconté ces balivernes ?

— Est-ce vrai ? demanda Julius en éludant la question.

— C'est totalement faux ! Ah ! C'est vrai que j'ai discuté avec Ralph.

— Tu avoues !

— J'avoue avoir parlé avec lui, rien de plus. Est-ce que je n'ai plus le droit de m'adresser aux hommes du village ? demanda-t-elle, la colère prenant forme.

— Bien sûr que non ! dit Julius en secouant la tête. Mais si tu éprouves le besoin de vivre ta vie avec quelqu'un d'autre, quelqu'un de plus jeune, j'aimerais en être le premier informé.

— Mais qu'est-ce qui te prend tout à coup ? Tu as des doutes sur ma fidélité ? Pourquoi ?

— Je te l'ai dit, qu'on m'avait rapporté t'avoir aperçue avec cet homme et vous sembliez avoir un plaisir fou.

— J'exige que tu me donnes le nom de cette source.

— Frédéric Bluteau, répondit Julius après une courte hésitation.

— La vipère, le scélérat ! s'écria Andrée-Anne... le serpent... voilà ce dont le père Ramsay faisait allusion lors de son témoignage... À vrai dire, Ralph me demandait s'il était possible d'organiser un événement spécial, au salon de thé, car il désire faire la surprise à Rose et la demander en mariage.

Julius, honteux, se tut. Il regretta amèrement d'avoir soupçonné les intentions de sa belle Andrée-Anne.

— Ne t'avise plus de douter de mon amour pour toi, dit-elle en l'entourant de ses bras.

À cet instant, le téléphone sonna et Andrée-Anne répondit.

— Quoi ? Oh non ! Puis-je faire quelque chose ?

Lorsqu'elle reposa le récepteur, elle se tourna vers son mari et lui dit :

— Le père Ramsay est mort la nuit dernière. Camélia vient tout juste de l'apprendre.

— Le village ne sera plus jamais le même sans lui, murmura Julius.

\*\*\*

Ce fut la consternation générale dans le hameau.

Madame Ross se hâta, elle devait absolument voir Marguerite, connaître les détails entourant la mort de son grand ami.

Marina lui ouvrit la porte.

— Bonjour, madame Ross.

— Je suis toute chamboulée, je ne sais plus quoi faire, ou à quel endroit aller, bredouilla la vieille dame.

— Entrez, l'invita Marina.

Elle entra dans la salle à manger, où la plupart des résidents se tenaient. Marguerite, assise au bout de la table, releva la tête en entendant du bruit et le désarroi de madame Ross lui fit peine à voir.

— Venez vous asseoir près de moi. Marina, peux-tu apporter une tasse de thé à madame Ross ?

— Je ne veux surtout pas m'imposer, répondit la vieille dame, mais...

Elle se mit à pleurer, silencieusement, ses frêles épaules tremblaient. Marguerite l'entoura de ses bras protecteurs, lui répétant que tout irait bien, qu'il était parti en douceur.

— Ses dernières paroles ont été pour le village. Il nous demande d'en prendre soin, émit Marguerite, émue.

— Il va tellement me manquer... nous avons vécu les mêmes choses... Je pouvais lui en parler, car il savait, il connaissait l'époque, notre époque.

— Il nous faut maintenant penser à son dernier repos, reprit Marguerite... Il m'a demandé de partir de la résidence pour se rendre à la chapelle.

— Je voudrais vous suggérer une façon de faire, proposa madame Ross.

— Je vous écoute.

\*\*\*

Ralph avait donné rendez-vous à Ruby et Rose, au salon de thé. La mère et la fille pensaient qu'en effet il serait agréable de savourer le délicieux breuvage chaud, surtout en cette triste journée de novembre.

Tout le village semblait engourdi, tant la mort du père Ramsay laissait un vide énorme.

Dès leur entrée, quelle ne fut pas leur surprise d'apercevoir leurs amis : Rébecca et Alice, Camélia et Thomas, Sarah et Lydia, la sœur de Rose ainsi que Ludovic et Andrée-Anne, qui les accueillirent chaleureusement.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda-t-elle à Ralph, qui lui sourit en lui offrant un bouquet de roses, d'un rose délicat.

Elle afficha un visage épanoui et radieux.

— J'ai réuni tous tes amis... nos amis, pour qu'ils soient témoins de mon engagement envers toi.

Rose le regarda intensément.

— Rose Desrosiers, me feras-tu l'honneur d'unir ta destinée à la mienne ? demanda-t-il une fois qu'il eut mis un genou au sol.

— Oui ! répondit-elle, son visage irradiant de bonheur.

Ralph lui présenta alors un écrin de couleur saphir, qu'elle ouvrit pour y découvrir une bague d'une délicatesse infinie, ornée d'un diamant qui scintillait, comme pour célébrer leurs retrouvailles.

Ruby embrassa sa mère, puis se tourna vers son père et lui sourit avec amour.

— Ruby, poursuivit Ralph, ma fille adorée, je te suis immensément reconnaissant de nous avoir réunis, ta mère et moi. Il lui présenta à son tour un écrin, qu'elle ouvrit avec impatience. Elle y découvrit un joli bracelet.

— Papa ! s'écria-t-elle. C'est tellement joli.

— Ce bracelet orné de trois cœurs entrelacés symbolise notre lien, notre famille, et c'est grâce à toi si nos vies sont maintenant liées pour toujours.

Rose, émue, embrassa Ralph et tous les trois se regardèrent avec amour.

— Ce bonheur fait du bien à l'âme, en cette période si difficile, murmura Camélia.





*Calendrier de décembre*



## Chapitre 26

En ce premier samedi de décembre, l'ambiance était à la tristesse; c'était le jour des funérailles du père Ramsay. Tel qu'il l'avait souhaité, il reposait à la résidence, « sa demeure ».

Marguerite, Marina et Érin regardèrent l'horloge du salon, et se levèrent. Il était temps.

— Où se trouve Jean-Thomas ? demanda soudain Marguerite.

— Avec madame Ross, répondit Érin. Tu te souviens, maman, que madame Ross avait souhaité s'occuper de la cérémonie.

— *Chansonnette !* Où ai-je la tête ? répondit-elle.

Un léger coup frappé à la porte les fit sursauter.

— Ce doit être Jean-Thomas, déclara Camélia en allant ouvrir.

Ce dernier entra derrière madame Ross, suivi de son père Jean, de son grand-père Thomas, de Walter, de Julius et d'Olivier. Marguerite les regarda, interdite.

— Ma chère Marguerite, dit madame Ross, qui avait devancé les six messieurs. Je t'ai demandé de me faire confiance et je t'en remercie. Voilà comment se déroulera le cérémonial entourant notre « au revoir » au père Ramsay.

— Mais le corbillard est en retard, remarqua Marguerite, nerveuse.

— Maman, madame Ross a prévu une cérémonie différente, murmura Érin.

— Madame Marguerite, intervint Serge l’asperge, qui était demeuré en retrait. Ce serait un honneur pour moi, si vous me donniez le bras.

Marguerite, sidérée, regarda ses filles, quêtant leur soutien. Tout se déroulait de travers, se dit-elle. Érin et Marina l’aidèrent à enfiler son manteau, puis les six hommes soulevèrent le cercueil du père Ramsay et sortirent de la maison, suivis de Marguerite, au bras de Serge. Venaient ensuite Érin et Marina, puis madame Ross et Camélia.

À la grande surprise de Marguerite, Ludovic Beaudoin se tenait devant la tombe et au son de la cornemuse, il entonna « Auld lang syne »<sup>1</sup>. Marguerite, émue, sentit les larmes monter en elle, mais lorsqu’elle vit que les habitants du village s’étaient rassemblés de chaque côté de la rue, menant à la chapelle, elle serra le bras de Serge l’asperge. Ce dernier pleurait, tant la vision de tous ces gens silencieux formant une haie d’honneur pour son fidèle compagnon, lui noua l’estomac.

— Le père Ramsay aurait adoré, murmura-t-il entre deux sanglots, à une Marguerite qui opina, tant les paroles lui manquaient.

Le cortège marcha lentement, solennellement, en se dirigeant vers la chapelle. Les nuages amoncelés se dissipèrent soudain, faisant place à un rayon de soleil.

À ce moment précis, les habitants de Ruby-des-Ruisseaux se donnèrent la main, solidaires.

Le père Ramsay avait réuni les gens de son village.

« L’effet Ruby » se manifestait...

\*\*\*

---

<sup>1</sup> qui signifie « ce n’est qu’un au revoir ».

Quelques semaines après l'enterrement, Érin et Ludovic s'étaient donné comme mission d'organiser le mariage de leurs amis en une célébration digne de demeurer dans les annales de Ruby-des-Ruisseaux. Ce projet représentait le premier de plusieurs autres à venir et, malgré leur nervosité, ils étaient confiants.

Hogmanay avait été choisie pour la célébration du mariage de Camélia et de Thomas. Cette fête traditionnelle écossaise se célébrait le dernier jour de décembre.

Ce matin-là, le soleil brillait dans la froidure de l'hiver. Tout le village était en effervescence, car il était inhabituel qu'un mariage se célèbre à cette date, mais surtout à minuit !

\*\*\*

Andrée-Anne aida Camélia à revêtir ses atours : une belle robe longue de couleur bleu nuit, assortie de gants de couleur identique.

— Tu es magnifique ! s'extasia Andrée-Anne.

— Merci. Tout cela, je te le dois, ma chère amie. Tes doigts de fée ont accompli un véritable miracle.

— Ce n'est pas tout... répondit Andrée-Anne en riant.

— Comment ? Mais c'est bien assez !

— Érin et Ludovic ont préparé une fête comme nous n'en avons jamais connu.

— J'ignore tout de leur projet, répondit la future mariée. Ce sera une surprise, car nous leur avons donné carte blanche.

— Vous avez bien fait !

Andrée-Anne s'éclipsa un court moment et revint avec une somptueuse cape, aux couleurs du tartan des Mackensie. Camélia, ne quittait pas celle-ci des yeux.

— Elle ressemble à celle que portait Érin lors de son mariage !

— Celle-ci est la tienne, dit Andrée-Anne en la posant sur les épaules de sa grande amie et associée.

Camélia tourna sur elle-même s'admirant en riant comme une jeune fille. Andrée-Anne, émue, tâchait de retenir ses larmes.

— Tu es superbe, réussit-elle à articuler.

— Comment te remercier ? répondit Camélia en la serrant dans ses bras.

— C'est déjà fait, murmura Andrée-Anne... Il est maintenant temps d'aller à la rencontre de ton futur époux.

Les deux femmes sortirent du salon de thé et Camélia, éblouie, vit s'étaler devant elle une allée bordée de petites lumières bleues qui étincelaient dans la neige immaculée. Elle vit un homme, fier, portant le kilt aux couleurs de son clan, s'avancer lentement vers elle.

Parvenu à la hauteur de Camélia, Andrée-Anne, solennelle, prit la main de sa belle amie et la posa dans celle de Thomas.

La cornemuse se fit entendre. L'air de « *Scotland the brave* » vibra dans le hameau bucolique. Arrivés au ponceau de l'île de Camélia, tous les enfants du village levèrent une torche lumineuse et se placèrent derrière les futurs époux.

À la limite de l'île Mackensie, le petit Brian s'avança et remit au couple un « *shortbread* », ce don visant, selon la tradition, à apporter de la chance aux futurs mariés.

La procession reprit jusqu'à l'île Macleod, où les habitants de Ruby-des-Ruisseaux, portant aussi des torches lumineuses et accueillantes, entamèrent le chant gaélique « *oge maidne* » qui symbolisait un matin nouveau : ainsi on souhaitait un nouveau départ aux futurs mariés.

Tous se rendirent ainsi à l'auberge Les Lupins. La tradition voulait que les convives soient accueillis avec le

traditionnel repas de Hogmanay, que l'on nommait : le « *steak pie* ». Cela consistait en morceaux de steak dans une délicieuse sauce, une pâte feuilletée, de la purée de pommes de terre au beurre ou de chips épaisses, le tout accompagné de bons légumes. Pour le dessert, le gâteau Dundee fut de mise : merveilleusement moelleux et délicatement sucré, et comme tout bon gâteau Dundee, il était chargé de raisins secs, de zeste d'orange et d'amandes.

Tout le village s'amusa et dansa au son de la musique écossaise, lorsque soudainement, la porte de la salle communautaire s'ouvrit. Marina Sinclair, qui s'était précédemment éclipsée, se tenait debout avec Carmen Bluteau.

La musique cessa, les bavardages s'estompèrent et tous les regards convergèrent vers les deux femmes. Les regards se mirent à alterner entre les nouvelles venues et les nouveaux mariés. Carmen se tourna vers Marina qui, d'un signe de tête, l'encouragea.

— Madame Beaudin, monsieur Mackensie, je suis venue dans le but de vous offrir mes félicitations et je vous souhaite beaucoup de bonheur, marmonna la veuve.

Thomas demeura muet, le visage fermé.

— Je vous remercie, madame Bluteau, répondit Camélia.

— Si vous me le permettez, j'aimerais m'adresser à madame Sinclair.

Thomas s'apprêtait à refuser, lorsque Camélia opina.

— Madame Sinclair, dit Carmen en se raclant la gorge, permettez-moi de vous féliciter pour votre récente élection.

Tous se taisaient, s'attendant au pire, car il n'était nullement dans les habitudes de l'ex-mairesse de faire amende honorable. Marguerite se leva et la remercia brièvement.

— Je comprends parfaitement votre réticence à mon égard, mais sachez que votre fille, Marina, m'a fait réaliser une chose très importante : dans les mois, les années à venir, nous serons intimement liées, vous et moi. Nous serons toutes les deux grands-mères d'un petit trésor.

— *Chansonnette !* s'écria Marguerite. C'est pourtant vrai ! Vous avez raison, il ne peut y avoir d'animosité entre nous !

Carmen ébaucha un sourire.

— Si vous me permettez d'abuser encore un instant de votre compréhension, j'aimerais également m'excuser auprès de madame Laberge, à qui j'ai fait beaucoup de tort lors du dernier débat. Je l'ai laissée endosser l'odieux d'une situation et sachez qu'elle avait raison. Je tiens à lui demander pardon pour mon comportement inexcusable et lui solliciter son amitié. J'en serais honorée.

Tous les yeux se tournèrent alors vers Luce. Cette dernière sourit.

— Carmen, vous plairait-il de vous joindre à Olivier et moi ?

Carmen, indécise, hésita. Camélia s'empressa d'intervenir :

— Nous vous accueillerons parmi nous avec plaisir, n'est-ce pas Thomas ?

Ce dernier, malgré toutes ses rancunes à l'égard des Bluteau, ne désirait que plaire à sa nouvelle épouse. Autant donner une chance à l'ex-maîtresse, se dit-il.

Camélia leva sa coupe de champagne et déclara :

— Vive « l'effet Ruby » !

## *Épilogue*

Le lendemain du mariage, le magasin général ouvrit ses portes à midi. L'achalandage étant minime, Érin prit une décision.

— Ça ne peut plus durer !

— Qu'y a-t-il ? demanda Jean-Thomas.

— N'as-tu pas remarqué l'absence de Serge l'asperge ? Depuis le décès du père Ramsay, il se terre chez lui. Je me dois de veiller sur l'ami fidèle du père Ramsay.

— Tu ne peux être responsable de tous ! Il a simplement besoin de temps, répondit-il.

N'écoutant que son cœur, Érin prit son manteau, l'enfila et se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ?

— Faire honneur à un homme que je chérissais. Je ne serai pas absente très longtemps.

Jean-Thomas, sidéré, se dirigea vers la fenêtre et la vit se hâter.

Sans aucune hésitation, Érin frappa à la porte de Serge l'asperge. Elle attendit quelques minutes, puis frappa à nouveau.

— Serge ! C'est moi, Érin. Je dois te parler.

Un silence accueillit ses paroles. Érin sentit la colère gronder en elle. Elle tourna la poignée et entra.

— Serge ! En voilà assez !

Il sortit d'une chambre, amaigri, et la tristesse qui émanait de lui bouleversa profondément la jeune femme.

— Mets ton manteau, et viens avec moi, dit-elle d'un ton catégorique.

L'homme la regarda et secoua la tête.

— Serge, je te le redemande pour une dernière fois : mets ton manteau et suis-moi.

— Je désire être seul, balbutia-t-il.

— Le père Ramsay détesterait te voir ainsi. Alors, ne le déçois pas.

Il secoua la tête, résigné. Le dos arrondi, piteux, il suivit Érin jusqu'au magasin général. Jean-Thomas leva la tête lorsque la clochette fit entendre son tintement aigret.

— Maintenant, dit Érin en regardant Serge l'asperge droit dans les yeux, assieds-toi sur la berçante.

— *Cerise noire !* s'écria-t-il. Jamais je ne ferai une telle chose !

— C'est pourtant ta place, maintenant, poursuivit Érin d'une voix adoucie. C'est ce que le père Ramsay aurait souhaité.

Le doute se peignit sur le visage de l'homme.

— Tu le mérites et Jean-Thomas et moi serions très heureux que tu acceptes de t'asseoir sur cette chaise berçante. De plus, rien n'est plus pareil sans toi.

Serge déglutit et, avec hésitation, il s'avança lentement, avec respect, vers la berçante; il posa respectueusement la main dessus, regarda Érin qui l'encouragea d'un sourire et, lentement, il s'y installa. Un timide sourire s'afficha sur son visage, puis se mêla à ses larmes. Érin posa sa main sur celle de Serge et Jean-Thomas lui sourit.

FIN

Chez le même éditeur,  
découvrez :



*Tricia Lauzon :*

- Kaitlyne la Protégée et le mystérieux pouvoir,  
La descendance interdite 1 (2019)
- Kaitlyne la Protégée et la véritable mission,  
La descendance interdite 2 (2020)
- Adalyne de Garçons et l'enlèvement,  
La descendance interdite 3 (2021)
- Adalyne de Garçons et la foudroyante colère,  
La descendance interdite 4 (2022)
- Késya du Mythandor et la sorcière,  
La descendance interdite 5 (2023)
- Les amoureux maudits (2024)
- Supranormaux 1, Ava au Baskatong (2024)
- Supranormaux 3, Ava et l'Halloween (2025)

*Francine Guénette :*

- Sur les traces de Jean Guénet (2019)

*Justine Fortin :*

- Monstres (2020)
- Folies du cœur (2021)
- Monstres : Dre Flamant (2024)

*Yves Déry :*

- Caméléon (2022)

*Françoise Pascals :*

- Légendes inventées et histoires presque vraies (2021)

*Marc Laurin :*

- Le sourire (2021)

*Éric Thériault :*

- Le jardin des morts, ZMTL 1 (2021)
- Le quartier des morts, ZMTL 2 (2022)
- Le centre-ville des morts, ZMTL 3 (2024)

*Pierre Cusson :*

Jeu d'indices (2021)  
L'ange purificateur (2023)

*Danielle Charland :*

La main sur les yeux (2022)  
Un trou dans le temps (2023)

*Pascale Dupuis Dalpé :*

ONI : L'anomalie de la mer Baltique (2022)  
ONI : Huis Clos (2022)

*Nancy Reid :*

Ruby-des-Ruisseaux 1 : Le salon de thé (2022)  
Ruby-des-Ruisseaux 2 : Le magasin général (2023)  
Ruby-des-Ruisseaux 3 : Le manoir (2024)  
Ruby-des-Ruisseaux 4 : L'auberge les Lupins (2025)

*Jessy Riendeau :*

Les trèfles se chassent en avril 1 : Intense (2022)  
Les trèfles se chassent en avril 2 : Vert (2023)  
Les trèfles se chassent en avril 3 : Trois (2024)

*Martin Bourassa :*

Les Chrononautes 1, Futur incertain (2023)

*Lydia Lagarde :*

Les Rebelles de la deuxième terre (2023)  
La Rebelle de l'Armada (2024)

*S.P. Jeanne :*

L'Émissaire 1, Face à son destin (2024)  
L'Émissaire 2, Dans les griffes du corbeau (2025)

*Julie Cyr :*

Supranormaux 2, Gaby et la bête (2024)

*Michel Béliste :*

Droit au but (2025)

*Caroline Paquin :*

La conquête de Napoléon (2025)





